ÉLÉNA

PHANARIOTES ET ROUMAINS

PAR

CONSTANCE DE DUNKA

(CAMILLE D'ALB)

PARIS

É. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 13 et 17, Galerie d'Orléans

1862

B.C.U. Bucuresti
C42520
RC 3510

Inv. A. 43.269
Cota 40560

ÉLÉNA

CAROLI REGIA UNIVERSITAS

Jamais le 6 décembre n'avait été plus froid à Jassy qu'en 185... La naïve croyance du paysan roumain se trouvait justifiée : les Russes avaient amené en Moldavie un hiver rigoureux.

Cependant la capitale était animée. La milice nationale, la garnison russe, étaient sur pied ; les cloches des soixante églises résonnaient en carillon de fête ; les riches équipages, les légers traîneaux, sillonnaient les rues principales, encombrées de piétons.

42520

Le soir, la foule augmenta. La ville s'illumina brillamment. Il est vrai que les fenêtres des anti-

1956

moscovites se distinguaient par la sobriété calculée de leur éclairage; c'était une manière de protester contre le czar, tout en se soumettant aux ordres impérieux de la police, qui avait, sous peine d'amende, commandé cette illumination; mais les places publiques, au milieu desquelles étaient de vastes transparents couverts de peintures de circonstance offraient aux agents de la Russie une légère compensation.

Plusieurs balcons, sous lesquels des bandes de *Tziganes* jouaient des mélodies roumaines, chants mélancoliques comme ceux de toutes les nations opprimées, se trouvaient ornés du portrait du czar Nicolas, représenté couronné de lauriers par des figures allégoriques. Pauvre czar ! quelques mois encore, et ces lauriers devaient se changer en cyprès. Mais, à l'époque où commence cette histoire, qui pouvait prévoir la fin prématurée de ce superbe monarque ?

On célébrait donc joyeusement la fête de l'autocrate de toutes les Russies. Les nombreuses croisées du palais, cette ancienne demeure des princes moldaves, étaient splendidement éclairées. Mille feux brillaient également aux fenêtres des casernes qui s'élèvent en face, et la place était remplie de vases et de tonneaux de résine enflammée, qui projetaient sur l'immense édifice la lumière rougeâtre de cette illumination particulière au pays.

Rien de plus gai, de plus riant, de plus fleuri que l'intérieur du palais. Dans l'escalier d'honneur, dans la salle ronde, dans les six petits salons et dans la grande salle du trône, des milliers d'orangers, de citronniers, de rosiers et de camélias, relevaient leurs têtes resplendissantes : ils se croyaient au printemps. Tout y était enchanteur. Robes blanches, épaules nues, frais sourires, doux parfums, tout embaumait, charmait, transportait les assistants, qui encombraient les nombreuses galeries.

Un homme grand, blond, portant l'uniforme d'officier supérieur russe, allait et venait dans les salons, distribuant de vigoureuses poignées de main aux hommes, adressant aux femmes des compliments souvent outrés, faisant, en un mot, les honneurs du palais.

Cet homme était le général Baroudoff, l'amphitryon de la fête, le gouverneur provisoire de la Moldavie.

Il y avait quelques mois que le fameux paletot du prince Menchikoff avait troublé la Sublime Porte. Sous prétexte de sauver ses coreligionnaires du joug des infidèles, le généreux protecteur de la chrétienté de l'Orient, dans sa paternelle prévoyance, occupa les principautés et s'y empara du pouvoir.

Le czar confia au général Baroudoff le gouvernement provisoire de la Moldavie. Le Moscovite s'ins-

talla, à Jassy, dans les appartements des princes régnants, et, de là, il commanda en maître. Les boyards murmurèrent; mais les croix, les roubles, les fonctions publiques, surent apaiser une partie de la noblesse, composée d'éléments étrangers. Aussi la fête du gouverneur était-elle aussi nombreuse que brillante.

— Oh! c'est aimable, bien aimable à vous, cher prince, d'être arrivé, dit Baroudoff à un homme grand et sec, mais jeune encore.

— Excellence, votre invitation est un ordre pour nous, ordre auquel nous nous soumettons avec reconnaissance.

Un sourire plus flatteur encore accompagna cette réponse.

— Merci, merci et de ma part et de celle du czar, dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Eh bien! prince, vous amusez-vous? Les barbares Moscovites s'entendent-ils à vous faire oublier un peu vos ennuis turcs?

— Merveilleusement, général. Je ne me rappelle même plus que j'ai fait faire à ma femme vingt lieues par ce froid de Groënland. Sur l'honneur, nous n'avons rien à envier aux Tuileries elles-mêmes.

— Ah! c'est flatteur, très-flatteur. Mais attendez, attendez... Quelques semaines de plus, et nous verrons si la France et ses chers alliés entraveront longtemps nos bonnes intentions. Nous pourrons respirer

enfin quand son orgueil se brisera contre les murs de Sébastopol.

A ces paroles, un nouveau personnage, ne pouvant comprimer un mouvement d'impatience, frappa du pied avec tant de force que le gouverneur se retourna. Baroudoff allait protester hautement contre ce blâme, quand le prince intervint.

— Permettez-moi, monsieur le Gouverneur, de vous présenter M. Manoïl Ivesco, *Parisien* tout nouvellement arrivé à Jassy.

Le Russe avait repris son sang-froid.

— Enchanté, monsieur, très-enchanté de devenir l'ami de l'ennemi ; car je suppose que vous nous en voulez aussi, comme toute la jeunesse de ce pays, imbue des idées révolutionnaires de la France.

— Je sais, Excellence, qu'un général doit obéir à son maître, dit le jeune homme, réprimant mal un sourire.

Baroudoff, ne sachant que répondre, salua une femme qui vint à passer, et s'éloigna.

— Mais, mon cher, dit le prince, je n'ai l'honneur de vous connaître que depuis hier, — ne comptons pas les années d'enfance que nous passâmes ensemble ; — cependant je dois vous dire que c'est une imprudence que vous faites là.

— Imprudence ! Je suis Roumain et j'ai été élevé en France ; certes, ce n'est pas là que j'aurais appris à adorer le knout.

— Cependant, à quoi vous sert cette bravade ?

— A lui montrer qu'il y a des Roumains assez sages ou assez fous pour lui dire leur pensée.

— Pardon, mais fous est le mot. Que peut une poignée d'hommes contre une puissance telle que la Russie ?

— N'exagérez rien, prince. D'abord ne dites pas une poignée d'hommes, dites une poignée de lâches. Nous sommes six millions de Roumains en Moldavie et en Valachie, sans compter les six millions de la Transylvanie, de la Bucovine, de la Bessarabie et du banat de Temeswar. Eh bien ! si nous avions dans les veines quelques gouttes du sang de nos ancêtres, de ces Romains qui commandèrent au monde entier, nous saurions nous faire respecter un peu. D'ailleurs, ces barbares ne sont que dix contre un.

— Voilà un argument irréfragable.

— Oui, si le courage est égal dans les deux camps. Mais lorsque d'un côté se trouvent la conviction profonde et l'ardent désir de la liberté, et que de l'autre il n'y a que la défense machinale d'esclaves soumis à un maître, le résultat ne peut être douteux.

Le prince, craignant que la voix de son interlocuteur ne parvînt aux oreilles du gouverneur, se hâta de donner un autre tour à la conversation.

— Allons ! trêve aux patriotiques désirs, mon cher ; la valse commence, il faut danser ; car vous avouerez, mon fier Moldave, que nulle part les femmes ne sont

plus belles que les nôtres. Voulez-vous que je vous présente à la princesse ?

— Très-volontiers. L'amabilité de madame Zonidis me fera peut-être oublier les malheurs de ma patrie.

Le jeune homme passa son bras sous celui du prince, et ils se dirigèrent vers une ravissante femme blonde, toute jeune encore.

A peine eurent-ils fait quelques pas dans la salle qu'un petit *ah !* bien clair et bien distinct, s'échappa de leur poitrine.

Une jeune fille venait d'entrer. Sa beauté éblouit tout le monde.

Ce qui relevait encore les charmes d'une figure à la Titien, c'était la splendeur de son costume. Quand je dis costume au lieu de toilette, je ne me trompe pas. En effet, elle portait une jupe blanche un peu courte ; deux pièces d'une riche étoffe, rayée rouge et or, recouvraient cette jupe devant et derrière ; une ceinture d'or à boucles de diamants les retenait à la taille. Le corsage se trouvait remplacé par une chemise demi-montante en légère gaze de soie, tissée dans quelque sérail de Constantinople, et couverte d'épaisses broderies d'or, de soie, et de perles fines. Une natte noire, ornée de fleurs et de pierreries, ceignait son front comme un royal bandeau, et deux autres, nouées par des rubans or, bleu et rouge, tombaient jusqu'à la cheville. Une pantoufle rouge, couverte

de paillettes d'or, chaussait le plus petit pied du monde, et nul gant ne cachait les perfections de sa main toute patricienne. La jeune fille portait le costume national.

L'idée pouvait sembler bizarre, depuis longtemps déjà les femmes ne se mettant plus ainsi. Mais il en est de certaines femmes comme des reines : leurs caprices deviennent des lois. Tous, Roumains et étrangers, s'enthousiasmèrent de la jeune patriote et regrettèrent qu'elle eût été la seule à revêtir ce costume éclatant.

Le prince et Manoïl, encore au milieu du salon, admiraient ce noble front, ce fier sourcil tracé au crayon de l'Orient, cette bouche de carmin révélant l'énergie et la sensibilité. Ils demeuraient là, fascinés par cet œil étincelant comme l'éclair des pierreries qui le surmontaient, quand un jeune officier russe s'approcha de Zonidis et lui tendit la main.

— Quelle est cette étrange figure? demanda le prince, sans détacher son regard de la jeune fille.

— Mlle Manesco. Ne voyez-vous pas son père? répondit le lieutenant.

— Ah! c'est la millionnaire! dit Zonidis avec une espèce de joie mal contenue.

— Éléna, et mon tuteur! s'écria Ivesco en même temps. Pardon, cher prince; mais je me trouve si coupable envers M. Manesco, qu'il me faut immédiatement lui faire mes excuses.

— C'est tout naturel, répondit le prince, avec un sourire qu'il essaya de rendre aimable.

Ivesco s'éloigna.

— Mon cher hôte, voulez-vous me présenter à la princesse? J'espère qu'elle daignera accorder une valse à son *pastoi*.

— Un *pastoi* tel que vous, comte de Veningen, est toujours agréable à la maîtresse de la maison; aussi serai-je heureux de vous présenter à ma femme.

— En vérité, prince, vous finirez par me faire croire que je ne suis pas pour vous un hôte imposé... Si la princesse est aussi bienveillante que vous êtes aimable, j'aurai foi dans ma bonne étoile.

— Comte, la princesse est une femme de goût.

Pendant que Zonidis présentait à sa femme le jeune lieutenant, Manoïl avait fait à son tuteur des excuses qui lui valurent des reproches pleins d'affection.

Grégory Manesco était un de ces vieux boyards aux mœurs simples, dont le type tend à se perdre. Franc et cordial par nature, mais antipathique aux idées nouvelles, il protestait de toutes les manières contre les innovations de son temps; son costume même en était une preuve. Il portait, en effet, la longue robe de soie, l'ample pelisse de martre, le large pantalon de mérinos rouge serré au bas de la jambe, la calotte cerise, les babouches jaunes et le long cachemire en guise de ceinture. Rien ne man-

quait à son costume oriental : le chapelet d'ambre, la montre turque, et jusqu'à l'*ischlik*, cet énorme bonnet rond de deux pieds de haut sur quatre de circonférence.

Grégory Manesco, aimant peu tout ce qui se ressentait de la civilisation occidentale, gens et choses, il interrompit brusquement son pupille, qui parlait à Éléna.

— Allons, dit-il, quand aurez-vous fini toutes ces phrases ? Tu veux danser avec ma fille, n'est-ce pas ? Eh bien ! demande-le-lui tout bonnement.

Non habitué encore aux façons du vieux boyard, Ivesco, tout confus, s'inclina devant la jeune fille.

Éléna, avant de se lever, arrangea un peu longuement le bouquet de fleurs qu'elle avait à sa ceinture ; depuis un instant, elle parlait les yeux baissés, répondant même souvent par des mots étrangers à la conversation : c'est que Manoïl avait le regard pénétrant comme un chaud rayon de soleil.

L'embarras cessa : la valse avait commencé.

C'était une valse à deux temps, lente d'abord, berçant le cœur comme pour l'endormir, puis s'animant et s'animant encore, réveillant l'âme dans un monde nouveau, la faisant tourbillonner dans une atmosphère de lumière, de chaleur, de parfums, jusqu'à ce que le délire succède à l'enchantement.

Éléna sentit frissonner le bras qui entourait sa taille, et, comme si elle en eût eu peur, elle se rap-

procha davantage de son danseur. Manoïl aurait pu compter les palpitations du cœur de la jeune fille.

Enfin la valse finit, l'ivresse se dissipa.

Au moment où elle quittait le bras de son valseur, Éléna s'aperçut qu'une rose de son bouquet s'était accrochée à la chaîne de Manoïl. Il fallait dégager la fleur : la jeune fille le tenta, mais sans y réussir. Ivesco lui vint naturellement en aide, et, leurs doigts se rencontrant alors, tous deux ressentirent une commotion inconnue : ils s'arrêtèrent, s'entre-regardèrent; puis, tout à coup, Éléna, rougissante, brisa la tige rebelle; mais la rose tomba sur le parquet.

Manoïl se baissa pour la ramasser; il allait l'atteindre, quand un autre, plus heureux, saisit la fleur en s'écriant :

— Le hasard ou quelque bonne fée me la donne; merci à eux, merci à vous, mademoiselle!

C'était le prince Zonidis.

— Vous êtes alerte, prince, dit Manoïl en lui lançant un regard de dépit et de reproche.

Le prince y répondit par un doucereux sourire.

Ivesco avait la main tendue; il attendait que Zonidis lui donnât la fleur.

— Prince, s'il vous plaît? dit-il enfin.

— Vous désirez, monsieur?

— Mais... la rose!

— Pardon, je la garde.

— Vous la gardez ! et pourquoi ?

— N'ai-je pas le droit de priorité sur elle?

Et Zonidis sourit encore.

— Monsieur a raison, dit à son tour Eléna ; il bénissait tout à l'heure le hasard : qu'il garde donc ce qu'il tient de si bonne source.

Se retournant alors vers le prince :

— Vous n'oubliez pas, monsieur, que vous ne tenez pas de moi cette fleur.

Ayant dit ces paroles, la jeune fille regagna sa place.

— Prince, reprit Ivesco, je vous le demande sérieusement, donnez-moi cette fleur.

— Sérieusement, je ne la donne pas.

— Je croyais que la délicatesse seule réglait la conduite d'un gentilhomme.

— Comme vous y allez, mon cher, dit Zonidis, cachant sa colère sous un sourire. Mais que trouvez-vous d'indélicat dans ma conduite?

— Ne m'empêchez-vous pas d'accomplir un devoir en rendant à Mlle Manesco un objet qui lui appartient ?

— Qui lui appartenait, voulez-vous dire ? Ne m'a-t-elle pas donné la fleur ?

— Ah ! c'est juste ; j'oubliais que Mlle Manesco vous l'a *donnée*, et de quelle manière vous l'avez *obtenue*, dit Manoïl, en appuyant sur les deux mots.

Zonidis fit semblant de ne point comprendre l'ironique allusion de Manoïl ; il regarda Éléna, mit la rose à sa boutonnière, et alla s'asseoir dans un coin du salon en face de sa femme qui causait avec de Veningen.

Le galant *pastoi* avait demandé une valse à la princesse ; mais celle-ci avait refusé, en s'excusant de ne pas danser.

— Depuis quand donc les déesses ne dansent-elles pas ? dit le comte, persuadé qu'il s'était montré spirituel.

— J'ignore ce qu'on fait dans l'Olympe : il est si loin de nous ! mais, pour revenir à la simple mortelle, elle ne danse pas depuis six mois. Une femme mariée ne doit jamais danser.

— Vous avez raison, madame, surtout si cette femme est plus belle que les anges.

— Vraiment ! on dirait que le siècle de Louis XIV renaît aux bords de la Néva. Vous surpassez, monsieur, ces galants marquis que tant de femmes regrettent.

Le jeune fat traduisit l'épigramme à son avantage, et redoubla d'ardeur.

— Quelque barbares que nous soyions, princesse, nous savons que, si la nature a imité Raphaël, il faut admirer ses œuvres. Notre mérite n'est pas grand, d'ailleurs.

Le complimenteur seul eut le bénéfice de ses frais ;

la princesse n'écoutait plus ; son attention était ailleurs.

— Monsieur de Veningen, demanda-t-elle après un silence, pourriez-vous me dire le nom de cette jeune fille en costume ? Elle indiqua Éléna.

— Pardon, madame, je ne vois rien, un divin nuage dérobe tout à ma vue.

Le lieutenant se passa une main devant les yeux comme pour écarter quelque chose qui l'éblouissait.

— Le prince paraît la connaître, reprit la jeune femme, sans remarquer la comédie que jouait le comte.

— Ah ! cette jeune fille ! Le prince vient de me demander son nom tout à l'heure.

La princesse pâlit légèrement ; son regard avide continua à questionner.

— C'est Mlle Manesco, que tout le monde regardait hier au théâtre national.

— Ah !...

— On la trouve belle, sans doute parce qu'elle est riche.

— On a raison de la trouver belle, dit tristement la princesse.

— On a tort, madame ; les blondes seules sont belles. Vénus n'était-elle pas blonde ?

De plus en plus enchanté de ses traits d'esprit, le comte suivit d'un œil content l'effet qu'il croyait avoir produit.

Madame Zonidis semblait en proie à une douloureuse préoccupation. Elle suivait Éléna du regard, en murmurant avec une pénible conviction :

— Oh ! oui... elle est belle... bien belle !...

— Mon Dieu ! vous pâlissez... Qu'avez-vous, madame ? s'écria de Veningen.

— Rien !...

Et la jeune femme devint plus pâle encore.

— Comment, rien ! Vous semblez près de vous trouver mal ?

— La chaleur... la fatigue... rien ; cela passera...

C'était au moment où le prince attachait à sa boutonnière la fleur d'Éléna.

De Veningen comprit tout.

— Elle est jalouse, elle s'en vengera, pensa-t-il. Et le lieutenant jeta un regard de triomphe sur la jeune femme, commençant à s'intéresser, lui aussi, à la scène de la rose. Il regarda le prince, leurs yeux se rencontrèrent ; cependant de Veningen fut loin de soupçonner la nature des réflexions que faisait en ce moment le Phanariote.

— Il est le bienvenu, se disait Zonidis.... J'ai besoin de lui... Pourvu que la folle sotte ne gâte tout avec son roman impossible... Le jeune fat paraît entreprenant ; si même il ne réussit pas, le prétexte me servira toujours... avec la fortune de Mlle Manesco...

Les pensées de Zonidis allaient plus loin. Il pro-

42520

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ "CAROL I" BUCUREȘTI

menait un regard superbe sur les murs de la salle, où il se voyait déjà maître. Le prince était Phanariote, et l'imagination des Phanariotes voyage la bride sur le cou. Quand un but est devant eux, rien ne les arrête pour l'atteindre.

— C'est pour s'en servir que Dieu donna des moyens aux hommes, se dit le Phanariote, entendant appliquer cette maxime sans nulle restriction.

Le prince avait son but : il voulait régner ; mais, fils d'un Phanariote qui n'avait été que trois mois sur le trône moldave, il n'avait point assez de fortune. En épousant Mlle Maria B., il avait compté sur un immense héritage ; mais l'oncle à succession détestait les Phanariotes, et l'héritage ne vint pas. Les millions qui devaient procurer le trône à Zonidis passèrent au couvent de Niamtzo et à l'hôpital de Saint-Spiridon. A partir de ce jour, c'est-à-dire trois mois après son mariage, l'époux adoré de Maria, comptant sur le divorce, se mit en quête de riches héritières. La vue d'Éléna ne lui inspira donc point des pensées nouvelles ; elle précipita seulement sa résolution. Son plan fait, il rejoignit sa femme.

— Votre conversation est bien animée, et probablement fort intéressante, commença-t-il par dire.

Maria se troubla, sans trop savoir pourquoi, et baissa les yeux.

— Je dis à la princesse des vérités qu'elle refuse de croire, répliqua de Veningen d'un air dégagé.

Mais son visage se contracta en rencontrant le regard froid de Zonidis.

— Vous avez là une bien belle fleur, dit la princesse, ne pouvant se contenir.

— Fort belle, en effet ; pour l'avoir, j'ai failli donner ma vie.

— Ciel ! s'écria Maria.

— Du calme, madame, pas de fausses alarmes.

L'ironique sourire de Zonidis changea les pensées de Maria.

— Les fleurs sont pour les femmes, dit-elle gaiement, après un court silence, en demandant la fleur d'un gracieux regard, propre à faire oublier le tort d'un injuste soupçon.

— Je garde celle-ci, madame.

De Veningen s'éloigna discrètement.

— Donne-moi cette rose, je t'en supplie, Léonide, insista la princesse d'une voix caressante.

— Jamais !

Maria détourna la tête, et son mouchoir en point d'Alençon essuya deux larmes.

— De grâce, madame, ne vous rendez pas ridicule.

— Ridicule... parce que je vous aime ?

Zonidis haussa les épaules.

— Léonide ! pour l'amour de Dieu, qu'as-tu ? Explique-toi ? dit la jeune femme, ne comprenant rien à la brusquerie du prince.

Quelles qu'eussent été ses pensées, jusque-là Zonidis n'avait montré que son hypocrite sourire à l'amour confiant de sa femme.

— Le lieu est mal choisi pour des explications, objecta le prince ; demain, tout ce qu'il vous plaira. Pour le moment, je ne puis que vous donner le conseil de vous retirer ; tout le monde vous regarde. Et, fixant son regard sur sa femme, il ajouta : Ne désirez-vous pas que le comte vous reconduise ?

Un éclair brilla sur la figure de la princesse. Elle crut son mari jaloux : elle se retira heureuse.

II

— A la santé du czar de toutes les Russies ! disait Zonidis en portant un toast pendant le souper. A la santé du czar et à celle du général Baroudoff ! Puissent-ils voir les principautés entièrement soumises ! Puissent-ils voir la bannière russe flottant sur le sérail du sultan ! Que les forces de nos ennemis soient brisées par notre armée très-chrétienne, comme se brisera ce cristal contre le marbre du parquet !

Le prince lança son verre au loin. A l'étonnement de tout le monde, la coupe resta intacte...

— Bravo ! prince, bravo ! dit le gouverneur. Attendez : bientôt un ukaze interdira la verroterie étrangère ; alors les verres voleront en éclats comme les épées des Français.

— Chère France ! ils ne te connaissent point, ceux-là ! Révèle-toi plus vite.

C'est Manoïl Ivesco qui se livrait à cet *àparte*. Il allait quitter le bal lorsque, passant près de la salle à manger, il avait entendu les orgueilleuses paroles du gouverneur. Après avoir jeté un regard de mépris sur la foule d'adulateurs qui entouraient Baroudoff, Manoïl voulut s'éloigner.

Une main vigoureuse lui frappe tout à coup sur l'épaule. Le jeune homme se retourne vivement, et se trouve en face de Manesco et de sa fille.

— Ah ! mille pardons, mon cher tuteur !...

— Tu dînes demain avec nous, Manoïl. Éléna aussi sera enchantée de voir à notre table le fils de sa seconde mère.

Le vertige de la valse était passé ; Mlle Manesco tendit une main de sœur au jeune homme.

— Je vous promets, monsieur, toute l'amitié que me demanda pour vous votre mère mourante.

Manoïl porta les doigts d'Éléna à ses lèvres ; une double émotion le fit pâlir.

La jeune fille retira sa main brusquement, et serra sa pelisse sur sa poitrine : elle se sentit frissonner.

— A demain, Manoïl, répéta le vieux boyard, montant dans son coupé. Tu sais que je ne suis pas un Parisien ; je dîne à trois heures, comme mes ancêtres.

Le jour commençait à poindre, quand Ivesco rentra

chez lui ; cependant il ne dormit point. Ce n'était ni le bruit de la fête, ni les accords de l'orchestre, ni le doux sourire des femmes, ni leurs rondes aériennes, qui le préoccupaient; ses pensées retournèrent vers une heureuse enfance ; il se rappela les caresses de sa mère, les jours souriants, remplis de jeux toujours aimés et toujours aimables. Il revit ce vieux château d'Ivéni, où ses parents avaient toujours vécu depuis que les intrigues phanariotes avaient fait perdre la vie et le trône à un aïeul de glorieuse mémoire ; cette mère si tendre, semant sans cesse dans son jeune cœur des sentiments de patriotisme et de vertu ; il revit aussi le vénérable vieillard qui l'avait nourri des leçons de la sagesse. Un instant il se crut, comme jadis, sur les bords de la fougueuse Bistritza, au bruit de son rapide courant, de ses chutes et de ses cataractes, et là entendant le vieux mentor parler de la grandeur de Dieu et des devoirs de l'homme, ou bien écoutant, dans une silencieuse clairière, les récits palpitants de la vie des peuples disparus, leurs agitations, leurs luttes, leurs triomphes et leurs défaites, ce flux et ce reflux de grandeurs et de décadences. Les jours d'hiver, ces longues soirées où les baisers d'une mère adorée le surprenaient feuilletant Homère ou Virgile, Horace ou Aristote, ces chers moments enfuis revenaient à sa mémoire. Puis lui apparut le jour où il dit adieu à tout ce qu'il aimait : à sa mère, à ses montagnes, aux fleurs du printemps,

aux glaces des hivers, pour aller en France, puiser, aux sources du savoir, des connaissances nouvelles. Une larme tomba des yeux du jeune homme quand il se rappela avoir, à quatorze ans, embrassé sa mère pour la dernière fois.

Le vieux précepteur avait accompagné Manoïl à Paris, et ses sages conseils l'avaient protégé contre les mille dangers qui menacent toujours la jeunesse dans les grandes villes.

A vingt et un ans, Ivesco avait fini son droit. Il devait rester à Paris deux ans encore pour étudier l'économie politique et autres sciences propres à relever sa patrie de l'abaissement où les Phanariotes l'avaient plongée ; il s'était également proposé de visiter les divers pays de l'Europe pour en connaître les institutions, et il était sur le point de partir, lorsqu'une nouvelle terrible était venue foudroyer tous ses projets.

Sa mère était morte !

Cette nouvelle anéantit Manoïl. En se réveillant d'un premier abattement, il ne pensa qu'à revoir son pays natal ; mais, craignant de donner un nouvel aliment à sa douleur, son ancien précepteur, devenu son unique ami, employa tous les efforts de sa tendresse pour le décider à voyager.

On avertit de cette résolution Grégory Manesco, vieil ami de la famille, nommé tuteur de Manoïl, et l'on partit.

L'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, furent visitées tour à tour; quand ils eurent tout vu, tout connu, ils s'embarquèrent pour l'Amérique.

La traversée fut difficile et fatigante; le vieux précepteur tomba malade, et mourut au bout de quelques jours.

Ivesco perdit entièrement courage en assistant à la plus triste des cérémonies : des obsèques à bord d'un navire. La bière qui tomba dans l'abîme, la vague qui en effaça la trace, désolantes images du néant, creusèrent dans cette jeune âme un vide qui semblait ne devoir jamais se remplir.

Touchés d'une douleur si vive, quelques voyageurs prirent un vif intérêt au jeune homme; ils l'emmenèrent, presque malgré lui, dans les riches cantons de l'Amérique septentrionale. La sensibilité même de Manoïl le servit contre son désespoir. Les splendeurs de cette nature vierge lui parlèrent de Dieu. En pensant au ciel, il se souvint de ses devoirs, de sa patrie. Alors, continuant son tour du monde, il retourna à Jassy par les Indes, la Perse, la Palestine et la Turquie d'Europe.

A quelques lieues de la capitale, il avait rencontré à un relai le prince Léonide Zonidis, qu'il se rappelait avoir connu étant enfant. C'était le prince qui l'avait conduit au bal du gouverneur. Ce ne fut point par l'attrait du plaisir que Manoïl y alla; il voulut seulement se rendre compte des sentiments de ses

compatriotes. Mais la pâle figure d'Éléna, son front énergique, son regard pénétrant, se plaçant entre lui et le monde, dissipèrent un instant les pensées de haine et de patriotisme du jeune homme.

Dans les souvenirs de sa mère, dans les souvenirs de ses jeunes années, l'image d'Éléna apparaissait comme l'aurore boréale dans le lointain horizon; car Éléna avait été la compagne de cette enfance si regrettée. Ce fut du moins l'excuse qu'il se donna à lui-même en se surprenant si puissamment attiré vers la jeune fille.

Le lendemain il alla sans crainte chez l'ex-ministre. Éléna était au piano quand le jeune homme fut introduit dans le salon. Sans le moindre trouble, sans la moindre hésitation, Mlle Manesco se leva et souhaita la bienvenue au pupille de son père. La rougissante jeune fille de la veille avait complétement disparu; Éléna fut seulement une sœur affectueuse et sincère.

La cordialité du vieux boyard était vraiment touchante. Quand il eut épuisé tous les moyens de témoigner sa sympathie à son pupille, il eut recours à la dernière marque d'amitié : il fit ses confidences politiques.

— Ah! oui, notre zèle pour la Russie doit être sans bornes; c'est à la bienveillance du czar que nous devons la vie. Si tu savais, mon jeune ami, quels étaient nos malheurs avant 1828! quels étaient les ravages terribles que faisaient les Turcs dans ce

malheureux pays! Vendre à l'enchère notre trône aux Phanariotes ne leur suffisait pas ; chaque jour, des bandes de ces païens franchissaient le Danube, dévastaient des contrées entières, mettaient tout à feu et à sang, puis se retiraient en emmenant des troupeaux de bétail, et souvent aussi des centaines de paysans, qu'ils vendaient comme esclaves.

— Mais, mon cher tuteur, en mettant un frein aux excès des Turcs, la Russie n'avait-elle pas un autre mobile qu'une généreuse philanthropie ?

— C'est la loi commune en politique de n'agir que pour soi.

— Donc cette même loi nous dégage de toute reconnaissance envers un peuple qui voulait nous plier à son joug.

Cette conversation avait lieu à table. Le dîner fini, l'ex-ministre abandonna Turcs et Russes pour son chibouk au bouquin d'ambre, orné de pierreries ; en fumeur qui se respecte, il devint silencieux comme un pénitent indien, et, un moment après, selon l'habitude du pays, il s'endormit sur son divan.

Eléna se trouva pour ainsi dire seule avec le jeune homme.

Sa manière d'être changea subitement ; elle se trouva embarrassée, prit un album et sembla le feuilleter avec attention. Un nuage parut sur son front ; bientôt après, jetant le livre sur un meuble, elle dit, avec une brusquerie inattendue :

— Regrettez-vous Paris, M. Ivesco?

Se ravisant aussitôt, honteuse de sa banale question, et craignant surtout de la voir mal interprétée:

— Je vous demande cela, ajouta-t-elle, parce que vous avez, sans doute, trouvé notre pays dans une triste situation, comparativement au monde éclairé que vous venez de parcourir.

— Mon Dieu! mademoiselle, il est difficile de se prononcer là-dessus; je trouve que le raffinement de la civilisation a bien aussi ses maux, qui nous font regretter la simplicité des mœurs de notre patrie.

— Comment! vous blâmeriez l'Occident pour sa soif des lumières?

— Oh! non, j'aime le progrès, mais le progrès réel. Je ne veux pas que nous sortions de l'enfance pour tomber dans l'extrême vieillesse, enfance aussi, mais enfance sans espoir. Ce qu'il nous faut, c'est d'être chacun assez grand, chacun assez fort, pour que tous marchent au soleil en se tenant par la main.

— Vous dites tous; comprendriez-vous aussi la femme?

— Et pourquoi non?

— Supportera-t-elle le vif éclat dont vous parlez?

— Non, tant qu'elle sera faible; mais, lorsqu'elle sera forte.....

— Lorsqu'elle sera forte, elle voudra peut-être devenir plus forte encore.

Ivesco regarda la jeune fille.

— Alors, continua Éléna, les fleurs ouvriront en vain leur sein embaumé, les oiseaux diront en vain leur chant d'amour ; le murmure du ruisseau, le sourire du ciel, tout sera perdu ; notre âme n'aura des yeux que pour l'orgueil. Nous vous ressemblerons alors, ajouta-t-elle en souriant.

— Mademoiselle ! mais remarquez que les frissons de l'égoïsme et de la vanité ne pourront plus alors courir dans nos veines.

— Ah ! si vous avez des lois nouvelles, si vous avez des principes inconnus pour détruire ce qu'il y a en nous de matériel, de terrestre ; si vous pouvez faire d'un corps un pur esprit, sans doute nous vous bénirons de nous avoir dépouillées de cette masse qui pèse sur notre âme ; mais cela sera-t-il possible ? Dieu le permettrait-il ? Je crains, au contraire, qu'un vol trop audacieux ne nous précipite dans l'abîme, je crains de voir anéantir la seule étincelle qui reste en nous, la puissance de l'amour.

— A la bonne heure, mes enfants, vous vous entendez mieux que je ne l'espérais. Voilà un grand souci disparu, dit Manesco en se réveillant.

— Un souci, mon père ?

— Sans doute ; je craignais un peu que mon affection pour le fils de mes anciens amis ne te rendît jalouse.

— Ah ! mon père !

— Tant mieux si cela n'est pas. Maintenant, mon cher pupille, tu peux disposer de ma maison, de mes chevaux, de mes armes, de mon cœur paternel. Une condition, cependant. Tu viendras souvent parler à cette enfant gâtée des églises de Paris et des pierres de Rome ; elle veut connaître tout cela, et je me garderai bien de les lui faire voir, de peur qu'elle n'arrive à mépriser notre chère vieille Moldavie.

Manoïl ne se fit pas répéter la recommandation.

Éléna était une de ces femmes dont la société ne fatigue jamais. Chaque jour, chaque moment révélait une nuance nouvelle, un contraste curieux de son caractère. Rêveuse parfois, la tête pleine de poésie, le cœur avide d'amour, elle faisait dire à Ivesco que c'était une imagination exaltée, un esprit romanesque, où le bon sens n'entrait jamais; mais, alors même, un moment après, les réflexions imprévues de la jeune fille lui découvraient des trésors de pensées logiques, de vues droites, dont la justesse l'étonnaient. D'autres fois encore, de fiers mouvements de l'âme le portaient à croire à des sentiments despotiques, peu humains; mais bientôt des idées du plus pur libéralisme le faisaient revenir de ses premières inquiétudes. Souvent, quand il était question du devoir des femmes, elle leur adressait de véhéments reproches, où pointait une certaine confiance en soi, une certaine vanité ; puis venaient des embarras, des hésitations, témoignant d'une modestie parfaite. Une

sensibilité profonde, des éclairs de passion, un dévouement sans bornes, se trahissaient dans ses entretiens, et, à côté de cela, des moments de sauvage âpreté qui rappelaient le caractère des femmes romaines.

Ces rapports, que le jeune homme croyait n'être qu'une distraction agréable et intéressante, lui devinrent bientôt une nécessité absolue.

Pendant les deux ou trois premières visites d'Ivesco, Éléna avait été tantôt d'une froideur glaciale, tantôt d'un empressement si affectueux, que le vieux boyard lui-même avait dû remarquer ces contradictions et s'en étonner.

Un jour, cependant, Éléna appela Manoïl son frère, et, dès ce jour-là, l'amitié la plus franche et la plus égale lui fut constamment témoignée.

Sans que le jeune homme s'en aperçût, la passion s'emparait de son cœur. Il est vrai que l'amour l'envahissait de ses ondes les plus tranquilles : un sentiment que rien ne contrarie ne peut pas être violent. Aussi, nul sentiment pénible ne troublait les douces jouissances de Manoïl. Voici quelques lettres, écrites à un ami de Paris, qui prouvent et les progrès de son amour et son calme parfait.

III

Jassy, 15 décembre 185...

..... Oui, ce cher Paris a toujours la plus grande partie de moi; mon cœur est toujours à lui. Ah! mon cher Gaston, si tu savais que de déceptions j'ai éprouvées depuis mon retour dans mon pays! La servitude avilit déplorablement. Je voulais voir l'ennemi de près : j'ai été à un bal du soi-disant gouverneur. Hélas! beaucoup de nos boyards étaient là! Le Phanariote rampera tant qu'il vivra. Je ne m'étonnais pas d'y voir les vieux qui ont été élevés dans les abus ; mais j'y ai rencontré aussi quelques jeunes gens qui se font esclaves pour devenir maîtres. Cette classe de *ciocoï*, sortie des antichambres phanario-

tes, surpasse en bassesse et en insolence leurs modèles mêmes. Ceux qui nous représentent si indignement sont des étrangers, tu le sais ; voilà pourquoi je n'hésite pas à te les peindre. Une remarque : les femmes sont relativement supérieures aux hommes. Je ne te parle pas de leur beauté, qui est ravissante, mais de leur esprit, des qualités de leur cœur. Ah ! si tu voyais la fille de M. Manesco !

Huit heures sonnent. Adieu, bien vite. J'accompagne ce soir mon tuteur et mademoiselle Éléna au théâtre, et me voilà en retard. Une bonne poignée de main.

Adieu. Au revoir peut-être.....

Ton dévoué,

M. I.

IV

Jassy, 28 décembre 185...

La nouvelle est donc vraie, mon ami ?..... deux victoires ! Vive la France ! elle brisera nos chaînes ! Nous sommes prudents ; mon cher; nous ne sommes pas lâches. Que l'heure arrive, et vous nous verrez à l'œuvre. J'ai retrouvé bon nombre de mes compagnons d'études à Paris ; tous aiment leur patrie et attendent l'occasion de le prouver. Basile V. te fait ses amitiés. C'est un respectable personnage maintenant ; il a été marié trois fois. — Deux femmes perdues en trois ans, diras-tu ! Essuie tes pleurs : elles sont toutes deux fraîches et roses ; le divorce est permis, et Dieu sait si l'on en use! J'ai vu des femmes

non encore majeures qui en étaient à leur troisième mari,— au troisième seulement, la loi défend d'aller au delà, — et des familles composées de cinq ou six espèces d'enfants. Certes, l'amour ne règne pas entre ces frères; ils connaissent moins encore le respect dû à de tels parents. Voilà les fatales conséquences de cette pernicieuse loi.

Nos femmes te font horreur, n'est-ce pas? Tu as tort; la faute n'en est pas à elles. Je puis t'assurer qu'elles ont des principes sérieux; chaque jour je découvre d'admirables vertus dans le cœur d'Éléna. C'est une étrange nature, cependant, de glace et de feu tour à tour; parfois douce comme une gazelle, impérieuse dans d'autres circonstances; mais belle toujours, belle quand son sourire rêveur parle aux étoiles, et plus belle encore quand brille sur sa figure une pensée généreuse.

Je te serre la main, Gaston; à bientôt une plus longue lettre. Je voudrais te demander ton avis sur un dessin que je termine aujourd'hui, et qui est destiné à Éléna pour l'anniversaire de sa naissance.

A toi.

M. J.

V

Jassy, 8 janvier 185...

Je reviens d'un mariage. Elle y était. Dieu ! qu'elle est divinement belle, mon ami !

La mariée était charmante aussi ; des flots de fils d'or, remplaçant le voile de mariage, l'enveloppaient comme une mante de rayons ; quel usage poétique ! Tous ces ornements sont beaux ; mais la beauté d'Éléna est bien plus resplendissante. Comme la mariée était une de ses amies, elle était sa demoiselle d'honneur, et portait également une touffe de fils d'or. Je lui offris mon bras au sortir de l'Eglise. J'ignore par quel hasard un assistant nous prit pour les jeunes mariés : « Qu'ils sont bien assortis! » dit-il

à son voisin. Éléna rougit beaucoup, puis elle devint toute pâle. Quant à moi, je ne changeai point de couleur, mais je pris bonne note de la réflexion.

Ne me crois pas amoureux, j'en suis incapable ; mais Éléna possède toutes les qualités nécessaires à mon bonheur. Elle aussi a le bon goût de n'être point romanesque ; je compte cependant assez sur son bon sens pour être sûr qu'elle aura pour moi l'amitié indispensable dans le mariage. Elle m'aimera autant qu'il le faut. Tu souris, ô sceptique railleur! il est prudent de clore ma lettre.

Adieu,

Tout à toi.

MANOÏL IVESCO.

P.-S. Rien n'est décidé encore. J'hésite toujours; le mariage est chose si sérieuse !

VI

Le jour où Manoïl écrivait cette lettre, l'entretien suivant avait lieu entre l'ex-ministre et sa fille.

— Éléna, tu le vois, toutes tes amies se marient ; il faut que tu songes aussi à t'établir. Si ton choix est fait, dis-le moi, sinon, dès demain, j'ouvre mes salons ; tu y verras tous ceux qui peuvent être dignes de toi, tu n'auras qu'à me nommer celui qui doit devenir mon fils.

— Je suis heureuse auprès de vous, mon père.

— Mais tu n'as pas ta mère, chère enfant, et je suis vieux... Tu aimes Manoïl, n'est-ce pas ?

La jeune fille tressaillit, et son front se colora.

Le vieux boyard continua, sans remarquer cette émotion :

— C'est presque ton frère, et, comme tu l'aimes, demande-lui de t'aider dans ton choix. Les hommes seuls peuvent connaître les hommes.

— Pourquoi me séparer de vous, mon père ? balbutia la jeune fille.

— Mais, Éléna, ta mère avait quatorze ans lorsqu'elle s'est mariée ; puis, tu n'as pas à te plaindre, je ne t'impose personne. Prends qui tu voudras ; nécessairement sa fortune et sa position sociale doivent être à la hauteur de ton rang. Si tu trouvais quelqu'un qui ressemblât à Manoïl...

— Oui, mon père... murmura Éléna troublée.

Ivesco vint ce jour-là. Il trouva la jeune fille si préoccupée, si taciturne, qu'il lui fit mille questions sur le sujet de ses chagrins. Éléna garda le silence; peut-être la pauvre enfant ne savait-elle pas se répondre à elle-même.

Pour cacher son embarras, elle se mit à terminer une madone de Raphaël qu'elle dessinait au crayon.

Manoïl la regardait travailler. Tous deux se taisaient, quand tout à coup un cri de douleur se fit entendre.

Éléna s'était blessée au doigt en taillant son crayon.

La vue du sang fait pâlir Manoïl ; il saisit son mouchoir, presse le doigt de la jeune fille et en efface la goutte rosée. Son regard s'attache sur Éléna, une vive émotion se peint sur ses traits, ses lèvres s'agi-

tent malgré lui ; il retire le mouchoir avec un mouvement fébrile et le baise avec transport.

— Que faites-vous? s'écria mademoiselle Manesco, moitié riante, moitié effrayée.

Ivesco devint comme de marbre en disant quelques paroles sans suite. L'ex-ministre entra en ce moment.

Le froid qui survint ne put être dissipé par l'enjouement du vieux boyard.

Manoïl se retira de bonne heure, prétextant une affaire. Il courut chez lui, s'enferma dans sa chambre et noircit quatre feuilles de papier adressées à Gaston de Breux, pages où l'on voyait vingt fois ces mots : « Je l'aime ! je l'aime ! Demain elle sera ma femme ! » Puis venaient de poétiques projets d'un riant avenir rempli d'amour et de bonheur.

Restée seule, Éléna n'écrivit pas. Renversée dans son fauteuil, le regard fixé sur l'abîme qu'elle voyait devant elle, plus elle mesurait le précipice, plus les frissons lui glaçaient le sang.

— Non, dit-elle enfin, je ne l'aime pas ; je ne dois pas, je ne puis pas l'aimer !

Elle se leva alors ; son front était calme, son œil froid, son pas assuré.

Au milieu de la chambre, sur les molles fleurs d'un tapis de Perse, son soulier de satin toucha un papier froissé, gisant à terre ; machinalement, Éléna le ramassa, et, machinalement aussi elle le déplia. Un

nom attira son attention, elle s'approcha de la fenêtre, le papier trembla dans ses mains. Elle lut une fois, relut encore le billet, et ses lèvres murmurèrent cette phrase qu'une lame semblait graver dans son cœur... « Pourquoi ne viens-tu pas, Manoïl ? Coralia s'ennuie depuis que tu n'animes plus son boudoir... »

— Il aime une autre femme ! s'écria la pauvre enfant.

Ses pieds chancelants l'obligèrent à s'appuyer contre un meuble ; ses mains tombèrent en se joignant ; la lettre, perdue par Manoïl au moment où il avait tiré son mouchoir, échappa aux mains de la jeune fille. La chambre se remplit de femmes brunes et blondes, laides et belles ; Éléna voyait mille syrènes tendre les bras vers Manoïl ; les sourires de l'une, les regards de l'autre, la voix d'une troisième faisaient tour à tour battre son cœur. Toutes lui semblèrent mentir et tromper, et elle sentit qu'elle seule aimait véritablement. En se faisant cet involontaire aveu, la terreur s'emparait d'elle ; elle voulait se fuir, elle se jetait sur son lit, se cachait la figure dans ses coussins et se disait en tremblant :

— Non, non, je ne l'aime pas ; je ne dois pas l'aimer !

VII

LA SŒUR SPIRITUELLE.

Tout Jassy se rendait chez M. Manesco, où de Konski donnait un concert.

Une salle publique de concert manque à Jassy ; mais Listz et Talberg, Servais et Micouly savent bien que les splendides appartements des boyards moldaves ne font jamais défaut aux princes de l'art.

C'était le lendemain de la scène du mouchoir.

Vers neuf heures, les salons de l'ex-ministre contenaient à grand'peine la foule élégante qui attendait le célèbre artiste.

Les doigts des vives Roumaines agitaient déjà avec impatience leurs riches éventails, lorsque Konski parut.

Son violon à la main, il s'avança lentement vers

l'estrade où se trouvait le piano, s'arrêta un instant en face de la triple rangée de femmes resplendissantes de parures, promena son regard sur les assistants, comme pour demander leur attention, passa une main dans ses cheveux, leva les yeux comme pour chercher une inspiration dans les mille lumières du lustre, et il tira des cordes de son *amati* deux ou trois notes isolées.

Elles étaient amples, sonores, justes et puissantes.

Le piano fit entendre les premières mesures d'un *capricio* du concertant lui-même; de Konski l'exécuta avec un brio et une expression entraînants.

Toutes les peines et toutes les joies de l'âme se succédaient avec la mobilité d'une imagination enthousiaste. Un soupir de tendresse, un élan de passion, un regret, une espérance, une vive douleur et un débordement de joie, enfin tout le poëme d'un cœur en proie à l'amour était poétiquement exprimé par une harmonie vigoureuse, suave et pénétrante tour à tour.

De Konski avait cessé depuis longtemps, et Éléna écoutait encore. La jeune fille avait compris ce langage; sans le savoir, son cœur répondait comme un écho aux accents passionnés de l'instrument.

Éléna rêvait encore à ces sons harmonieux, lorsque son père vint la prendre pour la conduire au piano.

Mlle Manesco devait chanter l'air de la *Traviata*; le programme l'annonçait. Mais, au lieu de se mettre au piano et de commencer le chant de *Violetta*, elle prit sa harpe. Un instant elle préluda par de séraphiques accords, des sons suaves et tendres ; puis, de sa voix sonore et veloutée, elle dit une première phrase de la romance d'*Othello*.

Il se fit un profond silence ; on respirait à peine en écoutant ces accents enchanteurs.

Au dernier couplet, à la dernière exclamation, une pluie de notes pures et légères se répandit dans le salon comme des perles captives dont le fil vient de se rompre.

Les bravos éclatèrent de toutes parts. Émue, ravie, confuse de son succès, Éléna se sauva sur la terrasse du salon.

Un jeune homme grand et pâle, à l'œil noir, au front large et poli, s'appuyait sur la balustrade, regardant la lune qui argentait ses cheveux d'ébène partagés au milieu du front. Le frôlement de la robe blanche d'Éléna lui fit retourner la tête.

— C'est vous, Manoïl, dit la jeune fille, sentant son cœur battre plus fort.

— Oui, c'est moi... j'ai fui les accents de votre voix, ils me troublaient trop... La tendresse que je vous porte, Éléna, semblait vouloir déborder de mon cœur et me causait une joie si vive, qu'elle me faisait souffrir.

— Comment, Manoïl, vous aurais-je fait de la peine ?

— De la peine !... oh ! non ; je suis heureux, trop heureux peut-être,... Vois-tu, Éléna, te voir, t'entendre, respirer l'air que tu respires, t'aimer, être aimé de toi, c'est le ciel, c'est une félicité suprême qui remplit l'âme de joies célestes. Oh ! je ne croyais jamais à la puissance de ces sentiments ; mais, oui, Éléna, le bonheur, la vie, c'est toi, c'est ton amour...

— Manoïl ! s'écria la jeune fille, ai-je bien entendu, ou est-ce que je ne fais que rêver ?

— Tu m'aimes, tu m'aimes, Éléna, oh ! merci pour ton amour.

— Amour !... amour... dit Mlle Manesco avec terreur.

— Éléna, pourquoi cette hésitation ? je t'aime de toute la force de mon âme ; mon amour est si vrai, Éléna.

— Aimer... répéta la jeune fille, comme en s'éveillant d'un songe, non, non, ce n'est pas possible !

— Éléna, ton cœur est pur ; l'amour que tu ressens est l'amour des anges, pourquoi ne pas m'aimer ?

— Mais votre cœur vous trompe... et moi... non, je ne vous aime pas ; non, ces palpitations, ce n'est pas l'amour ; je ne t'aime pas, Manoïl !

— Pourquoi me cacher les trésors de ton âme ?

Éléna, pourquoi mon amour t'offense-t-il ?... je t'aime tant !

Dans son délire, le jeune homme passa son bras autour de la taille d'Éléna et l'attira vers lui.

Mlle Manesco ne se sentit plus la force de résister ; cependant la terreur était sur ses traits.

— Manoïl, non !... s'écria-t-elle tout d'un coup. Manoïl, laisse-moi... Va-t'en !

— Pourquoi cacher ta figure, chère enfant ? regarde-moi... je suis ton fiancé ; ton père nous bénira demain, dit Ivesco, en pressant sur son cœur Éléna défaillante.

Par un violent effort, la jeune fille s'arracha à cette étreinte passionnée.

— Manoïl, au nom du ciel... Manoïl, je suis votre sœur !

L'étonnement, l'effroi, la stupéfaction, la terreur, mille sentiments divers se peignirent sur les traits du jeune homme, en entendant cette révélation.

Il regarda Éléna comme un fou.

— Ma sœur ! dit-il enfin, ma sœur...

— Ignores-tu les lois ? Ah ! oui, cette loi fatale n'existe pas à l'étranger, le fils peut épouser la fille-leule de sa mère. Notre église le défend.

— Qui te l'a dit ? Cela n'est pas, cela ne peut pas être.

— Les liens qui nous unissent sont aussi sacrés que les liens du sang.

— Éléna, c'est impossible, te dis-je... je t'aime ; nul ne peut empêcher notre union. Il ne peut exister une loi si cruelle ; Éléna, tu dois être, tu seras à moi.

— Je suis ta sœur spirituelle... nous aimer est un crime. Fuyez, Manoïl, oubliez-moi... cette femme... non ! non... ah ! Manoïl !...

Une dernière parole mourut sur les lèvres de la jeune fille. Le Phanariote parut sur la terrasse.

Éléna se sauva.

La colère de Manoïl se déchaîna.

— Vous m'espionnez ! s'écria-t-il en s'adressant au prince, vous m'espionnez ! Ne seriez-vous pas un prétendant à sa main ?

— Qu'avez-vous, mon ami ? dois-je rire, ou dois-je vous plaindre ?

— Rire ! vous !... rire de moi ? Croyez-vous que je ne devine point votre véritable figure sous le masque dont vous vous parez ? Croyez-vous que vous avez affaire à un naïf de Veningen ?

Les traits de Zonidis se contractèrent.

— Monsieur, je ne vous comprends pas, balbutia-t-il.

— Que faites-vous ici ? Que cherchez-vous ? La main de Mlle Manesco ! C'est cela, n'est-ce pas ?... Voilà pourquoi de Veningen est exilé, voilà pourquoi la princesse est folle.

Le Phanariote pâlit affreusement, mais il garda un

calme apparent ; et, après avoir jeté un regard inquiet autour de lui, ne voyant personne, il répondit :

— Quelle folie, mon cher Ivesco ! je vous pardonne ce mouvement de jalousie mal fondée ; ne craignez rien, je ne suis point votre rival. D'ailleurs, j'ai assez du mariage.

— Rival ! qui vous a dit, monsieur, que j'aspirais à la main d'Éléna ?

— Mais, c'est facile à comprendre ; Mlle Manesco n'est-elle pas assez belle, ne possède-t-elle pas mille charmantes qualités propres à captiver un jeune homme tel que vous ?

— Je ne veux point me marier... dit Manoïl.

— Allons, allons, mon cher, puisque vous voulez faire le discret, je vous laisse. Je venais vous parler de quelque chose qui intéresse M. Manesco... le hasard m'a fait découvrir un secret de famille ; mais si vous n'y tenez pas.

Zonidis était si calme, si sérieux, que Manoïl lui dit avec empressement :

— Oh ! non, parlez, mon prince ; je ne puis être indifférent à ce qui regarde mon tuteur.

Le Phanariote resta un moment silencieux comme s'il cherchait à se rappeler un de ses lointains souvenirs, quand un groupe de jeunes gens vint à lui.

— Je viendrai vous voir demain, dit-il à Ivesco, en

lui serrant la main. Adieu. Vous voyez tout ce monde.

Il indiqua les étrangers comme pour s'excuser de son silence.

Éléna était rentrée dans le salon où la danse avait remplacé la musique.

En regardant la jeune fille, un œil expert aurait aisément compris qu'elle cherchait à éloigner de pénibles sentiments qui l'accablaient. Pour s'y dérober, elle causa beaucoup, dansa plus encore, espérant ainsi s'étourdir.

Manoïl, au contraire, avait l'air d'un homme foudroyé. Debout, dans l'embrasure d'une fenêtre, il restait immobile comme une statue de marbre. Son cœur était en proie à des sentiments tumultueux ; la souffrance l'accablait, elle se lisait sur sa figure.

De temps à autre, il jetait un regard sur Éléna, et alors un profond désespoir se peignait sur sa figure. Une fois leurs yeux se rencontrèrent, et ils tressaillirent tous deux.

Ce mouvement n'échappa point au Phanariote qui ne les perdait point de vue.

— La crise arrive, il est temps d'agir, se dit-il. Le Parisien doit être éloigné; il me faut le forcer à laisser la place libre... Calomnier la jeune fille?... Oh ! non ; il est dans mon intérêt d'épouser une femme qui paraisse vertueuse... La rendre jalouse, elle?... C'est plus maladroit encore, cela fait accroître la pas-

sion... Il semble crédule, mais pourtant, que lui dire demain?.... Cherche, Zonidis, trouve, invente, sois digne de toi; il est temps de dresser tes batteries...

— Ah! nous verrons, mon *Parisien,* qui de nous ira le plus loin?... Il en sera pour sa tirade amoureuse..... Quels airs il prenait déjà!..... Rira bien qui rira le dernier, se dit encore le Phanariote en terminant son monologue.

VIII

Le lendemain du bal de Baroudoff, la princesse n'avait pas encore achevé sa toilette quand son mari se présenta chez elle.

— Madame, dit-il, en s'installant dans un fauteuil, pour une femme du monde, vous avez été bien naïve hier soir.

Maria devint rouge ; elle se trouvait coupable d'avoir soupçonné injustement son mari.

— Oui, madame, poursuivit Zonidis, il est ridicule que vous prétendiez que je passe ma vie à vos pieds. Il faut que cela cesse.

— Mais, mon ami, loin de moi toute pensée humiliante pour vous !

— Que signifiait la scène d'hier ?

Maria balbutia une excuse inintelligible.

— J'ai sacrifié six mois à vos goûts romanesques ; il n'est ni dans mes habitudes, ni dans mes intérêts, de ne vivre qu'avec l'odeur des roses et la lumière de la lune ; nous ne retournerons pas à la campagne ; nous passerons l'hiver à Jassy.

Maria répondit par un soupir, en inclinant toutefois la tête en signe d'assentiment.

— Le monde, mes affaires, tout m'obligera à de fréquentes absences ; mais je ne suis pas assez Othello pour gêner vos plaisirs ; voyez la société, fréquentez les bals...

— Oh ! tu sais bien, Léonide, interrompit la princesse, que le monde ne m'amuse qu'autant que je t'y vois. Si je ne dois pas t'y rencontrer, je ne sortirai point.

— Je ne permettrai pas cela ; que dirait-on d'une femme jeune et belle — vous savez bien que vous l'êtes — qui se renfermerait chez elle?...

— Puisque tu le veux... et cependant aller seule?

— Mes amis s'empresseront de vous accompagner, madame ; le comte de Veningen, par exemple, est un charmant garçon.

— Lui?

— Certainement. Il a de l'esprit et du cœur ; toute ma confiance lui est acquise.

— Tu es trop indulgent, mon ami ; je ne trouve en ce jeune homme rien que beaucoup de fatuité.

Zonidis réfléchit un instant et reprit :

— Vous le goûteriez mieux, peut-être, s'il ne vous était pas présenté par moi... Quoi qu'il en soit, cependant, vous serez aimable avec le comte. Son père est en faveur auprès du czar ; vous comprenez, madame, qu'il me faut recourir aux petits moyens, puisque monsieur votre oncle a trouvé bon de me dépouiller pour enrichir des prêtres fainéants et de misérables fripons.

— Les bienfaits rendus aux malheureux nous seront comptés par Dieu, dit avec douceur la princesse.

— Dieu ! Dieu, c'est l'homme... Je vous recommande mon ami ; il dînera avec nous tous les jours, et ce soir il vous accompagnera à l'Opéra.

Zonidis sortit avant que la jeune femme eût pu faire la moindre objection.

Maria subit la société de de Veningen et son insupportable fatuité avec une résignation approchant du contentement. Nature faible et timide, le culte passionné qu'elle avait pour son mari la portait à adorer, pour ainsi dire, ses volontés les plus étranges, les plus capricieuses. Cependant, au bout de quelques jours, l'empressement du comte prit des proportions inquiétantes ; Maria commença à maudire celui qui profanait, par de folles espérances, son pur et légitime amour ; mais elle n'osa s'en plaindre. Elle fit plus : elle alla jusqu'à s'accuser de son peu d'amour

pour Zonidis, puisqu'un sacrifice que celui-ci demandait lui coûtait tant. Alors, s'efforçant d'être aimable, elle réussissait à entretenir les illusions du jeune lieutenant.

Dans ses moments même de mépris, la princesse demandait en souriant à son hôte de l'accompagner dans le monde, d'être son cavalier quand elle montait à cheval ou d'accepter une place dans sa loge quand elle allait au spectacle.

Maria était trop belle et trop vertueuse pour que la calomnie ne l'aperçût pas et ne s'abattit sur elle comme sur une proie magnifique. Le hideux vautour déploya ses ailes noires, à vaste envergure, et essaya d'obscurcir le ciel bleu de cette pure jeune femme ; il courut frapper de ses griffes cruelles à toutes les portes, à tous les esprits ; et les faibles et les méchants se hâtèrent de l'accueillir à leur foyer ; mais, arrivé à Zonidis, il fut repoussé avec une apparence de calme parfait.

— Je pars demain pour la campagne, dit-il un jour à sa femme.

— A quelle heure, mon ami ? Je serai prête quand il le faudra.

— Inutile de vous déranger, madame ; ce ne sera qu'une absence de deux ou trois jours.

— Pourquoi n'irais-je pas avec toi ?

— Ce serait pour si peu de temps...

— Ne me laisse pas seule, je t'en supplie, Léonide !

— Quel enfantillage, ma chère... Je dois être de retour samedi, puisque nous irons passer huit jours chez A... qui donne une grande chasse en l'honneur du gouverneur.

Maria baissa la tête avec résignation ; mais sa figure exprimait un regret et une inquiétude.

Il y avait dîner ce jour-là chez Zonidis. Le prince fut charmant, enjoué, spirituel ; on remarqua ses prévenances pour sa femme.

— Quel dommage, pensait-on, que tout cela s'adresse à une créature si ingrate !

Le Phanariote annonça son départ à ses amis, prit congé de sa femme en la suppliant de ne point déranger son sommeil le lendemain, et se retira de bonne heure.

De Veningen fut si assidu toute la soirée, que les amis de la princesse, excellents amis comme toujours, pensaient déjà au lendemain pour annoncer ou plutôt pour dénoncer cette assiduité et ses conséquences à toute la ville.

IX

Le lendemain, quand le comte vit Zonidis monter en voiture, il ne put retenir un cri de joie. Le matin même, il fit demander à Marie la permission de se présenter chez elle. Prétextant une indisposition, celle-ci refusa de le voir.

— Oh ! je ne perdrai pas l'occasion, elle est trop bonne ! se dit le lieutenant avec résolution.

Vingt fois dans la journée, il se dirigea vers l'appartement de Maria ; vingt fois il posa la main sur le bouton de cristal de la porte de la princesse ; mais, au moment de franchir le seuil, il s'arrêtait, surpris lui-même de son audace.

Maria fut invisible ce jour-là. Après avoir essayé de tout pour chasser une oppressive tristesse, de son

CAROLI UNIVERSITAS

piano, de ses livres, de sa tapisserie, de ses dessins, et sentant un besoin de mouvement, elle se mit à se promener dans son boudoir. La nuit allait venir ; à seule, la lueur d'un nuage rougeâtre arrivait à travers les riches dentelles couvrant les croisées.

Errant toujours dans le long corridor, de Veningen entendait les pas de la princesse et le frôlement de sa robe de damas. Tout bruit cessa bientôt ; le comte, immobile entre le rideau de drap rouge et la porte, crut entendre un soupir, des sanglots, puis ces paroles étouffées :

— Non, non, je n'en puis supporter davantage !...

L'inconcevable fatuité du lieutenant se les expliqua dans un sens tout opposé aux pensées de Maria. Il oublia tout, hormis sa vanité, et, dans une seconde, il fut aux pieds de la jeune femme.

— Maria ! je t'aime ! s'écria-t-il avec une exaltation admirablement jouée.

La princesse recula, pâle d'indignation et d'effroi.

— Ayez pitié de moi ! ne repoussez pas mon amour, madame !

Maria restait toujours immobile et muette, ne comprenant rien à tant d'audace.

— J'ai assez obéi à vos rigueurs, madame ; le silence m'est impossible plus longtemps. L'amour déborde de mon cœur ; un mot d'espoir, Maria !

— Assez... monsieur, assez ! put enfin dire la princesse.

— Me taire?... Non! Vous comprenez que je ne le puis plus... Vous m'aimez, Maria, dites-le moi ; j'ai besoin de le savoir... Ne vous taisez plus, à partir de ce jour; je vous aime, je vous comprends, Maria. Soyez généreuse!

— Vous avez cette audace et vous êtes gentilhomme? dit la jeune femme avec un écrasant mépris.

J'ai été trop prompt, un rien l'effarouche... c'est une autre corde qu'il faut faire vibrer avec celle-ci, pensa le comte.

Et il reprit d'une voix dolente :

— Ne m'accablez pas, de grâce! Croyez-vous que je n'aie point lutté?... J'ai lutté; mais j'ai brisé mon cœur, j'ai brisé mes forces, et tout a été vain.. Je vous aime comme un insensé ; je ne sais pas ce que je dois faire, madame!

— Je vous le répète, monsieur, dit Maria avec plus de douceur, votre aveu est un outrage pour moi... Et vous êtes d'autant plus coupable, que vous insultez la femme de celui qui vous donne l'hospitalité.

— Je suis un misérable, un lâche, un homme sans foi et sans honneur, je le sais madame, ne me le répétez plus; mais que voulez-vous? on n'est pas maître de son cœur! L'amour rend fou, et je vous aime...

— Je suis mariée, vous le savez, monsieur.

La dignité avec laquelle furent dits ces simples

mots eût imposé à tout autre qu'à de Veningen ; loin de là, une pensée subite lui vint, et il répliqua :

— Vous êtes mariée, oui, mais êtes-vous aimée, Maria? Votre union est-elle sacrée pour le ciel?

— Cessons ce pénible entretien, monsieur, dit la jeune femme. Retirez-vous... il le faut... je le veux.

En faisant quelques pas en arrière, la princesse reçut en face la lumière dorée du jour mourant ; ses boucles blondes tombaient comme des rayons le long de sa blanche figure, et l'émotion donnait à ses traits une vie puissante ; c'était la fleur épanouie dans toute sa beauté à l'éclat du soleil.

Cette fois ce fut peut-être malgré lui que de Veningen s'approcha de la princesse et lui saisit la main.

— Je t'aime, femme divine ! dit-il avec transport.

Dégageant brusquement sa main, Maria s'écria :

— Sortez, monsieur... vous êtes un misérable !

De Veningen baissa la tête en se disant :

— Ne réussirai-je donc pas?

Relevant les yeux, il adressa à la princesse un regard tendre et lui dit :

— Oui, madame, je sortirai, je quitterai votre maison, je vous fuirai... mais je vous aimerai toujours ; je veillerai sur vous, je veillerai avant tout sur celui qui vous trompe si indignement.

— Pas un mot de plus, monsieur !

Le comte regarda la jeune femme ; il comprit qu'il avait fait fausse route. Cependant, comme fils de diplomate, il avait souvent entendu répéter qu'en politique il fallait savoir tirer parti de ses fautes même ; il reprit en s'appuyant sur ce qu'il venait de dire :

— Vous êtes sans pitié... Je serai comme vous ; je ne parlerai point... Oh ! femmes aveugles et cruelles ! Adieu, madame !

Il sortit ; mais il venait d'enfoncer le poignard de la jalousie dans le cœur de la jeune femme.

Quand la princesse se leva, après une nuit agitée, un billet lui fut remis. Il était du comte et conçu en ces termes :

« Je vous obéis, je pars, madame ; mais accordez-moi, de grâce, un moment d'entretien. »

Maria pâlit en lisant ces mots. Se rappelant la recommandation de son mari, elle eut un moment la pensée de recevoir le comte, d'avoir une explication et de lui demander de rester ; mais la scène de la veille se présenta à sa mémoire.

— J'ai fait mon devoir, pensa-t-elle.

Et, appelant une de ses femmes, elle lui dit :

— Priez M. de Veningen de m'excuser ; je suis souffrante ; je ne puis recevoir ses adieux.

Maria souffrait réellement. Elle pensait à l'insulte du comte, à ses perfides insinuations, et sa fierté de

femme se révoltait ; mais elle pensait plus encore au mécontentement du prince lorsqu'il saurait de Veningen parti ; et, sans doute, elle ne se trouvait pas le courage d'avouer à son mari le véritable motif de cet éloignement.

Une multitude de pensées pénibles assaillirent la jeune femme ; elle se sentit étouffer, et, malgré son indisposition, elle se décida à sortir.

Maria avait, depuis son enfance, l'habitude d'aller chaque jeudi voir sa vieille nourrice demeurant dans un faubourg éloigné de la ville. Espérant se soulager et ne voulant pas manquer à son pieux devoir, elle passa un peignoir de velours, rassembla ses cheveux non nattés sous un chapeau de couleur sombre, prit une longue mante d'hermine, et partit à l'heure accoutumée.

Elle était bien belle, cette jeune femme de seize ans, avec sa mate pâleur et le doux voile de mélancolie répandue sur ses traits angéliques !

Arrivée à la cabane de la vieille Roxanda, la princesse fut surprise de ne pas voir la nourrice venir à sa rencontre ; elle descendit cependant de voiture et entra. Une petite fille lui dit que la vieille femme avait été mandée chez le prince, mais qu'elle rentrerait bientôt. Maria sourit de l'erreur de l'enfant, ôta sa mante et son chapeau, et s'assit, disposée à attendre sa nourrice.

A peine était-elle là depuis quelques instants,

qu'après un coup léger frappé à la porte, elle vit entrer de Veningen.

Il était pâle, et une joie étrange illuminait sa figure.

— Merci, merci ! dit-il en se précipitant vers la princesse, vous êtes un ange... merci, Maria... je suis si heureux !

La pitié et la terreur se peignirent sur la figure de la princesse : elle croyait de Veningen fou. Aussi jeta-t-elle un regard inquiet autour d'elle.

— Ne craignez rien, personne ne m'a vu entrer... nul ne connaîtra notre céleste bonheur. Oublions toute triste pensée; j'ai tant souffert, Maria ! Oh ! vous avez été cruelle hier !

Et le comte tendit les bras vers Maria.

— Quoi ? vous vous souvenez, monsieur?... Vous n'êtes donc pas fou?

— Ah ! si, je suis fou... oui, fou de joie, fou de bonheur, depuis que j'ai lu votre lettre adorée.

— Ma lettre !.., quelle lettre?... s'écria la princesse avec une inquiète surprise.

— Comment ! regretteriez-vous un moment de sublime générosité ? Ne vous repentez pas d'avoir connu la pitié... Je vous ai obéi, je suis à vos pieds... Maria, chère Maria !... C'est un mauvais rêve que je fais, n'est-ce pas? Quittez, de grâce, cet air froid ; il me fait mal...

La jeune femme était muette d'étonnement.

— Chère adorée ! reprit le comte, je garderai éternellement le souvenir de votre noble sacrifice. Ces lignes seront toujours sur mon cœur pour me rappeler votre grandeur d'âme.

En disant ces mots, le comte tira de son sein un petit papier rose et le porta avec transport à ses lèvres. La princesse l'arracha de ses mains, le parcourut rapidement, puis, le froissant avec colère, elle le jeta à ses pieds, ce qui fit pousser un cri au lieutenant.

— Ah ! monsieur, c'en est trop... Vous espérez me faire croire que je vous ai écrit ? Moi ! fit Maria avec un amer dédain. Mais je ne suis pas folle.

— Comment, madame, ces lignes ne sont pas de vous ? demanda le comte avec un sincère étonnement qui fit dire à la princesse :

— Monsieur, je ne vous comprends plus.

Mais un instant après elle ajouta :

— Pousseriez-vous si loin la lâcheté ?

— Madame, expliquez-vous, au nom du ciel... C'est pourtant votre écriture, je la connais.

— La mienne ! mais c'est une affreuse plaisanterie que vous faites-là, monsieur.

Le comte la regarda tout confus et sans répondre.

— Ce n'est pas votre écriture ? demanda-t-il enfin.

— Je vous le répète, jamais je n'ai écrit cette lettre.

Les paroles s'éteignirent sur les lèvres de la jeune

femme ; brisée d'émotion, elle retomba sur le divan en murmurant :

— Mon Dieu ! quelle est l'horrible main qui cherche à me frapper ?

— De grâce, madame, expliquez-vous, dit le comte, en se jetant à ses pieds, véritablement ému. Je ne comprends rien... Cette lettre m'est arrivée ce matin, au moment même où j'étais près de quitter votre maison.

La princesse resta immobile, la tête dans ses deux mains.

— Parlez, de grâce, parlez.

Maria garda le même silence ; de Veningen, à ses pieds, la contemplait d'un air suppliant.

La porte s'ouvrit en ce moment ; un homme parut sur le seuil.

Droit jusqu'à la raideur, les bras croisés sur la poitrine, il promenait son regard faux sur Marie et le lieutenant avec une dédaigneuse pitié. Un sourire froid errait sur ses lèvres. Son calme était navrant ; Zonidis était terrible à voir.

— Mon mari ! s'écria la princesse atterrée. Éloignez-vous, monsieur.

— Et pourquoi, madame ? dit le Phanariote avec sa désespérante impassibilité. La vue des heureux est un spectacle attrayant qui captive. Or, voir mon ami de Veningen en tête-à-tête avec sa maîtresse est pour moi un véritable plaisir, comme vous pouvez

le croire. Laissez-moi en jouir tout à mon aise ; je ne serai pas trop indiscret, rassurez-vous ; je suis assez galant homme pour abandonner la femme à son séducteur.

— Oh ! vous pouvez le croire !

Et Maria cacha son front rougissant dans ses mains. Tout à coup son cœur indigné se révolta.

— Mais parlez donc, parlez, s'écria-t-elle en adressant au comte un éloquent regard d'énergique supplication.

Muet de stupeur, de Veningen, resté debout au milieu de la chambre, tressaillit à ces paroles.

— Prince, je vous le jure... balbutia-t-il comme dans un rêve.

Le prince s'inclina en souriant.

Cette ironie réveilla le cœur du lieutenant.

— Madame est innocente, je vous le jure sur mon honneur de gentilhomme, dit-il avec force.

Zonidis ne répliqua que par un ricanement qui donna le frisson à Maria.

— Monsieur, reprit le lieutenant en élevant la voix, sur les cendres de ma mère, madame n'est pas coupable.

— Vous êtes gentilhomme, comte, vous êtes gentilhomme... dit le Phanariote avec sa cruelle douceur.

— Non, je ne dis que la vérité... Un fatal hasard...

une intrigue... une fausse lettre, que sais-je ! m'a amené ici.

Pâle, tremblante, immobile, terrifiée jusqu'alors, Maria se précipita sur le papier qu'elle avait jeté à terre, et, avec une joie délirante, elle le saisit et le montra au prince.

— Tu le vois, tu le vois, ce n'est pas moi qui l'ai écrite.

Le prince fit semblant de lire la lettre, et, avec une fermeté qui faillit rendre folle la princesse, il dit :

— Mais c'est votre écriture, madame.

— Zonidis, toi aussi !...

Disant ces mots, Maria joignit les mains avec désespoir, et resta immobile, l'œil sur son mari.

— Pas de *césarisme*, je vous en supplie. D'ailleurs cette comédie dure trop ; je crains qu'elle ne tourne au mélodrame. Suivez-moi, je vous prie, le métropolitain doit en décider... Mais je ne suis pas un tyran ; vous aurez votre liberté, ma chère Maria.

Avant que le prince eût achevé ces paroles, dites avec une voix sifflante comme celle d'un serpent, Maria poussa un cri et tomba sans connaissance. Le comte s'élança pour la relever.

— Messieurs, dit Zonidis en s'avançant vers la porte, vous pouvez entrer.

Deux hommes d'un certain âge, mis avec distinc-

tion, deux anciens amis du père de la jeune femme, entrèrent dans la cabane.

— Vous les voyez.

Les nouveaux venus secouèrent tristement la tête et baissèrent les yeux sans répondre.

Ils étaient trop scandalisés.

— C'est une infamie ! s'écria de Veningen en s'avançant vers le prince après avoir déposé Maria sur le divan, c'est une infamie !

Zonidis s'inclina encore froidement ; un sourire perfide fut sa réponse.

— Je vous le jure, messieurs, reprit le comte, cette femme est pure. J'étais un fou, je suis coupable ; mais la princesse est innocente.

— Le comte est gentilhomme, vous le comprenez, messieurs, dit Zonidis avec ce ton calme qui ne le quittait jamais.

— Mais non, c'est une sainte vérité ; je vous le jure sur ce que j'ai de plus sacré au monde.

— Nous savons ce que sont les serments en pareil cas ; épargnez-vous la peine de les répéter, cher comte.

— Vous doutez de ma parole ? Mais c'est une insulte, monsieur, et je vous en demande raison.

— Vraiment ! dit le Phanariote avec un sourire sardonique qui fit éclater la rage du comte.

— Vous êtes un lâche si vous refusez de vous battre.

— J'ai fait mes preuves, monsieur... A mon avis, une femme coupable ne mérite pas cet honneur.

— Lâche excuse.

— Je ne me battrai pas pour cette femme, dit Zonidis avec son éternel sang-froid et en aiguisant chacune de ses paroles.

— Oh ! quelle lâcheté !

— Je ne me battrai pas pour cette femme, répéta le prince pour la troisième fois.

— Eh bien ! je vous y forcerai.

Le gant du comte effleura le visage de Zonidis.

Un éclair terrible partit des yeux du prince ; un instant après sa fureur se passa.

— Folie... délire ! dit-il avec sa voix glaciale en se tournant vers les étrangers ; nous reparlerons de cela quand monsieur aura recouvré sa raison.

De Veningen fit un bond de bête fauve. Il aurait assommé le prince si les témoins de la querelle n'étaient intervenus.

Le Phanariote profita de ce moment pour entraîner hors de la cabane sa femme encore évanouie.

Les gens de Maria n'étaient plus là, ils avaient été renvoyés par le prince ; ce fut dans la voiture de Zonidis qu'on transporta la princesse chez elle.

Étourdi, obsédé par mille réflexions les plus bizarres, le comte ne revint à lui, pour ainsi dire, qu'après être resté seul pendant une heure dans la cabane de Roxanda. La séduisante princesse disparut

de ses yeux pour faire place à la martyre ; Maria lui apparut avec son auréole de vertu et de malheur. De Veningen s'inclina devant la grande image, et, dès ce moment, il adora la jeune femme.

— Je la sauverai, dit-il, dussé-je en mourir.

Et il sortit comme un fou en mettant la main sur son épée.

La nuit était venue quand Maria reprit ses sens. En essayant de rassembler ses souvenirs, la scène de la cabane se retraça à sa mémoire ; la jeune femme ouvrit les yeux avec une espèce de terreur. Elle se trouva dans son boudoir étendue sur une longue bergère ; Zonidis était près d'elle.

— Tu m'aimes ! fut le premier cri de la jeune femme.

Et, tremblante de bonheur, elle se précipita dans les bras de son mari.

Zonidis restait froid comme une pierre.

— Non ! tu ne peux pas me croire coupable, reprit Maria étreignant Zonidis avec une force qui tenait de la fureur.

Toujours la même immobilité chez le prince.

Rejetant sa tête en arrière, Maria fixa son œil sur l'œil froid de son mari.

— Toi ! tu douterais ? dit-elle avec terreur.

— Je ne doute de rien ; mais je crois ce que je vois.

Les bras de Maria tombèrent le long de son corps

et ses lèvres tremblantes ne surent prononcer une seule parole.

— Votre amant me charge de ses derniers adieux, dit brutalement le Phanariote.

Un regard intraduisible interrogea le prince.

— Je vous croyais plus de perspicacité, dit Zonidis avec impatience. Eh bien ! le comte se meurt dans les mains des esclaves.

— Oh ! fit Maria, reculant saisie d'une instinctive horreur.

A ce cri le Phanariote répliqua avec calme :

— Mon insulte sera à peine lavée par son sang.

Une exclamation de désespéré, un son qui n'appartenait à nulle langue, le cri de la nature, une voix inarticulée mais terrible, s'échappa de la poitrine de la jeune femme.

— Vous ne l'aimez pas, madame? vous ne l'aimez pas ? dit Zonidis avec une cruelle ironie.

Le mouvement de ses minces lèvres glaça Maria.

Elle resta un moment interdite.

— Vous ne l'aimez pas? répéta le Phanariote de sa voix métallique qui perçait l'âme comme une flèche aiguë.

— Que vous importe sa mort à vous qui ne l'aimez pas? dit encore Zonidis, en faisant un signe que Maria ne remarqua point.

Le médecin de la maison, caché jusqu'alors dans un coin obscur de l'appartement, parut alors.

— Au nom du ciel, empêchez ce crime, sauvez ce malheureux ! s'écria la princesse saisissant les mains du docteur et l'entraînant vers la porte.

— Restez là, docteur, ne voyez-vous pas que madame est en délire ? Elle n'aime pas de Veningen.

— Ah ! c'est affreux ! Tu ne me croiras donc jamais ?

La pauvre femme courait, éperdue, du docteur à son mari et de son mari au docteur, protestant de son innocence et les suppliant de sauver le comte.

La première imprudence du lieutenant s'était effacée de sa mémoire ; elle ne voyait plus que la mort du jeune homme, victime d'un inconcevable malentendu, et cette mort, et ce sang, troublaient cette âme angélique.

— Léonide, mais ce n'est plus toi, je ne te reconnais plus, dit-elle enfin, voyant les sombres éclairs de l'astucieux regard du Phanariote.

Un domestique vint annoncer que Barbou demandait à parler au prince.

— Qui ? demanda Zonidis.

— Ce vieillard qui vient tous les jours, votre *lumière*.

— Ah ! ce chien de *razech*, dit le prince en se levant.

Avant de sortir il se tourna vers le docteur et lui dit :

— Occupez-vous d'elle, je vous en prie ; elle est capable de tout, sa folie lui a troublé la tête.

— Malheur ! murmura Maria d'une voix mourante.

Épuisée par la lutte, elle tomba sur le divan.

Le Phanariote s'était éloigné, convaincu qu'une longue résistance serait impossible à sa victime.

Un éclair terrible sillonna le cœur de la princesse : elle douta de son mari.

L'orage s'était préparé peu à peu. Comme les masses noires des tempêtes, arrivaient les souvenirs de la froide ironie de Zonidis, son impitoyable cruauté, et, je ne sais comment, la silhouette d'Éléna se dessina bientôt sur l'horizon. Ici la jeune femme s'arrêta effrayée ; elle contempla d'un œil en feu cette apparition désolante ; elle voulut s'éloigner ensuite, son amour-propre de femme se plaça entre elle et sa rivale ; mais l'éclipse ne dura qu'un instant : l'image fatale reparut avec son regard fascinateur. Maria essaya de se débattre ; ce fut en vain. Ses forces l'abandonnèrent et elle tomba vaincue. La jalousie dans l'amour est comme l'huile sur le feu ; l'amour de la jeune femme prit un nouvel élan et elle sentit qu'en ce moment elle aimait plus que jamais.

L'idole fut de nouveau parée de toutes les vertus, de toutes les perfections ; Maria se trouvait coupable en apparence, et se demandait si l'amour du prince pouvait pardonner un crime si grand. Alors elle se

jetait à genoux et suppliait le ciel de détromper son mari, de lui faire découvrir la main infâme qui avait tramé cette ténébreuse intrigue. Cette pensée la conduisait dans d'autres voies ; elle vint à se demander comment son mari avait pu la soupçonner un seul instant. La plus cruelle situation de l'âme, le doute, revenait déchirer ses plus chères croyances.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi, tantôt à rassembler toutes ses forces pour briser ses dernières espérances, tantôt à se cramponner avec transport aux plus faibles indices qui souriaient à ses désirs.

Une semaine s'était passée, et Maria n'avait plus revu son mari. Les repas de la jeune femme lui étaient servis dans sa chambre comme à une prisonnière, et les deux seules esclaves qui eussent la permission de l'approcher s'acquittaient de leurs devoirs avec la régularité silencieuse de machines. Comme il leur était interdit d'obéir à tout ordre de la princesse, elles ne répondaient même pas à ses questions. Ces derniers coups de Zonidis trouvèrent la jeune femme insensible ; Maria aimait le prince jusqu'à oublier sa propre dignité.

Un jour, dans un de ces moments où l'amour parlait haut dans son cœur, elle entendit le doigt de Zonidis frapper à sa porte. L'espoir dont la jeune femme était si avide lui revint promptement ; le visage coloré, l'œil brillant, émue et tremblante, elle s'élança au-devant du prince. Celui-ci entra à pas

comptés, son éternel sourire aux lèvres; regarda Maria sans baisser les yeux, et lui présenta un papier qu'il tenait à la main.

Maria devint plus blanche que la feuille pliée qu'elle reçut de son mari; tout ce que contenait la fatale lettre, elle le lut sur le visage du prince; elle le lut surtout dans son propre cœur, où le destin se hâta de tracer quelques-unes de ses secrètes intentions.

— Soyez exacte, le métropolitain nous attend à midi, *ma chère* Maria, eut la cruauté de dire le Phanariote.

Un violent mouvement de cœur poussa la jeune femme vers Zonidis. Ses sentiments se dilatèrent sous l'impression d'une passion impétueuse; mais Maria ne bougea point; le regard du prince la paralysait; elle resta froide, immobile, parfaitement impassible.

Zonidis sortit en répétant à la princesse d'être exacte, mais sa voix passa comme la bise sur une tombe; Maria n'entendit rien.

X

LA PRONONCIATION DU DIVORCE

Contrairement à l'ordinaire des habitations de Jassy, la grande salle de la *métropolie* est triste, sombre et froide. Les doubles croisées, trop basses et trop étroites, n'envoient qu'une lumière grise aux murs blanchis à la chaux. Disgracieux déjà par la forme, le vieux mobilier le paraît encore davantage par l'étoffe foncée qui le recouvre ; les deux énormes poêles ont beau répandre une chaleur de trente degrés ; là où il n'y a pas de lumière, il semble toujours que la chaleur manque.

Au fond de la salle, en face d'une grande peinture sur bois représentant la Vierge avec l'enfant Jésus et l'archange Gabriel tenant une fleur à la main, le métropolitain était assis sur un siége plus élevé que

ceux des huit ou dix prêtres rangés autour de lui. Il y avait, dans l'attitude de ces ministres, dans leurs grands vêtements noirs, dans leurs figures presque cachées sous de longues barbes et des cheveux descendant jusqu'aux épaules, quelque chose qui inspirait le respect en même temps que la crainte.

Le silence était profond. Seul, un vieux prêtre, pâle, maigre, à la figure anguleuse, à l'œil sec, se penchait de temps en temps pour répondre à diverses questions du prélat, faites à voix basse.

Une horloge suspendue entre deux croisées fit entendre sa voix métallique : midi sonna.

En ce moment, deux jeunes garçons entrèrent, se prosternèrent devant le métropolitain en se signant, et annoncèrent le prince Zonidis.

La porte était ouverte, le Phanariote entra. Vêtue de noir, pâle comme une morte, l'ombre méconnaissable de la brillante jeune fille qui, six mois auparavant, recevait la bénédiction nuptiale du même métropolitain, Maria, la malheureuse victime, suivait son bourreau. Comme le ferait une somnambule, elle s'avança machinalement jusqu'au chef de l'Église, baisa sa main, baisa celle de tous les prêtres ; puis, ne sachant plus que faire, elle regarda son mari comme pour le questionner. Une commotion nerveuse la fit chanceler en ce moment ; elle tomba sur une chaise qu'on se hâta de lui présenter.

Le vieux prêtre regarda Maria, et, sans attendre

qu'elle reprit ses forces, il déplia un papier et lut d'un accent grec très-prononcé la plainte de Zonidis, appuyée du témoignage des deux amis de la famille de la princesse que nous avons vus à la cabane de Roxanda.

Maria laissa tomber sa tête sur sa poitrine, joignit ses mains et ne proféra pas une parole.

— Voulez-vous vous réconcilier? demanda le métropolitain, quand le chef de la *dicasteria* eut achevé sa lecture.

— Très-saint *despote*, comment le pourrais-je? dit Zonidis d'une voix humble et triste.

— Que faire ? demandèrent alors plusieurs membres du tribunal.

— Prononcer le divorce ; il y a raison majeure, dit le vieux prêtre grec.

— Notre devoir est de ramener au bercail la brebis égarée, objecta un vieil évêque qui avait connu Maria tout enfant. Repentez-vous, ma fille, ajouta-t-il, s'adressant à la princesse.

Maria meurtrissait ses doigts sans répondre.

— Votre *lumière*, pardonnez, le Christ, pardonna aussi, reprit l'évêque.

— Le Christ était un Dieu et je ne suis qu'un homme, répondit hypocritement le Phanariote.

— Suivez son exemple, mon fils, élevez-vous par la générosité jusqu'à lui.

— Maria, vous repentirez-vous ? demanda le métropolitain.

La princesse sentit son cœur se briser dans sa poitrine ; mais elle ne fit nul mouvement, ne prononça nulle parole.

Un silence s'ensuivit!

Le métropolitain regarda le chef du bureau de séparation. Celui-ci l'entretint pendant quelques moments à demi voix.

— Après-demain, nous délivrerons l'acte de divorce, dit le chef de l'Église.

Un cri déchirant échappa à la princesse ; elle se précipita aux pieds du métropolitain. Sa voix ne trouvait pas de paroles ; mais les traits désespérés de sa figure imploraient avec une véhémente énergie.

— Nous avons des lois... si votre mari veut pardonner, répondit le prélat à ces muettes supplications.

— Léonide! s'écrie Maria se traînant jusqu'aux pieds de Zonidis, Léonide!... répète-t-elle en embrassant ses genoux avec une force délirante ; mais, tout à coup, sa tête renversée, son regard suppliant, ses bras tendus restent immobiles. Elle semble paralysée ; ses paupières se dilatent de plus en plus ; un cercle blanc entoure la turquoise bleue de son œil, une lueur rouge apparaît et disparaît sur sa figure comme un éclair, une effrayante pâleur y succède ; Maria se lève, mais son œil est toujours fixe, ses bras sont toujours tendus ; ses lèvres seules s'entr'ouvrent et un navrant éclat de rire retentit dans la salle.

— Donnez-moi la rose, dit-elle, sans détourner le regard du tableau suspendu au-dessus de la tête de Zonidis.

L'archange Gabriel lui semblait être Éléna.

— Donnez-moi la rose, répéta la jeune femme, partant d'un second éclat de rire.

Zonidis recula ; il eut peur.

Les prêtres s'entreregardèrent sans oser se rien dire ; mais un enfant de chœur s'écria :

— Elle est folle !

Une heure après, Maria montait lentement l'escalier de son hôtel. Ses cheveux épars tombaient jusqu'au bas de sa robe noire, un sourire sans expression errait sur ses lèvres blanches, et son regard fixait une chimère qu'elle suivait machinalement. Le prince la devançait de quelques pas.

Arrivé au dernier degré, Zonidis se trouva face à face avec un homme en costume de voyage, qui marchait rapidement, la tête baissée. Le voyageur passa sans voir le prince ; mais, descendant quelques marches, il s'arrêta comme pétrifié ; toute vie disparut de son visage, et il se tint à la rampe pour ne point tomber.

Maria montait toujours, regardant devant elle, et souriait de son sourire mort.

— Elle ! s'écria enfin de Veningen, et tout le sang qui s'était précipité vers son cœur reflua à son cerveau.

La princesse ne se détourna pas ; elle marchait et souriait sans voir ni entendre.

— Misérable ! ce crime demande vengeance, cria de Veningen frissonnant à l'aspect de Maria, et, d'un seul bond, il fut devant Zonidis lui barrant le passage.

Le Phanariote voulut continuer à s'avancer.

— Non ! pas avant que cette victime soit vengée !... : La voiture m'attend, mais cinq minutes, ce n'est pas long ; voici deux pistolets, choisissez !

Zonidis était devenu livide ; mais, au moment où de Veningen tirait les armes de sa poche, il se précipita dans un couloir et referma la porte sur lui.

— Donnez-moi la rose, dit Maria en tendant les mains.

Son rire faillit rendre fou le comte.

— Tu te battras, lâche, infâme, dit le lieutenant essayant d'ouvrir la porte.

— Arrêtez l'assassin ! cria le Phanariote, poussant les verroux et agitant les sonnettes.

Ces mots mirent le comble à la fureur du comte ; ses doigts cherchèrent la détente de son arme.

En même temps que le coup partit, un cri se fit entendre. La princesse tomba sans connaissance.

Les valets accourus trouvèrent le comte immobile, pâle comme un cadavre, l'arme déchargée à la main et regardant avec une muette stupeur la porte percée de plusieurs balles.

XI

Manoïl n'avait compris toute l'étendue de sa passion pour Éléna que le soir où il avait appris le terrible mystère qui le séparait à jamais de la jeune fille. Alors, sa passion, vague jusque-là, prit un corps et se redressa forte et terrible ; mais, en se déployant, ses ailes puissantes se heurtèrent contre la loi fatale ; le choc fut épouvantable, le jeune homme n'y résista point ; une fièvre violente s'empara de lui.

A la suite de leur entretien chez l'ex-ministre, Zonidis, se rendant chez Ivesco, le trouva étendu dans son lit, la tête immobile sur les blancs oreillers et les mains brûlantes tombant le long de sa couverture de satin rouge.

Le médecin était là écoutant avec une inquiète attention la respiration oppressée et inégale, cherchant à deviner les progrès du mal dans l'altération des traits du malade.

— Le danger est imminent; c'est la plus violente fièvre cérébrale que j'aie vue depuis que je pratique, dit le docteur au Phanariote, voyant l'intérêt avec lequel celui-ci suivait son examen.

Pour donner de l'encre et du papier au médecin, le vieux valet de Manoïl prit une clef sur le guéridon de son maître et ouvrit un des tiroirs du secrétaire. Zonidis, qui depuis un instant contemplait une toile peinte par Ivesco, s'approcha du docteur dès qu'il le vit écrire. Cependant, tout en suivant les lignes que celui-ci traçait, ses regards obliques se promenaient du secrétaire au malade, du malade au domestique et du domestique encore au secrétaire.

Sentant le souffle du Phanariote sur son épaule, le docteur retourna la tête.

— Le remède est énergique, mais j'ai de l'espoir: une nature pleine de force et de jeunesse n'est pas une proie facile, même aux maladies les plus féroces.

Les consolations du médecin donnèrent à penser à Zonidis. Il regarda encore le tiroir ouvert.

Quand le domestique sortit pour accompagner l'homme de science, le Phanariote s'approcha de Manoïl, renversa un vase pour voir si le malade avait conscience de ce qui se passait autour de lui,

inspecta avec minutie les coins les plus obscurs de l'appartement, et, s'assurant que nul œil humain n'était là, il alla au secrétaire, prêt à jeter dans le tiroir un paquet de lettres qu'il tira de sa poche.

Il eut un moment de réflexion, après quoi il se dit :

— Puisque la maladie est si grave, attendons.

Et il reprit ses lettres.

En rentrant, le vieux serviteur d'Ivesco trouva le prince au chevet du malade, le chapeau à la main.

— A-t-on prévenu M. Manesco ? demanda-t-il.

Ce fut alors seulement que le fidèle serviteur se rappela qu'il avait manqué au premier de ses devoirs.

Le prince se chargea de la commission, disant qu'il passait devant la porte de l'ex-ministre.

A midi, Grégory Manesco prenait son cinquième café noir et fumait son onzième chibouk. Éléna était dans la chambre de son père, une tapisserie à la main. Ses pensées n'étaient cependant pas aux fleurs que semait son adroite aiguille. Devant Éléna était Manoïl, était son amour, était l'immense désert de l'avenir. Le feu sacré qui emplissait son âme lui donnait des moments d'un superbe orgueil ; elle se sentait vivre d'une existence nouvelle, l'amour l'envahissait comme une éclatante lumière, et elle voyait le jour dans les plus mystérieux replis de son cœur ; mais cette clarté ne durait que l'espace d'un

météore, parce que le cœur de la jeune fille était en contradiction avec son esprit.

— Manoïl ne viendra pas ce matin ? demanda l'ex-ministre en se levant pour voir s'il neigeait toujours.

Éléna tressaillit à cette question ; pendant qu'elle cherchait une réponse, la porte s'ouvrit. Le front de la jeune fille se colora vivement ; mais elle devint aussitôt toute pâle ; au lieu de Manoïl qu'elle espérait voir, Zonidis entra.

Les premières paroles du Phanariote furent une excuse pour sa visite trop matinale ; « mais, ajouta-t-il, je ne voulais perdre un moment pour vous annoncer le danger de mon ami. »

Les mains d'Éléna tombèrent sur ses genoux, et ses yeux se clouèrent aux lèvres du Phanariote : ses pensées l'avaient immédiatement portée vers Manoïl.

— De qui parlez-vous, prince ? demanda Manesco.

Zonidis perdit contenance un instant. Il n'osa plus continuer sur le même ton de brusquerie calculée. Éléna souffrit horriblement de cette hésitation. Elle se leva pour dérober sa douleur au regard inquisiteur du Phanariote ; mais ses pieds chancelants la forcèrent à se rasseoir.

— Ce n'est qu'une petite fièvre qui retient au lit mon ami Ivesco, dit le prince après avoir joui suffisamment du supplice d'Éléna, qu'il haïssait pour son amour.

— C'est donc Manoïl qui est malade ? demanda le vieux boyard tout inquiet.

— Oui, monsieur, Ivesco est un peu souffrant.

— Un peu !... non ; il y a quelque chose de grave, je le vois... Ah ! mon Dieu ! il faut que j'aille voir ce pauvre enfant... j'y cours.

L'ex-ministre faisait beaucoup de gestes et beaucoup de mouvements ; enfin il battit des mains appelant un valet, et commanda sa voiture.

Éléna, elle aussi, lisait un malheur sur la figure du Phanariote, et un malheur d'autant plus grand que son amour était plus vif.

On annonça que la voiture attendait au perron.

— Viens Éléna, dit Manesco à sa fille quand Zonidis fut sorti.

— Le voir... murmura Éléna répondant à ses pensées.

Mais le sentiment de sa situation lui revint bientôt.

— Où voulez-vous que j'aille, mon père ?

— Comment ? Manoïl n'est-il pas malade ?

Éléna frissonna, mais elle resta pensive.

— Allons donc, ma fille. A quoi penses-tu ?... Viens, ne perdons pas de temps.

— De grâce, mon père.

— Quoi ?

— Laissez-moi rester ici.

— Éléna ? mais est-il possible ?... ce pauvre Manoïl souffre, et toi.

— Ah ! mon père, laissez-moi, laissez-moi.

— Mais qu'as-tu, enfant ?

— Rien, mon père, rien, dit Éléna étouffant un sanglot.

— Capricieuse enfant! dit avec impatience Manesco en sortant.

Restée seule avec sa douleur, Éléna regretta de n'être point partie. Un moment elle fut près de courir rejoindre son père ; mais il était trop tard. La voiture roulait déjà. Croisant alors les bras, elle plongea son regard sombre sur l'étendue de ses souffrances. Dire ce qu'elle souffrit en une heure est impossible. La sensibilité d'Éléna trouvait des raffinements de douleur qu'il est impossible d'analyser.

— Mon père n'est pas de retour! s'écria-t-elle tout à coup, comme se réveillant en sursaut. Manoïl est peut-être... Elle n'osa achever, et ses doigts se cramponnèrent à la sonnette.

— Lisa, vite..., allez vite voir s'il va mieux, dit-elle vivement à la femme de chambre qui entra.

Celle-ci regarda sans comprendre.

— Mais allez, mon Dieu! tu sais que Manoïl est en danger.

La soubrette se rendit chez Ivesco, sans trop savoir ce qu'elle y allait faire.

— Elle ne revient pas! dit Éléna, après cinq minutes qui lui semblèrent cinq siècles. Oh! je le savais bien! il y a quelque malheur... Manoïl.

Elle passa une main sur son front qui se couvrait d'une sueur froide, et reprit, après une réflexion :

— Mais je suis donc folle !... Il souffre ; la mort est à son chevet, et je ne suis pas là pour le disputer à la mort !... Et c'est moi qui l'ai tué... Manoïl, pardonne, pardonne cette lâcheté... je viens, je te sauverai... ; qui osera t'arracher à mon amour?

Folle, éperdue, désespérée, elle s'élança vers la porte ; sur le seuil, elle tomba dans les bras de son père.

— Éléna ! mon Dieu ! s'écria le vieux boyard s'efforçant de retenir sa fille.

— Laissez-moi, mon père... je dois le voir... mais vous ne savez donc pas qu'il souffre?

Tout en parlant avec cette exaltation, Éléna tendait les bras vers la porte ; elle n'apporta cependant pas la moindre résistance au mouvement de son père qui l'entraînait au fond de la chambre.

— Je dois le voir, mon père, répéta-t-elle, laissez-moi... laissez-moi de grâce, Manoïl se meurt...

— Malheureuse ! tu l'aimes aussi !

L'ex-ministre repoussa sa fille avec terreur.

— Je l'aime ! oh ! je l'aime ; il ne doit pas mourir... ne le laissez pas mourir, mon père !

Éléna entoura de ses deux bras le cou de son père, et le suppliait en sanglotant.

— Ciel ! pour quel péché me frappes-tu ? fit enfin le vieux boyard attendri.

Cachant sa tête dans la poitrine de son père, Éléna éclata en pleurs.

— Mon enfant, calme-toi, disait Manesco, sentant qu'il ne pourrait plus dominer son émotion.

Grégory Manesco n'était pas un homme à l'âme tendre. La fibre du sentiment paternel même n'avait pas chez lui une sensibilité trop exquise, et peut-être la douleur d'Éléna eût plus difficilement remué son cœur, s'il n'avait pas été déjà un peu ébranlé par un incident tout récent.

L'ex-ministre ne concevait rien aux plus terribles tempêtes de l'âme; mais la pensée de la mort l'effrayait. Aussi, en apprenant que son pupille était dangereusement malade, avait-il couru tout ému chez lui.

Son émotion grandit encore lorsqu'il trouva le jeune homme immobile, l'œil couvert d'un voile enflammé, les bras inertes, sans nulle conscience de ce qui se passait autour de lui. Plus il regardait Manoïl, plus son inquiétude augmentait; la mort semblait vouloir saisir ce beau jeune homme qu'il aimait comme son enfant. Pendant qu'il cherchait à deviner ce qui avait pu l'amener si promptement à cet état, pensant à quelques glaces imprudemment prises, à quelque froid qui avait atteint Ivesco trop échauffé par la danse, les lèvres brûlantes du malade s'entr'ouvraient, et des paroles confuses se firent entendre.

— Pourquoi me fuir. Le feu me dévore... nul pouvoir... je t'aime!

Manesco, debout près du lit, se pencha pour mieux entendre.

— Nul pouvoir... fatal... cela n'est pas... cela ne peut pas être... les accents de ta voix... loi funeste!...

— Mon Dieu! se dit le vieux boyard, voilà ces têtes parisiennes... ces coquettes françaises les ensorcellent tous.

Et il se remit à écouter.

La voix du malade devint plus forte et plus vibrante.

— Loi cruelle... qui oserait?... je t'aime tant... viens... Ah! te sentir sur mon cœur!

Un long silence s'ensuivit.

— Quelle peut-être cette drôlesse? pensa l'ex-ministre.

— Le sang... ta main... folle de Veningen... Ah! vous m'espionnez.

— Et lui aussi... pauvre Zonidis, murmura le vieux boyard.

— Ma sœur! Je t'aime, Éléna!

— Ma fille! il veut perdre ma fille! dit Manesco en laissant tomber la main de Manoïl qu'il tenait dans les siennes.

Le malade se leva sur son séant.

— Non! rien ne peut nous séparer, reprit-il en

s'exaltant de plus en plus, ce n'est pas... Éléna... c'est vous... qui l'avez faite, cette loi fatale... misérable Phanariote... Éléna... je t'aime, je t'aime... regarde comme le feu me brûle... Éléna.

Le jeune homme retomba sur ses oreillers, ses paupières se fermèrent, les fantasques chimères du délire continuèrent à défiler devant son imagination troublée ; mais ses lèvres ne les nommèrent plus.

La terreur s'empara de l'esprit du vieux boyard. Il pensa à la réputation de sa fille, et, peut-être, en ce moment, vit-il avec une espèce de satisfaction Manoïl privé de sentiments sur son lit. Cette folle passion, se disait-il, ne pouvant être consacrée par le mariage, était faite pour perdre Éléna, alors même que celle-ci ne l'eût point partagée. Il manquait à Grégory Manesco cette délicatesse de cœur qui conçoit un sentiment profond, mais pur; délicatesse que peut seul donner un esprit très-cultivé. Aux yeux de l'ex-ministre, l'élan du cœur, contraire aux lois les plus absurdes, était chose criminelle, alors même que cet élan se dirigeait vers le ciel.

— Il faut profiter de sa maladie pour marier Éléna, pensa-t-il très-innocemment.

Vingt fois, à cette occasion, il maudit Paris, se disant que jamais folie semblable ne donnerait un mal de tête à un bon chrétien roumain.

En regardant Manoïl au moment de le quitter, le vieux boyard se sentit pourtant remué :

— Pauvre enfant, dit-il, si sa mère le voyait dans cet état !

Voici pourquoi l'aveu d'Éléna mit le comble aux inquiétudes de l'ex-ministre. Il passa une nuit sans sommeil, réfléchissant aux moyens de sauver la réputation de sa fille, et, le lendemain, quand il alla voir son pupille, il fut très-aimable avec Zonidis qu'il rencontra chez le malade.

Une heure après avoir trahi, malgré elle, le terrible secret de son cœur, Éléna n'était plus la même femme. Sa figure était comme de marbre ; son œil sec et ses mouvements avaient un je ne sais quoi de roide et de mesuré, contrastant avec sa mobilité ordinaire. Une couche de glace couvrait les éruptions d'un volcan.

Elle fut ainsi huit jours, huit jours durant lesquels son père allait et revenait de chez Manoïl sans proférer une parole, sans même laisser voir sur sa figure l'espérance ou l'inquiétude.

Un jour, minuit avait déjà sonné, et M. Manesco n'était pas encore rentré ; c'était tout à fait contre son habitude : Éléna perdait son courage de la douleur. Elle avait éteint ses flambeaux pour empêcher de surgir les fantômes qui naissaient dans son imagination ; mais son âme énergique supportait moins encore l'incertitude que le désespoir ; elle ralluma ses bougies et se mit à marcher dans sa chambre, cherchant dans les fleurs du parquet, dans les rayons

de la lune, dans la flamme de ses lumières, dans le néant qui s'ouvrait devant elle, des tableaux sinistres que ses sombres pensées traçaient partout. De temps en temps, les cris sourds des roues fuyant sur la neige glacée l'arrêtaient toute tremblante ; son sang refroidi l'obligeait à s'appuyer contre quelque meuble ; la voiture passée, il ne restait rien qu'un profond sillon creusé dans le cœur de la pauvre enfant.

L'ex-ministre ne rentrait pas. Que se passait-il chez Manoïl ?

Zonidis allait l'apprendre à Éléna.

La jeune fille, croyant avoir été trop peu attentive, prit un flambeau et se dirigea vers la chambre de son père pour s'assurer s'il n'était pas revenu à son insu.

Une voix la fit tressaillir pendant qu'elle franchissait le corridor.

— Puisque votre pupille est sauvé, vous pourrez vous occuper de l'affaire? mon cher monsieur Grégory.

— *Beizédé* (1), je passerai moi-même chez vous, et vous porterai *l'izvod*.

L'ex-ministre descendit, remercia le prince de l'avoir reconduit, et ils se séparèrent en se disant :

— A demain !

(1) Fils de prince.

Aux premiers mots de Zonidis, Éléna étouffa un cri, et, d'un bond, elle regagna sa chambre. Tombant à genoux devant une madone, la jeune fille versait des larmes qui remerciaient le ciel, et des cris de bonheur, sourds comme des sanglots, s'échappaient de sa poitrine. « Sauvé ! Sauvé ! » fut tout ce qu'elle disait. Elle ne pensa plus à rien cette nuit-là.

XII

L'IZVOD DE ZESTRÉ (1).

	Ducats.
La terre de Crivéni, près de Varatik, dans les Carpathes, 2000 *falches*, trois moulins, machine à eau-de-vie, grand château et dépendances ; 250 habitants, 1000 bêtes à cornes, 3000 moutons, 300 chevaux, etc., etc., affermée 10000 ducats; valeur réelle.	80000
La terre Malaéchti, dans la Basse-Moldavie, 1800 falches, sur le Pruth ; 70 habitants, deux grands étangs, trois auberges, etc., etc., affermée 4000 ducats; valeur réelle.	40000
La terre Ungéni, près Jassy, sur le Pruth, 600 falches, 60 habitants et vingt familles	

(1) Liste de la dot.

	Ducats.
bulgares, rapportant 2000 ducats; valeur réelle	14000
Argent comptant placé sur hypothèque à 16 et à 18 pour 100.	60000
Quinze cents âmes de Friganes, orpailleurs, charbonniers, fabricants de cuillers et domestiques. Chaque âme valant au moins 10 ducats	15000
Une maison à Jassy, dans le faubourg du Pont-Vert	10000

Suivait une longue énumération de l'argenterie, des bijoux, des robes, mantilles, écharpes, dentelles, du linge, du mobilier, des chevaux, des voitures; de tout ce que l'ex-ministre donnait à sa fille, jusqu'aux choses les plus insignifiantes, et chaque objet se trouvait marqué du prix coûtant.

Zonidis tenait cette liste, il la parcourut plus d'une fois avec l'avidité du juif comptant son gain usuraire; puis succéda une longue méditation, après quoi il mit le papier de côté sans dire mot.

— Eh bien! demanda l'ex-ministre en retirant le chibouk de ses lèvres.

— Il y a des points à discuter, fit le Phanariote.

— Peut-être.... La liste a été faite à la hâte, répondit avec bonhomie le vieux boyard.

— Commençons par ordre. La condition à propos de Crivéni ne peut me convenir.

— Nous avons tous des péchés; il nous faut faire quelque bien pour les racheter, s'excusa Manesco.

— Donner mille ducats par an au couvent de Varatik!... Non, je n'aime pas les conditions.

— Ma femme y est enterrée cependant, et ces pauvres religieuses prient chaque jour pour elle et pour nous.

— Mon cher monsieur Grégory, laissez cela à ma discrétion, le couvent ne manquera pas de secours; mais accepter cela comme une obligation imposée m'est impossible.

— Mais Éléna a sa tante là-bas, et vous-même vous y avez votre sœur.

— Ma sœur a assez de fortune pour se frayer n'importe quel chemin.

— Mais... objecta l'ex-ministre.

— Monsieur Grégory, un autre que moi pourrait peut-être le faire.

Le vieux boyard regarda Zonidis et changea de ton.

— Allons, Beizédé, n'en parlons plus, il sera fait comme vous voudrez; mais nous donnerons une des deux vignes de Sokola au couvent de ce nom.

— Combien de *pogones* à la plus petite?

— Douze; mais la maison est plus belle que celle de l'autre.

— Si la maison est bonne, je ne puis m'en passer. La première est-elle de beaucoup plus étendue?

— C'est une vigne de quarante *pogones* de raisins noirs.

— Quarante *pogones!*... Que je donne quarante *pogones* de vignes! croyez-vous donc que ce serait là une bonne action? Dieu nous en demanderait compte si nous donnions aux prêtres les moyens de se pervertir.

—Mais non; ce serait un fonds pour l'entretien de leur séminaire.

—Le séminaire! Qu'ont-ils besoin de séminaire?... Il faut, au contraire, détruire ce séminaire si l'on est bon chrétien... depuis qu'il y a un séminaire, les prêtres commencent à discuter sur la religion... Allons, mon cher monsieur Grégory, ne me parlez plus de séminaire; vous savez que j'ai un Dieu, que j'ai une sainte Vierge, que j'ai des saints qui sont à la droite de Dieu... non, non, ne parlons plus de séminaire.

Monsieur Manesco ne parla plus de séminaire craignant de fâcher le prince.

— Nous ne donnerons rien au séminaire, décida-t-il; j'ai gardé pour moi trois boutiques rapportant trois cents ducats par an; à ma mort, je les léguerai à l'hospice des Enfants trouvés que vient de fonder le prince Grégory Ghika.

— Vous priveriez vos enfants de cette rente pour

encourager la démoralisation ? Vous ne faites sans doute pas une œuvre qui vous sera comptée au ciel.

—Cependant ces malheureux êtres, non coupables de leur existence, n'est-ce pas un péché qu'ils périssent aux portes des églises?

— Ce n'est pas ce dont il s'agit, mon cher monsieur. Voulez-vous donner à votre fille toute votre fortune, meuble et immeuble, sans condition, ne pouvant plus disposer de rien à votre mort? Si vous y consentez j'accepte, sinon...

J'ai quarante mille ducats chez le banquier K., j'ai quarante mille autres ducats dans un coin de ma cave dont il ne sait pas le premier mot; je disposerai de ces sommes ainsi que je l'entends, pensa le vieux boyard, et il répondit à Zonidis en lui tendant la main.

— Touchez-là, mon fils; c'est entendu, j'accepte.

Le prince regarda le père d'Éléna et resta immobile. Voyant de nouvelles hésitations, l'ex-ministre interrogea du regard.

— C'est le trousseau qui me fait réfléchir, dit le Phanariote avec une impudence de Schylock.

Manesco fit un geste de surprise.

—Non, reprit Zonidis, comprenant le vieux boyard, ce n'est point que je trouve le trousseau insuffisant, au contraire; mais j'aimerais mieux que la valeur de ces objets me fût remise; ma femme ira elle-même les commander à Paris. Vous comprenez, mon cher

monsieur Grégory, que je ne veux pas, en cas de divorce, avoir à payer des chiffons que votre fille aura usés, ou des bijoux qu'elle reprendrait.

— Mais une partie de ces effets sont déjà achetés.

— Alors, marquez-les du moins à moitié prix.

Le vieux boyard parut réfléchir. Il se serait peut-être refusé à cette nouvelle condition ; mais l'amour de Manoïl revint à sa mémoire, et il ne marchanda pas plus longtemps.

Le débat se prolongea, car Zonidis savait que l'ex-ministre tenait à terminer l'affaire quand même ; aussi en profita-t-il pour obtenir encore vingt mille ducats pour l'achat d'une propriété que vendait un de ses cousins.

Le marché, entamé huit jours auparavant, au chevet d'Ivesco malade, fut conclu définitivement ce jour-là ; il ne restait plus qu'à fixer le jour du mariage et à en avertir Éléna. On était au milieu de février, le carnaval ne devait durer que quinze jours ; l'ex-ministre et Zonidis, chacun avait intérêt à terminer avant le carême, pour n'avoir pas à attendre après Pâques.

XIII

En rentrant chez lui, Grégory Manesco demanda sa fille.

— Éléna, lui dit-il sans autre préambule, sois prête demain à midi, je te présenterai ton fiancé.

Les oreilles de la jeune fille bourdonnèrent, et elle vit trouble devant elle.

— Fais atteler, reprit l'ex-ministre sans s'apercevoir de rien, il n'y a pas une minute à perdre; va chez madame B..., c'est elle qui s'est chargée de commander ton trousseau; on fera ce qu'on pourra pendant les huit ou dix jours que nous avons devant nous, le reste après le mariage.

Éléna ne trouva pas une parole; les coups trop brusques abasourdissent.

L'ex-ministre, content de se voir allégé du pesant fardeau d'une fille sans mère, s'étonna des hésitations d'Éléna.

— A quoi penses-tu, chère enfant, quand je te dis qu'il n'y a pas de temps à perdre, quand tu sais que, de dimanche en huit, le carnaval finit? Je ne veux pas avoir de temps à attendre jusqu'au printemps, et beizédé Zonidis ne veut pas non plus... Ah! j'oubliais de te dire que c'est beizédé Zonidis qui est ton fiancé.

— Lui! s'écria la jeune fille avec terreur.

La même horreur lui eût été inspirée par tout autre que Manoïl.

— Eh bien! quoi? Oui, lui, Zonidis, fils de prince régnant, et prêt d'arriver lui-même au trône.

— Mon père, c'est impossible.

— Impossible!... et pourquoi?

— Mon père... de grâce... cela ne se peut pas... je ne puis pas.

— Éléna, dit Grégory Manesco prenant un ton sévère, tu es ma fille, tu me dois obéissance.

— Oh! mais je n'aime pas cet homme... mon père, vous savez bien que je ne l'aime pas.

— Et qui te force de l'aimer?

— Mon père... vous savez... vous savez...

Éléna n'osa pas achever sa pensée; mais l'ex-ministre la comprit suffisamment, on le vit à ses sourcils qui se plissèrent.

— Éléna, tu n'as pas été à l'étranger... où as-tu appris à oublier le Dieu de ton père?... où as-tu appris à marcher à côté du devoir?

Ces paroles, dites avec froideur et gravité, tombèrent comme une douche glacée sur les élans de poésie de la jeune fille; arrêtée dans son vol céleste, son âme se replia sur elle-même; quelques secondes transformèrent Éléna, en apparence; un voile de marbre couvrit ses traits; ses larmes, qui remplissaient sa voix, se dissipèrent; son attitude devint ferme et décidée.

— Où voulez-vous que j'aille, mon père? demanda-t-elle d'une voix qui paraissait calme.

Ce fut le vieux boyard qui se trouva un moment embarrassé.

Éléna répéta sa demande avec la même résolution. Elle avait hâte d'accomplir le sacrifice qu'on exigeait d'elle, croyant l'offrir en holocauste à son amour pour Manoïl.

Elle alla ce jour-là chez madame B...; elle alla chez sa modiste, elle alla chez sa couturière, chez ses meilleurs fournisseurs; elle y retourna le second et le troisième jour; un matin cependant, elle ne sortit plus.

La veille, chez son bijoutier, Éléna avait rencontré le prince Zonidis qui avait voulu lui essayer l'anneau de mariage. En sentant la main du Phanariote presser sa main brûlante, un frisson

avait couru dans ses veines ; ce fut comme un vent froid qui souffla sur son courage de commande, et fit évanouir ses forces éphémères ; il lui fut impossible de continuer son rôle héroïque.

Ses luttes intérieures la brisèrent ; elle souffrait horriblement sans rien dire, espérant mourir de douleur ; mais, un jour, Manoïl, lui écrivit pour lui demander de ses nouvelles. Éléna était si faible qu'elle ne pouvait répondre ; son père pleura près d'elle ce jour-là. Elle se jeta à son cou et lui avoua que le mariage qu'elle devait contracter était son arrêt de mort.

Une heure après, Zonidis recevait une lettre de rupture de l'ex-ministre.

— Quoi ! maintenant ! quand je prépare ma candidature ? s'écria le Phanariote en relisant la lettre de Manesco. Eh bien ! nous verrons... Avant huit jours, mademoiselle Manesco m'offrira ici, à genoux, sa main et sa fortune.

Ayant demandé sa voiture, le prince fit d'abord une courte visite à Ivesco et se rendit ensuite au palais de l'administration.

XIV

Les antichambres du gouverneur étaient remplies. Ministres, officiers, courtisans, allaient, venaient, s'accostaient, se séparaient en se parlant à voix basse, en entrecoupant leurs phrases de grands points d'exclamations, en secouant dolemment la tête, en se demandant avec avidité si de nouveaux détails étaient arrivés. A peine Zonidis eut-il franchi le seuil, que vingt voix lui apprirent que le drapeau français flottait sur Sébastopol.

— Le moment est admirablement choisi, pensa le Phanariote en demandant à un aide de camp de l'introduire auprès du général.

— Son Excellence ne reçoit personne, répondit l'officier.

— Il n'y a pas de consigne pour *les amis*, insista le prince.

L'aide de camp comprit ; il annonça Zonidis.

Le gouverneur se promenait de long en large dans son cabinet de travail, si préoccupé que, durant un quart d'heure, le prince resta près de la porte, sans qu'il parût s'en apercevoir.

— Et qu'avez-vous encore de nouveau ? demanda enfin Baroudoff brusquement.

— Du bon, toujours du bon, fit le Phanariote avec son sourire d'apparat.

— Du bon !... Les traîtres de Français déjeunent à Sébastopol ; que diable trouvez-vous de bon à cela ?

— Nous verrons où ils vont souper, répliqua Zonidis avec une intention qui fit sourire et sourciller tout à la fois le gouverneur.

Baroudoff pensait « à Moscou, probablement » ; mais il ne dit rien.

— Pas à Moscou, reprit le Phanariote ; ils ne goûteront pas plus du kwas de Moscou, que ne soupera M. Manoïl Ivesco des trente mille soldats russes en garnison à Jassy.

Le général, ne comprenant qu'à demi, cherchait le sens de ces paroles.

— C'est une infâme conspiration dont le fil est entre nos mains, Dieu soit loué ! dit Zonidis s'expliquant ou à peu près.

— Quoi ?... Comment ? On oserait...

— Ces *Parisiens* sont capables de tout. Ils sont à la tête d'un complot qui a pour but d'introduire, la nuit, dans la capitale, trois mille paysans, qui incendieraient nos casernes et massacreraient nos soldats.

Le Phanariote appuya beaucoup sur les deux « nos », protestant ainsi de nouveau de ses sentiments pour le czar.

— Ils passeront tous au fil de nos épées avant d'avoir fait le premier pas, dit Baroudoff avec une colère non contenue.

— Pour ne pas en arriver là, faisons une chose très-simple, arrêtons le chef de la conspiration.

— Faites-le, faites-le.

— Mais, Excellence, vous savez bien que je ne puis me mêler officiellement... puis les preuves, je ne les possède pas encore.

— Mais, si vous n'avez pas de preuves, comment le savez-vous?

— Les lettres des conspirateurs sont chez Ivesco ; il faut d'abord s'en procurer une... Envoyons Ogor.

— Ogor... Ogor... quel est celui-là?

— Le petit lieutenant, Ogor, le joueur.

— Celui qui... Non, pas celui qui a reçu la Sainte-Anne... je ne suis plus sûr de lui.

— Non, Excellence, ce n'est pas celui qui arrive de France... c'est le petit blond, qui a joué avant-hier avec Votre Excellence chez le prince C...

— Ah! oui, oui... Excellent... excellent... Employez-le, il nous coûte assez cher.

Ogor était un personnage très-connu dans le monde élégant de Jassy. Son hôtel, ses équipages, son luxe étaient cités par les femmes du grand monde, et l'or qui roulait chaque soir sur ses tables vertes le faisait estimer par beaucoup de boyards. Arrivé on ne savait pas trop d'où, professant à haute voix une grande aversion pour la politique, on croyait vivre avec lui sur un terrain neutre ; aussi, jeunes et vieux, patriotes ou russophiles, ne se gênaient pas de donner cours libre à leurs sentiments et à leurs pensées, quand ils se trouvaient dans les salons du jeune dandy. Sa poitrine, vierge de toute décoration, inspirait une plus grande confiance encore. Quand on voyait le pâle et grêle Ogor, on ne songeait pas à se demander d'où lui venait tant de fortune: les diamants de son gilet ou les fleurs qu'il offrait dans des vases d'or préoccupaient seuls les esprits.

Zonidis eut une entrevue secrète avec le beau joueur. Ce même jour, Ogor se présenta chez Manoïl.

Ivesco était en convalescence. Revoir Éléna était son rêve de chaque instant, et ce désir le rappelait à la vie avec promptitude. Il se transportait déjà, par la pensée, à cette entrevue dont le charme l'enivrait par avance au point de lui faire oublier la loi fatale qui le séparait à jamais d'Éléna.

Ogor le trouva dans un de ces moments où tout son ciel était couleur de rose.

Le joueur fut, comme toujours, attentif, bavard, empressé, flatteur ; il s'émerveilla surtout du beau mobilier en chêne sculpté de Manoïl.

— C'est beau, cher... c'est admirable, cher... c'est merveilleux, cher...

Ceci fut dit cent fois. Le secrétaire surtout semblait attirer son attention. Pendant qu'il se récriait encore sur les artistiques ciselures de ce précieux meuble, il se frappa tout d'un coup le front, en disant :

— Ah ! cher, me voilà avoir promis de dîner chez madame X... et chez madame S... De grâce, un bout de papier, je dois m'excuser auprès de l'une d'elles.

— Sonnez, s'il vous plaît, dit Manoïl qui se tenait sur une chaise longue, n'osant pas encore se fatiguer beaucoup.

— Allons, pas de façons, cher ; je prendrai moi-même tout ce qu'il me faut. Où est votre papier ?

Manoïl lui nomma le tiroir du milieu.

Une demi-heure après, Manesco vint voir son pupille, et Ogor quitta Manoïl, emportant le billet qu'il avait écrit et un autre qu'il n'avait pas écrit, lui, mais que, selon la recommandation du Phanariote, il avait pris dans un paquet qui se trouvait dans le même tiroir.

La visite de l'ex-ministre fut très-courte et très-embarrassée. Le vieux boyard était venu demander une explication à son pupille, et il ne savait pas de quelle façon commencer. Manoïl aussi avait quelque chose sur le cœur ; mais l'aveu ne voulait point s'échapper de ses lèvres ; peut-être parce que le regard, le sourire de Manesco n'avaient plus leur franchise d'autrefois.

XV

Resté seul, Ivesco regretta de n'avoir point parlé ; plus il pensait à ceci, plus ses regrets augmentaient ; il lui vint même à l'esprit que son silence pouvait avoir des suites fatales, et que l'ex-ministre pouvait disposer de la main de sa fille. Vivre longtemps avec cette idée lui fut impossible ; Manoïl voulut se rendre chez son tuteur. Au moment où il monta en traîneau, l'air froid, frappant son front, calma un peu son imagination ; le soir venait, il se dit que l'heure pour une telle démarche était inconvenante, cependant, ne voulant pas retourner sur ses pas, il donna ordre de le conduire vers Sokola.

Cette promenade, isolée en hiver, a un charme tout particulier. La nature y est doucement triste, et cette

tristesse du ciel et de la terre qu'on a devant soi se marie parfaitement avec la langueur d'un esprit mélancolique. La vallée est toute blanche, les maisonnettes des habitants du quartier le plus pauvre de la ville sont blanches aussi ; les collines et la montagne qui ferment l'horizon sont également couvertes de neiges et de glaces ; les oiseaux ne chantent pas, les insectes dorment sous la neige ; pas un nuage, pas une vapeur ne fuit dans l'éther bleuâtre ; tout est uniforme, tranquille, paisible, tout paraît plongé dans une somnolence léthargique.

Comme rien n'était ni assez sombre ni assez brillant pour réveiller l'imagination du jeune homme, il se laissa aller à des sentiments vagues, à des pensées sans suite, d'où le retira tout à coup une voix faible qui lui parlait.

Une jeune fille suivait le traîneau en demandant l'aumône.

Manoïl fit arrêter ; les paroles douloureuses de la mendiante l'avaient profondément impressionné.

— Si je n'ai pas de quoi acheter les médicaments, mon père mourra, disait-elle ; donnez, monseigneur, donnez quelque chose, de grâce ; mon père vous le rendra un jour, quand il aura gagné son procès.

Ivesco se souvint de sa maladie toute récente, et demanda avec intérêt à la jeune fille où se trouvait

son père. Celle-ci lui indiqua une fenêtre faiblement éclairée qui se distinguait dans l'obscurité de la nuit.

— Rendons-nous d'abord auprès de lui, je verrai ce qu'il y aura à faire, dit Ivesco.

L'habitation était située au milieu des champs ; l'équipage eut peine à se frayer un passage à travers les masses de neige ; cependant on finit par arriver à la porte de la cabane, ou plutôt à la cabane sans porte.

Dans une pièce toute nue, aux murs délabrés, Manoïl trouva, sur un lit de planches, un vieillard qui ne donnait aucun signe de vie. Une mèche, brûlant dans une coupe cassée ramassée dans la rue, jetait une lueur pâle sur la figure décolorée du moribond. Sa tête reposait sur une botte de paille, et, pour toute couverture, le vieillard n'avait qu'un de ces longs vêtements d'indienne comme en portent les *razech*. Ivesco fit immédiatement prendre la fourrure de renard bleu qui enveloppait ses pieds dans le traîneau et en couvrit le malade. Bientôt il proposa de faire chercher un médecin.

— Le médecin est venu, dit Florica, — c'était le nom de la jeune fille, — voici le papier qu'il m'a donné ; mais il faut de l'argent pour acheter les médicaments, et je n'en ai pas.

Pour toute réponse, Manoïl tira sa bourse, la tendit à Florica en lui recommandant de monter dans

son traîneau pour aller en ville faire préparer les potions.

La jeune fille regarda ses vêtements en lambeaux et hésita un moment à monter dans l'équipage tout or et tout velours; mais la pensée du danger de son père domina bientôt tout autre sentiment; elle sauta dans le traîneau et, une demi-heure après, elle était chez le pharmacien.

La préparation des médicaments dura longtemps; ce ne fut qu'après deux heures d'attente qu'on les remit à Florica, qui, dans sa fiévreuse impatience arracha les fioles des mains du pharmacien, lui donna une pièce d'or prise dans la bourse d'Ivesco, et, sans en attendre la monnaie, sortit en appelant le cocher.

A peine fut-elle dehors, qu'un cri de surprise lui échappa : la rue était encombrée d'une foule compacte et bruyante; à des voix confuses se mêlait le cliquetis des lourds sabres des gendarmes, et la faible clarté des réverbères permettait de voir que c'était l'équipage de Manoïl qu'entouraient les gens de la police.

— Où est ton maître? demandait-on à grands cris au cocher.

Le fidèle domestique, comprenant qu'un danger menaçait le jeune boyard, se laissait maltraiter sans que nulle parole sortît de ses lèvres.

— Puisque le brigand ne veut pas dire où est

resté son maître, qu'on le mène à la police; les knouts le feront parler ! dit une voix qui couvrit toutes les autres.

C'était l'*aga* qui donnait cet ordre.

Florica, naïve enfant des montagnes, venue depuis trop peu de temps à la ville pour comprendre un mot à la scène bizarre qu'elle avait sous les yeux, voulut parler pour le cocher dont le mutisme lui semblait étrange. Avec une peine inouïe, elle arriva à se frayer un passage à travers la multitude ; mais, à deux pas du chef de la police, un coup brusque du cocher qui se débattait contre un soldat la fit chanceler : elle tomba sur le pavé en perdant connaissance.

Une exclamation partit, en ce moment, d'une fenêtre voisine.

Éléna, attirée par le tumulte qui se passait précisément sous ses croisées, avait vu la jeune fille s'affaisser sur elle-même; l'exclamation d'effroi lui échappa malgré elle, et elle se hâta d'envoyer ses serviteurs à son secours.

La blessée, évanouie, fut transportée à l'hôtel Manesco, et Éléna vint elle-même apporter des sels pour les lui faire respirer.

Contusionnée à la tempe, Florica resta longtemps sans reprendre connaissance; ses mains étaient froides, sa respiration arrêtée, une pâleur mortelle couvrait sa figure enfantine. Mademoiselle Manesco,

touchée de sa jeunesse et de sa beauté, redoubla de soins. Bientôt un nuage rosé parut sur le visage de l'étrangère, ses longs cils noirs se séparèrent et elle entr'ouvrit les yeux.

« Mon père » furent les premières paroles qu'elle prononça. Puis, apercevant la fille de l'ex-ministre et ses trois ou quatre caméristes, et se voyant dans un appartement somptueux, éclairé par vingt bougies allumées dans des girandoles d'argent, elle demanda où elle était. Mais, avant d'avoir obtenu une réponse, elle se leva précipitamment et chercha ses fioles dans sa poche : la scène de la rue venait de se représenter à son souvenir.

— Ah ! oui, les voici ; mon pauvre père ne mourra pas, dit-elle avec une joie sauvage, en retirant les flacons de médicaments.

Un objet lui échappa en ce moment. Éléna devint blanche comme du marbre, et, de sa main tremblante, saisit la bourse qu'elle avait tressée pour Manoïl.

— Qui t'a donné cela ? demanda-t-elle avec une vivacité qui intimida d'abord l'étrangère.

L'œil sur l'œil de Florica, elle attendait une réponse qui tardait à venir.

— Ah ! madame... Rendez-la moi... Elle appartient au monsieur qui est chez mon père, dit enfin la jeune fille tout inquiète.

— Manoïl..,. Ce monsieur est chez vous ? deman-

da Éléna après avoir éloigné, sous un prétexte, ses femmes.

— Mais le monsieur au traîneau m'attend chez mon père, dit Florica, répondant plutôt à ses pensées. Donnez-moi cette bourse, madame, donnez vite... C'est bien assez déjà que les autres m'aient pris la voiture... donnez ! le bon jeune seigneur aura froid dans notre misérable cabane sans feu.

Éléna ne douta plus que ce fût de Manoïl que parlait l'étrangère ; une idée traversa son esprit ; elle s'arrêta pour réfléchir.

— Mais la bourse ! la bourse, madame ! demandait Florica, voulant sortir.

Éléna la retint brusquement.

— Enfant ; mais c'est Dieu qui t'envoie... Reste, attends un moment... tu peux sauver la vie à celui qui sauva ton père.

Deux minutes après, mademoiselle Manesco reconduisait elle-même Florica chargée d'une lettre pour Manoïl, et lui répétait, pour la troisième fois, de courir bien vite et de venir le lendemain lui apporter une réponse, lui promettant pour ce service tout ce qu'elle pouvait désirer.

« Sauvez-vous ! le complot est découvert, votre » secrétaire forcé, vos correspondances sont saisies, » votre maison est encombrée de soldats.... fuyez,

» Manoïl, fuyez, votre tête est mise à prix. Encore une » fois, sauvez-vous, vous connaissez les Russes... sau- » vez-vous, celle qui vous aime vous en supplie ! Je » vous laisse sous le regard de Dieu. »

— Qui vous a donné ce billet? demanda Ivesco en lisant la lettre que Florica lui remit en entrant dans la cabane.

La jeune fille lui parla d'Éléna, de l'incident qui l'avait conduite à l'hôtel Manesco, et lui donna aussi quelques détails sur les circonstances qui l'avaient empêchée de revenir en traîneau.

Manoïl, ne pouvant croire à ce qu'il entendait, relut la lettre d'Éléna.

— Mais quelle est cette infamie ? s'écria le jeune homme en se retournant vers Florica.

Ses yeux tombèrent sur la bourse que celle-ci lui tendait.

Ses pensées, changeant alors de cours, retournèrent toutes à Éléna, et, avec une sorte d'exaltation, il prit le filet qu'il tenait de celle qu'il aimait, renversa l'or qu'il contenait, or dont Éléna l'avait rempli, baisa avec transport l'objet que ses doigts avaient touché tout à l'heure ; puis il sortit en disant des paroles que Florica entendit, mais ne comprit point.

— Partir !... partir !... partir, sans la voir ? se dit

Manoïl quand il fut hors de la cabane. Mais qu'ai-je donc fait pour fuir comme un traître ?.... Éléna, c'est toi qui me demande de m'éloigner !... Éléna, toi, que je n'ai pas vue depuis un mois ?...

XVI

Il était minuit. Éléna, enveloppée d'un peignoir blanc, restait debout près de son lit, oubliant et les heures qui sonnaient, et le froid qui glaçait ses épaules si légèrement couvertes. Ses pensées suivaient Manoïl dans sa fuite nocturne, s'arrêtaient devant les milles péripéties bizarres dont son imagination sombre ornait le drame du proscrit. A la suite de romanesques tableaux venaient des inquiétudes sérieuses et réelles; Manoïl faible, Manoïl malade, poursuivi par de féroces cosaques qui avaient ordre de le prendre mort ou vif. Quand une pensée semblable est dans le cœur, le vent qui frappe les vitres devient des gémissements lugubres de moribonds, le pétillement de la bûche qui brûle dans

la cheminée retentit comme les pas d'un cortège de fantômes qui apportent lentement un message sinistre.

La porte s'ouvrit sans bruit. Un homme s'avança, le regard attaché sur Éléna immobile. Quand il fut au milieu de l'appartement, il s'arrêta durant quelques minutes, ébloui par la beauté d'Éléna, plus complète ce jour-là que jamais. La souffrance avait donné une physionomie nouvelle à sa figure ; ses grands yeux noirs étaient entourés d'un cercle légèrement bleu qui en relevait l'éblouissant éclat, et une grande pâleur répandue sur ses traits laissait plus facilement lire chaque mouvement de son âme.

— Mon Dieu ! pourquoi mon cœur bat-il si fort ? dit la jeune fille en portant la main à sa poitrine ; le sort le frapperait-il en ce moment ?... Manoïl serait-il...

Ivesco fit un mouvement : Éléna tomba dans ses bras.

Il se fit un de ces silences où l'âme, se déployant tout entière, se détache du corps en s'élançant dans un ciel d'amour infini.

Les paupières closes, les lèvres entr'ouvertes, la tête renversée, ses longs cheveux noirs roulant en boucles d'ébène sur le parquet, Éléna resta ainsi longtemps perdue dans une extase délicieuse; Manoïl, ravi, absorbait le parfum exquis émanant de ce beau

lis blanc; la jeune fille lui semblait un ange qu'il s'étonnait de voir dans ses bras; un sentiment d'adoration si pure remplissait son cœur, que, si la pensée lui fût venue de poser ses lèvres sur les lèvres d'Éléna, il l'eût repoussée avec indignation, croyant profaner une déesse.

Éléna fut la première à se réveiller de cette ivresse. Ses mains cherchèrent les mains du jeune homme; puis, se redressant tout à coup, elle le repoussa avec une sorte d'égarement loin d'elle.

— Malheur! Vous ici?... s'écria-t-elle... Fuyez, Manoïl; ils vous cherchent, ils vous poursuivent, ils vous trouveront... Éloignez-vous, pour l'amour de Dieu !... éloignez-vous.'

— Tu m'aimes, Éléna, et tu veux que je parte?... Mais qu'ai-je donc fait?... de quoi suis-je coupable ?

— Et ces lettres trouvées dans ton secrétaire ? Et ces dix mille paysans que vous vouliez introduire dans la capitale pour massacrer les Russes !... Oh ! Manoïl ! ne pensais-tu pas à moi quand tu exposais ainsi tes jours ?

— Éléna, enfant adorée, je ne te comprends pas... Ces lettres, ce complot sont une énigme pour moi... je te le jure, je n'en sais pas le premier mot... Comment penses-tu que j'eusse eu la folie d'exposer ainsi ma patrie?.

— Ce n'est donc pas vrai, Manoïl ? Mais j'ai vu

ces correspondances ; mais, comme je revenais de chez toi, l'*aga*, te croyant ici, est venu voir mon père en lui demandant de te livrer... Explique-toi, ne me cache rien, Manoïl ; pourquoi n'avoir pas confiance en celle qui t'aime ?

En disant ces mots, Éléna s'approcha de Manoïl, prit sa tête dans ses deux mains, et, avec une tendresse de mère, elle posa un baiser sur le front du jeune homme.

Ce baiser si suave et si pur fit courir une lave brûlante dans les veines d'Ivesco. Il saisit la jeune fille avec un mouvement brusque et plein de violence, et la pressa contre sa poitrine.

— Éléna, ne me parle plus de cette infamie ridicule, je suis innocent, te dis-je... je n'ai rien à craindre ; laisse-moi jouir du bonheur de te revoir. Que m'importent les Russes !... C'est toi que je veux voir... c'est à toi que je veux penser.

— Manoïl, tu es fou ! Tu ne sais donc pas qu'ils condamnent sans juger ?... Fuis, pour l'amour de Dieu ! fuis ! tu n'es pas en sûreté ici... mon père lui-même...

— Quoi ! il me croit aussi coupable ?

— Il a lu ces lettres... je n'y comprends rien... c'est une intrigue... je ne sais pas ; mais tes jours sont en danger, Manoïl, on a ordre de t'arrêter mort ou vif. Manoïl, je t'aime, je t'aime, sauve-toi pour moi !

Une pensée traversa l'esprit du jeune homme.

— Eh bien ! oui, je me sauverai, je quitterai mon pays, puisque l'étranger m'en chasse... Mais viens avec moi, Éléna, viens en France.

Éléna fit un pas en arrière.

— Tu oublies, mon frère, et la loi ?

— Elle n'existe pas là-bas.

— Oui, mais elle est là dans mon cœur, elle est dans ma conscience... Manoïl, j'y pense, et je ne t'aime plus, Manoïl.

Ivesco eut un regard foudroyant.

Instinctivement la jeune fille se rapprocha encore de lui.

— Je t'aime, je t'aime, dit-elle ; mais je sens que je ne puis partir... Manoïl, éloigne-toi, tu me tues en mettant ta vie en péril.

— Est-ce que la vie peut m'être bonne sans toi?... Reste, puisqu'un sot préjugé a plus d'empire sur toi que mon amour sans bornes... Reste, Éléna, reste... moi je vais me livrer à mes ennemis.

Un cri échappa à la jeune fille. Éperdue, elle se précipita vers la porte pour empêcher Ivesco d'en franchir le seuil.

— Manoïl, Manoïl, disait-elle avec désespoir, pars, fuis... mais qu'ils ne te voient point... sauve ta vie... Tu sais que je t'aime... Mon Dieu ! si tu meurs, je meurs aussi... Tu ne sais donc pas, Manoïl, ce que j'ai souffert de ta maladie?... Sauve-toi, sauve-toi...

avant que mon père n'arrive de chez le gouverneur.

D'une voix déchirante, Éléna priait Ivesco de se sauver, mais, ses deux bras passés autour du cou du jeune homme, le retenaient avec une énergie surhumaine.

Au roulement d'une voiture sur le pavé, Éléna frissonna, et, avec une force que le désespoir seul peut donner, elle repoussa loin d'elle le jeune homme.

— Mon père!... Tu es perdu, sauve-toi! s'écria-t-elle avec une véhémence telle, que Manoïl sortit sans savoir ce qu'il faisait.

XVII

Le jour blanchissait les basses fenêtres de la cabane de Florica et de son père Barbou. Dégourdis peu à peu par la chaleur, les membres du vieillard commencèrent à s'étendre ; ses dents se desserrèrent, et la jeune fille put lui faire avaler quelques cuillerées de vin chaud. Avant de pouvoir encore parler, le vieux *razech* tendit la main, parut chercher quelque chose autour de lui, ouvrit les paupières et essaya de se soulever. Sa fille accourut à lui.

— Où sont mes papiers?... Florica, je ne les vois pas, murmura-t-il péniblement.

— Sous votre tête, mon père, sous votre tête, là ; toujours où vous les avez mis. Mais ne vous levez pas, cela vous fera du mal, mon père.

— Les papiers... les papiers... je veux les voir, enfant, tu sais que c'est ma fortune, que c'est ta dot.

Les yeux du malade rencontrèrent l'or que Manoïl avait renversé sur sa couverture.

Une lueur bizarre éclaira sa figure flétrie, et, trouvant dans un sentiment nouveau une force qu'il ne possédait plus, il se leva vivement sur son séant.

— D'où te vient cet or? A qui cet or?... ma fille, ma fille, qui a mis cet or sur mon lit?

— Un jeune et riche seigneur me l'a donné pour que vous puissiez guérir, mon père.

— Cet or... cet or est à moi?... Mais, ma fille, avec cet or je puis gagner mon procès... Florica, tu seras riche, tu auras une dot... Oh! cet or me fera reconquérir mes propriétés!

— Laissez là ce fatal procès, mon père, vous voyez bien où il vous a amené... Rétablissez-vous, et nous retournerons à la campagne, où nous vivrons tranquillement comme les paysans, nos voisins.

— Vivre comme les paysans, et qu'*il* jouisse de mes richesses?... Va, enfant, tu es bien jeune... tu ne sais pas... Mais mes papiers... mes papiers... je veux voir... je veux te montrer mes papiers!

Le vieillard parlait déjà d'une voix éteinte. Ses forces s'épuisaient.

— Mes papiers!... mes papiers!... demanda-t-il encore en retombant sur son lit.

La jeune fille tira une liasse de papiers d'entre la paille qui servait d'oreiller au vieillard et la posa sur le bord du lit.

— C'est cela, oui, oui... les documents concernant les terres de mes ancêtres, Florica.

Ici le vieux *razech* fit une pose, sa faiblesse l'y contraignit.

Une vive flamme de la cheminée jeta un nouvel éclat sur les pièces d'or ; le vieillard se ranima.

— C'est Dieu qui m'envoie ce trésor, reprit-il ; enfant, enfant, la dernière fille de Dragoch qui règna du Danube aux Karpathes ne sera pas la femme d'un vil paysan... Tu le vois, je puis plaider... Demain je serai levé ; les portes des tribunaux ne se fermeront plus devant le vieux Barbou... Je crierai haut, bien haut ; je leur dirai qu'ils m'ont volé tous, tous... Ils m'écouteront maintenant, car j'ai de l'or... Ils sauront une fois de plus qu'un *razech* n'est pas un *ciocoï*.

Une seconde fois le vieillard perdit ses forces et cessa de parler.

Pour expliquer le *razech*, il faut connaître le Phanariote, qui l'engendra pour ainsi dire.

Le Phanariote, né dans le faubourg de Constantinople dont il tire son nom, est un Grec renié par sa patrie, qui cherche à se greffer sur la première nation venue. Le Phanariote, avant 1820, commençait par vendre de la limonade dans la ville des Sultans

et finissait par monter sur quelque trône des Principautés danubiennes. Tout l'or qu'il amassait dans ses mille commerces, il le versait à pleines mains dans les poches des visirs; ceux-ci vendaient à l'enchère le trône des Principautés qui ne leur appartenait pas. Le Phanariote, revêtu de la *kuka* princière, arrivait avec plusieurs de ses compatriotes aussi avides que lui. Tous les ministères, toutes les hautes dignités étaient partagés entre les favoris ; chacun cherchait à dépouiller boyards et villageois indigènes, sachant que sous peu un autre débitant de limonade arriverait de Constantinople revêtu de la dignité de prince.

Le règne des Phanariotes a duré plus d'un siècle ; il a réduit la plupart des anciennes familles du pays à des propriétés si peu étendues, que le père de famille cultive sa terre de ses propres mains. C'est cette classe d'hommes, vivant de la vie des paysans, mais ayant toujours les priviléges de la classe noble, qui sont nommés *razech*.

Non contents d'avoir amené les petits-fils des anciens princes roumains à mettre eux-mêmes les bœufs à leur charrue, les Phanariotes avaient inventé un moyen classique pour arracher le dernier coin de terre qui restait aux razech, moyen qu'ils mirent à profit longtemps après que leur domination avait cessé d'exister.

Ce moyen le voici :

Le Phanariote achète un petit domaine dans le voisinage des razech, fait venir quelque ingénieur pour mesurer sa propriété ; l'ingénieur trouve que le razech a empiété sur le terrain du nouveau propriétaire, et lui enlève un certain nombre de *falches* (1). La même manœuvre se répète l'année suivante, et ainsi de suite pendant dix ou quinze ans, jusqu'à ce que tous les razech des alentours soient complétement dépouillés de leur avoir.

Alors commencent les procès du pauvre contre le riche ; procès qui ne se terminent que le jour où le razech n'a plus un para à donner aux avocats et aux juges.

L'histoire de Barbou Dragoch était celle de tous ses confrères : il avait eu Zonidis pour voisin.

Le jour où Florica était venue au monde, Barbou avait pu offrir à sa femme un collier de trois cents pièces d'or ; aujourd'hui la jeune fille devait mendier du pain pour lui.

Peu de mois avant que nous trouvions Barbou à Jassy, ce vieillard avait conduit sa fille à la noce d'un diacre du village voisin.

Florica, à qui sa beauté avait valu le surnom de *Fleur des Karpathes*, impressionna vivement un riche jeune paysan des environs, qui la demanda en mariage.

(1) La falche équivaut à 2 hectares 15 ares.

Barbou Dragoch repoussa avec hauteur la proposition du *birnik* (paysan payant la contribution). Néanmoins il réfléchit que sa fille n'avait point de dot, et il résolut de tout tenter pour reconquérir sa petite propriété dont on l'avait injustement dépouillé.

La nuit même il déterra les colliers de sa femme, trésor qu'il gardait enfoui pour les moments de suprême nécessité, et, le lendemain, il offrit de les vendre à l'aubergiste du village pour 1500 piastres.

Barbou fut heureux d'avoir 1500 piastres; il prit ses papiers, il prit sa fille et partit pour la cité des avocats et des plaideurs.

La *Fleur des Karpathes* souffrit dans son étroite prison, entre les quatre murs de la plus misérable chambre du plus misérable *kan* (1); elle, habituée à cueillir des *viorelli* (2) sur les cimes des montagnes et à lutter de vitesse avec les jeunes faons. Son père ne s'aperçut de rien, occupé qu'il était chaque soir à compter les piastres distribuées dans la journée aux portes des tribunaux.

Au bout de deux mois, Barbou Dragoch s'aperçut qu'il ne lui restait plus que ses papiers. Cependant il continua son procès.

La nuit, il portait de l'eau chez les juifs, et le jour,

(1) Auberge.
(2) Petites fleurs bleues inconnues en France.

il allait plaider contre Zonidis. On mettait à la porte le vieillard qui disait à haute voix que le prince l'avait volé ; mais, une heure après, il revenait encore, criant toujours, montrant toujours à chaque passant les titres de sa propriété dont Zonidis l'avait dépouillé.

Un jour, les huissiers du palais de l'administration ne virent plus Barbou Dragoch ; c'est qu'alors, chassé du *kan*, où il ne pouvait plus payer sa chambre, il avait succombé à la misère ; il était malade dans une cabane déserte où les bienfaits du *Parisien* venaient de l'arracher à la mort.

L'espoir de plaider hâta la convalescence du vieux razech ; au bout de huit jours, les poches pleines de l'or de Manoïl, il parlait haut en plein tribunal.

XVIII

Zonidis se promenait lentement dans sa chambre. Chaque fois qu'il arrivait devant son secrétaire, il s'arrêtait quelques moments, jetait un regard indécis sur des papiers épars sur son pupitre ; deux ou trois fois il prit même la plume pour tracer quelques lignes qu'il méditait depuis une heure ; puis, réfléchissant encore, il déposait la plume et regardait la pendule qui marquait onze heures.

— *Elle* viendra, disait-il, je n'ai pu me tromper.

Un domestique vint annoncer qu'une dame, qui refusait de dire son nom, demandait à être introduite.

— C'est *elle*, murmura le prince ; j'ai bien calculé.

Se retournant vers le valet :

— Faites entrer, ajouta-t-il.

Une femme grande, vêtue de noir, entra comme une reine. Elle écarta son voile. C'était Éléna.

Zonidis s'avança vers elle en souriant et la pria de s'asseoir.

Mademoiselle Manesco parut ne point l'entendre ; elle resta au milieu de la chambre, et, levant les yeux sur le Phanariote, elle dit d'une voix sèche, mais impérieuse :

— Eh bien! que comptez-vous faire?

— Mademoiselle, je ne vous comprends pas... je ne comprends pas ce qui me vaut l'honneur de votre visite, balbutia Zonidis avec un embarras admirablement joué.

— Vous ne me comprenez pas? dit Éléna avec une ironie sérieuse; vous ne me comprenez pas! vous qui avez su ourdir ce piége infâme pour faire tomber Manoïl dans vos griffes... Puisque vous ne me comprenez pas, je m'explique : je viens vous demander la vie de Manoïl.

— Votre perspicacité m'étonne ; mais votre confiance me flatte, mademoiselle, répondit le Phanariote sans hésitation. Permettez donc une réciprocité de franchise... Le prix de votre main est le seul que je mette au service que vous me demandez.

— Cependant, vous savez que j'en aime un autre?

Le Phanariote s'inclina.

— Ah! fit Éléna avec une profonde horreur. Il

n'est même pas capable de se venger!... Mais, monsieur, c'est donc un lâche calcul?

Zonidis appela le sourire à son aide.

— Dans de jolies bouches, les épithètes deviennent des compliments, dit-il avec un accent dont on ne pouvait saisir la nuance. Puis il ajouta, un instant après, avec la même demi-ironie :

— Pour arriver à vous, que ne ferait-on pas, mademoiselle?

— Eh bien! que voulez-vous? demanda-t-elle brusquement.

— Votre main.

— Ma main? s'écria Éléna, comme si maintenant seulement elle l'avait entendu.

— Vous m'avez fait l'honneur de me supposer maître d'une vie qui vous est chère. Cela est vrai. Président du tribunal extraordinaire qui doit juger Ivesco coupable de haute trahison, je peux le sauver ou le perdre, à mon choix... Voilà sa sentence : je n'ai qu'à la signer.

Le Phanariote prit un papier sur son secrétaire et le tendit à la jeune fille.

Éléna, toute frémissante, se précipita et voulut l'arracher des mains de Zonidis. Celui-ci fit un pas en arrière, et, d'une voix calme et froide, il dit :

— Pardon, mademoiselle, c'est l'arrêt de mort de Manoïl.

— Assez!... assez!... je le sais s'écria Éléna.

Il s'ensuivit un long silence.

— Mais c'est affreux ! dit-elle enfin, passant une main sur son front comme en se réveillant. C'est affreux !... c'est vous-même qui avez ourdi ce complot imaginaire... c'est vous-même qui avez sans doute mis ces infâmes lettres dans le secrétaire de Manoïl ; c'est vous-même qui avez tramé toute cette affreuse intrigue... Après avoir été calomniateur et accusateur, vous vous faites nommer juge par ceux à qui vous vendez ce pauvre pays... C'est infâme, mille fois infâme, et vous voulez ma main ?

— Je vous laisse dire, mademoiselle ; il n'est pas courtois d'interrompre les femmes et de les contrarier.

— Mais ce que je dis est vrai... je le dirai à tout le monde... je le dirai au gouverneur, dont vous faites un instrument pour servir à vos indignes calculs.

— Le gouverneur écoutera avec intérêt le joli roman imaginé par mademoiselle Manesco.

En disant cela, Zonidis jeta à la dérobée un regard sur la jeune fille ; puis, s'approchant de son bureau, il prit une plume et voulut signer le papier qu'il tenait en main.

— Que faites-vous ? s'écria Éléna arrêtant le bras du prince de ses deux mains.

— Mon devoir.

— Arrêtez ! au nom du ciel, arrêtez ! que voulez-

vous que je fasse ? Manoïl ne peut pas, Manoïl ne doit pas mourir.

Le Phanariote savait qu'un moment de réflexion ferait changer Éléna, que le désespoir semblait décider à tout. Il prit la plume dans l'autre main et la trempa dans l'encrier. Zonidis savait écrire des deux mains ; cela a certains avantages.

— Prince, je consens à tout, dit la jeune fille qui ne pouvait plus avoir ni colère ni indignation.

On vint annoncer M. Ogor.

— Ogor ! c'est un des juges, dit Éléna avec terreur; ne le recevez pas, je vous en supplie.

— Ogor arrive pour signer.

— Mais pourquoi suis-je venue chez vous, moi ?... Mon Dieu ! mais sauvez Manoïl.

— Parlez, mademoiselle; on vient... vous serez perdue... J'attendrai une lettre de M. Manesco. Songez que demain, à huit heures, il serait trop tard.

Et son regard attaché sur la jeune fille lui expliqua ce qu'il attendait de cette lettre.

Zonidis avait eu ses raisons pour ne pas faire attendre Ogor ; le joueur entrait déjà qu'Éléna avait eu à peine le temps de baisser son voile et de sortir avec précipitation.

XIX

Le jour suivant, dès sept heures du matin, tout Jassy était en émoi. L'arrêt d'Ivesco devait être prononcé. Ce n'était point seulement le nom, la jeunesse de Manoïl qui lui attiraient les plus vives sympathies du public; un intérêt politique se rattachait à ce procès.

A huit heures, Manoïl fut transféré, sous double escorte, de la caserne au palais de l'administration.

Voulant se venger d'Éléna dont l'amour lui semblait incomplet, parce que le sentiment du devoir l'avait retenue sur le seuil paternel, Manoïl s'était livré à ses ennemis la nuit même de son entrevue avec la jeune fille. Mais, quand le lendemain il dut comparaître devant un conseil de guerre, et, qu'il

vit Zonidis présider le tribunal, Zonidis qu'instinctivement il croyait son rival, et qu'il détestait en conséquence ; alors, révolté, son amour-propre se refusa même à se défendre. Trois ou quatre interrogatoires se suivirent, et Manoïl resta muet comme une statue. Des preuves matérielles attestaient cependant contre lui. Des lettres avaient été trouvées par le préfet dans une perquisition faite en l'absence du jeune homme ; il fut donc décidé que le crime politique existant, la peine de mort serait appliquée.

On n'attendait plus que la signature de Zonidis pour donner au condamné la lecture de la sentence. Neuf heures avaient déjà sonné et le prince n'arrivait pas.

En ce moment, le Phanariote quittait par une porte dérobée le cabinet de Baroudoff. Arrivé au bout d'un long corridor obscur, il se trouva devant deux portes. L'une s'ouvrait sur un petit escalier donnant sur la rue, l'autre, dans le grand vestibule du palais. Zonidis sortit par la première, descendit sur la place, puis regagna en toute hâte l'escalier d'honneur, traversa le grand vestibule, et, cinq minutes après avoir quitté le gouverneur, il se trouva de nouveau en face du gouverneur, mais, cette fois, dans la salle du conseil où Manoïl attendait la lecture de sa sentence.

Après un court débat à voix basse entre les juges, Zonidis prit la plume et mit son nom au

bas de l'arrêt. Ceci fait, on en donna la lecture à haute voix.

La Roumanie n'a pas eu son *Guillotin*. L'instrument du philantrope docteur y est inconnu. Le conseil appelé à juger Ivesco le condamna à mourir par la corde.

Manoïl se leva calme, froid, un dédaigneux sourire aux lèvres, et demanda si le conseil suprême institué par le général russe, croyait un noble roumain assez ignominieusement puni. Alors, Zonidis regarda le gouverneur, celui-ci se leva, et, s'avançant au milieu de la chambre :

— Prince, dit-il, *l'acte rédigé par les boyards roumains*, s'il vous plaît. Et il souligna ces mots.

Le Phanariote avait plusieurs papiers dans la main, il lui en tendit un.

— Ce n'est pas cela, observa le gouverneur en le rendant au prince.

Zonidis pâlit en reconnaissant son erreur et se hâta de la réparer.

— Le gouvernement de Sa Majesté le czar ne mettra jamais à exécution le sévère arrêt des boyards valaques.

En disant ces mots, Baroudoff déchira en mille pièces la sentence et dit à Ivesco :

— Vous êtes libre, monsieur, de choisir pour séjour le pays qu'il vous plaira, les Principautés exceptées. Après-demain, on vous conduira jusqu'à la

frontière d'Autriche pour vous éviter les désagréments de quelque attaque de la part de nos soldats, qui ne comprendraient point les égards que nous avons vis-à-vis de vous.

La peine de l'exil fut prononcée très-diplomatiquement.

— Vous avez encore un ami, dit Baroudoff en montrant Zonidis à Ivesco.

Le Phanariote sourit du sourire que nous lui connaissons, et remit dans sa poche le papier que, par erreur, il avait présenté au gouverneur.

C'était une lettre de Manesco qui lui annonçait, en de termes très-flatteurs, que, revenue de sa première hésitation, Éléna était prête à conclure le mariage *ajourné*. Le vieux boyard était diplomate, lui aussi.

Trois jours après, Manoïl, entouré d'un peloton de cosaques à cheval, passait sous les fenêtres d'Éléna. Il oublia son dépit et envoya un tendre adieu aux chères croisées. Cet adieu fut adressé du regard : les mains d'Ivesco étaient attachées par des cordes à la petite *karoutza* (1) de poste découverte. Éléna ne vit point Manoïl partant pour l'exil : elle essayait sa robe de noces.

(1) Cariole.

XX

Sur les bords du Pruth, dont les deux rives étaient roumaines avant 1812, repose un village d'un triste aspect.

Deux ou trois cents cabanes, les unes délabrées entièrement, les autres luttant encore contre la ruine totale, regardaient tristement un magnifique palais qui s'élevait au milieu d'elles. Le luxe extérieur de la demeure princière consistait dans sa grandeur plutôt que dans l'ornementation; le moindre des pavillons, l'édifice destiné aux plus humbles usages insultait par son étendue la modeste église qui montrait son clocher incliné au fond d'un jardin, à côté des serres.

De souriantes étoiles se levaient sur un ciel bleu, mais aucun des habitants de Lungani n'était là pour

saluer le retour des fidèles amantes de la terre. Accroupis près des feux sans flammes de fumiers desséchés, les malheureux villageois de la propriété de Zonidis dormaient pêle-mêle, engourdis par le froid, rêvant peut-être à leur bien-être passé, au temps où ils avaient un autre maître que le Phanariote.

Tout à coup le tocsin retentit avec violence. Ce cri du danger réveilla hommes et femmes, vieillards et enfants. Ouvrant les yeux, chacun crut voir son habitation envahie par les flammes; effrayé, on se se précipita dehors.

C'était le palais de Zonidis qui brûlait.

En quelques secondes, tous les paysans furent dans la cour du château, prêts à risquer leur vie pour sauver l'avoir de leur impitoyable maître. Cependant, Dieu voulait probablement être juste et non clément; l'œuvre élevée par la sueur et les larmes des pauvres fut anéantie par le feu attisé par une main invisible. Des torrents ardents, partant du toit, tombaient le long des murs; et, à ces cris des flammes, à ce râlement des poutres, à ce craquement des portes et des fenêtres écrasées par les langues flamboyantes qui bondissaient sur elles; à ces brandons allumés, à cet élément dévorateur qui brisait, consumait, anéantissait tout, personne ne pouvait opposer la moindre digue. La rivière était prise.

Les trente ou quarante habitants qui restaient encore au village déserté de Zonidis regardèrent, les

bras croisés, le ravage des flammes jusqu'au lendemain.

Le feu, qui avait fait voler en éclats les croisées du boudoir de la princesse Maria et la terrasse en bois sculpté de la chambre de Zonidis, n'épargna pas les portes de chêne des caves du château. Pendant que les flammes ouvraient un passage à l'un des souterrains, un homme parut et disparut presqu'aussitôt.

Il était à moitié nu ; son œil était hagard, ses cheveux en désordre ; sa maigreur le faisait ressembler à un fantôme, et, pourtant. il paraissait fort jeune encore. Voyant la lune, respirant l'air pur de l'espace libre, il ne put retenir un cri de joie. Mais ses yeux tombèrent aussi sur la masse d'hommes rassemblés dans la cour ; il frissonna, et, jetant un regard inquiet autour de lui, s'élança dans le jardin, franchit la haie et ne s'arrêta qu'en se voyant dans la vaste campagne, bien loin de Lungani.

Il regarda alors la fumée rouge qui dispersait dans l'espace, en vapeurs insaisissables, les richesses acquises par le Phanariote au prix de sa conscience et ne put s'empêcher de dire avec satisfaction :

— Eh bien ! Zonidis, tu as un maître aussi ; il n'y a pas que moi d'esclave ! Dieu est là, vois ce qu'il fait de tes grandeurs, vois ce qu'il fait de tes volontés ; Kostaki n'est pas mort comme tu l'as voulu... il ne peut encore parler ; mais si, un jour... Zonidis, le Dieu qui m'a sauvé, peut faire bien des choses encore !

Quel était cet homme miraculeusement sauvé par les flammes de sa prison souterraine où il devait mourir par l'ordre de Zonidis ?

C'était un esclave du prince, élevé par lui au rang de *chiboucci* (1). Son histoire nous initiera à quelques-uns des mystères de Zonidis ; arrêtons-nous pour la connaître.

(1) Chef des pipes.

XXI

Le Phanariote s'était attaché Kostaki tout enfant; il l'avait élevé lui-même, pour ainsi dire, et, chose qui avait toujours étonné le jeune esclave, Zonidis encourageait chez lui tous les mauvais penchants. L'enfant était vif, intelligent, railleur, fanfaron et quelque peu indolent ; Zonidis n'avait réussi qu'à lui faire contracter des défauts, mais jamais des vices. Nature faible, mais non perverse, le tzigan, contrairement à ses semblables, avait le sentiment religieux très-développé ; quand il lui restait le temps de réfléchir, quand il pouvait se surprendre commettant une mauvaise action, il reculait avec terreur, comme si la vengeance du ciel se fût montrée subitement.

Lorsque Zonidis crut que son esclave avait une

suffisante réputation de mauvais sujet, il le rapprocha de lui, s'en servit comme de *chibouckchi*, de valet de chambre et de secrétaire tour à tour, et, peu à peu, le mit si fort dans ses confidences, que devant lui il se montrait à visage découvert sans aucune inquiétude. Kostaki, élevé à l'école phanariote, avait profité des leçons de son maître; aussi, durant de longues années, Zonidis ne s'aperçut pas que l'esclave, qui flattait souvent ses lâches bassesses, se mettait plus souvent encore au-dessus de lui, et que de là il le jugeait sévèrement.

Zonidis n'avait jamais vu que Kostaki portait aux prêtres tout l'argent dont on payait ses services, infâmes parfois.

Quelques jours après le bal du gouverneur Baroudoff, Zonidis avait mandé, un matin, son esclave dans son cabinet.

— Kostaki, dit-il en regardant bien autour de lui, je connais ton talent d'imiter toutes les écritures : pourras-tu imiter celle de madame?

— Parfaitement, Ta Grandeur.

— Voyons, essaye...

Il le fit asseoir à son secrétaire, lui dicta quelques mots sans suite, regardant par-dessus son épaule.

— Bien, fit-il enfin. Maintenant prends cette petite feuille de papier rose, qui est là, et écris soigneusement ce que je vais te dire.

L'esclave obéit ; mais, devenant plus sérieux, il commença à réfléchir.

Le prince dicta :

« Vous dites que vous m'aimez, prouvez-le moi, » Alfred adoré... »

— Mais, Ta Lumière?.. balbutia Kostaki, qui avait écrit les premiers mots, mais qui hésitait à tracer la seconde partie de la phrase.

— Quoi?

Ce fut dit avec un ton tel, que le secrétaire improvisé n'osa plus lever les yeux et continua d'écrire. Le prince le regarda faire, et poursuivit :

« Mon mari est loin : jeudi, à onze heures, trouvez-» vous... »

Kostaki s'arrêta encore.

— Continue.

— Mais, Ta Grandeur.

— Continue, imbécile.

— Mais... je ne sais.

— Qu'as-tu?

— Mais... mais je ne sais ce que Ta Grandeur veut faire de cela.

— Est-ce à toi de me le demander?... Continue, mauvais drôle.

— Ta Grandeur! c'est un grand péché que je commettrai... je ne puis le faire.

Zonidis partit d'un grand éclat de rire.

— Comment! tu crois encore aux péchés?... Que

diable ! il me semblait pourtant que tu n'étais pas un imbécile comme tant d'autres... Continue, je vais te faire connaître le paradis : voici dix ducats.

L'esclave entendit sonner l'or et prit la plume. Une seconde après, il la remit bien vite à sa place et se leva. Il se rappelait que son confesseur lui avait dit que Satan prenait souvent la forme d'un ducat pour tenter le pécheur.

— Tu désobéis, malheureux ! cria Zonidis.

Et un éclair terrible jaillit de ses yeux. Il s'arrêta un instant, puis, tirant encore quelques pièces d'or, il les jeta sur le secrétaire.

— Allons... écris, mauvais sujet, reprit-il changeant de ton.

— Ta Lumière, c'est impossible, impossible... Satan brûlerait mon âme... Voyez-le, comme il me regarde !

Il montra l'or qui jetait de beaux éclats à la lumière du soleil.

— Tu es fou... Allons, écris.

— Tuez-moi, Votre Grandeur... je ne le puis pas.

— Kostaki, tu m'avais toujours dit que tu voulais être boyard ; allons ! sois-en digne, je te promets ta liberté et la *chatrarie*.

L'esclave resta muet.

— Mais écris donc !

Le tzigan leva la tête ; mais les ducats de Zonidis éblouirent encore ses regards ; il crut rencontrer les

yeux de feu de l'esprit du mal. Il recula en frissonnant.

— Non, non, Monseigneur, dit-il avec épouvante.

Le prince alla fermer la porte, mit la clef dans sa poche, et revenant au tzigan :

— Écriras-tu, misérable !

Kostaki devint livide, ses lèvres tremblèrent ; mais nulle réponse ne se fit entendre.

— Écris !

Même immobilité.

— Eh bien ! tu écriras malgré toi!..

Tout en prononçant froidement ces paroles, Zonidis prit un pistolet qu'il avait sur sa table et s'approcha de l'esclave. La terreur clouait celui-ci à sa place. Le Phanariote leva la main ; le froid canon du revolver effleura le front de Kostaki, mais ne lui fit faire aucun mouvement.

— Écris ! ou bien je tire, dit Zonidis avec une impassibilité inouïe.

— Mais je ne puis perdre mon âme! fit enfin l'esclave d'une voix étouffée qui sortit avec effort.

— Je prends le péché sur moi, répondit le prince avec une ironie sérieuse.

Comme soulagé d'un poids écrasant, Kostaki essuya la sueur froide de son front, s'avança vers le secrétaire et prit la plume.

Zonidis se remit à dicter.

« Vendredi, à onze heures, soyez chez ma nourrice

» Roxanda, à Tatarach, près le jardin de Kirila. Pru- » dence et discrétion! Maria. »

— Pourquoi laisses-tu trembler ta main? demanda le prince regardant l'esclave qui écrivait.

Se ravisant aussitôt :

— Au fait, dit-il, cela peut passer pour l'émotion de la belle. Continuant ses réflexions, il ajouta : Il faut un postscriptum ; les femmes ne s'en passent jamais. Il dicta encore :

« Une âme en peine n'espère qu'en vous. »

— Est-ce fait? demanda-t-il, voyant Kostaki s'arrêter.

— Oui, Ta Lumière, balbutia celui-ci, réfléchissant beaucoup à la manière de prévenir sa maîtresse du piége qu'on lui tendait.

Le prince dicta l'adresse : « A Monsieur le comte » de Veningen. En mains. » Puis, tirant de son portefeuille un papier également rose, mais bien froissé déjà, il compara les deux lettres. Les écritures se ressemblaient parfaitement ; on eût dit que le billet de Veningen était tracé par la même main qui, six mois auparavant, écrivait à Zonidis les mille charmantes choses tendres dont était couvert le papier pris dans le portefeuille.

Ceci fait, le Phanariote mit les deux lettres dans sa poche et alla ouvrir la porte. Un instant après, comme si le feu eût pris à la maison, il se précipita sur la sonnette et, l'agitant avec violence,

il commença à crier : Des cordes!.. des cordes!..

Les laquais arrivèrent tout effarés.

— Des cordes! des cordes! répéta Zonidis. Emparez-vous du brigand!

Il indiqua Kostaki, qui regardait singulièrement son maître, le croyant fou.

Deux laquais saisirent l'esclave ; deux autres allèrent chercher des cordes.

— Appelez l'intendant Iénaki, commanda le prince, lorsque son ancien favori fut solidement garrotté.

Un petit Grec, maigre et louche, entra bientôt en croisant les bras sur sa poitrine, et en s'inclinant jusqu'à terre.

— Iénaki, vous partirez, jeudi, pour Lungani, dit le prince, quand l'intendant lui eut baisé la main. Vous emmènerez ce brigand, que j'ai surpris me volant l'or que voilà sur le secrétaire. Ayez soin de le mettre sous bonne garde.

Que pouvait dire l'esclave quand le maître parlait ainsi? Il se tut et se laissa conduire par l'intendant, qui savait comment il fallait exécuter les ordres du prince.

XXII

Échappé de la prison où on l'avait plongé pour y mourir, Kostaki resta longtemps irrésolu, au milieu des campagnes, ne sachant ni où aller, ni quel parti prendre.

Tout à coup, il se rappela que l'aubergiste d'un village voisin lui devait de la reconnaissance; il se décida à l'aller trouver.

La lune brillait haut dans le ciel; un *petit* vent sec faisait danser dans l'air, en *flocons* presque imperceptibles, les vapeurs glacées de la terre. L'esclave était transi de froid, mais il courait sur la neige comme sur des charbons ardents; les hurlements des loups retentissaient à ses oreilles.

Mourant de faim, de froid et de terreur, il arriva vers le matin chez son ancien obligé. L'aubergiste, quoique surpris de revoir dans cet état le gai, l'heureux, l'élégant favori de Zonidis, ne l'en reçut pas moins bien pour cela. Après avoir régalé son hôte de tout ce qu'il put trouver de plus exquis dans son office, il lui offrit quelques olives soigneusement enveloppées dans un volumineux journal, les lui recommandant fort, comme venant de Galatz. Pendant que Kostaki défaisait machinalement le paquet, ses yeux tombèrent sur quelques lignes qui lui firent pousser un cri de terreur; la gazette officielle annonçait la mise sous tutelle de l'ancienne princesse Maria Zonidis, devenue complétement folle. Deux lignes plus bas, il lut le contrat de mariage du Phanariote et de mademoiselle Manesco.

— Non! s'écria l'esclave, cela ne sera pas; j'expierai mon crime d'avoir perdu l'une en sauvant l'autre! Dussé-je mourir, j'apprendrai la vérité à l'ex-ministre.

Sans prendre de repos, sans attendre une minute, il demanda quelques vêtements à l'aubergiste, prit congé de lui, et, avec la pleine certitude qu'il mettait sa vie en péril, il partit pour Jassy.

Blanc comme un Roumain, l'esclave n'eut point de peine à se faire recevoir dans le chariot d'un paysan qui allait vendre du maïs à la foire du di-

manche ; le samedi soir, au moment où l'on allumait les réverbères dans la capitale, il y entrait par la barrière de Sokola.

Ici l'ancien groom de Zonidis s'arrêta pour réfléchir. Sa résolution fut bientôt prise. En faisant un signe de croix, il demanda encore à Dieu de l'aider à sauver mademoiselle Manesco en expiation de son crime envers la princesse Maria, et se dirigea vers l'hôtel de l'ex-ministre.

Arrivé à la rue du Pont-Vert, Kostaki frissonna en la voyant illuminée *à giorno*, et l'hôtel Manesco comme nageant dans des flots de lumière.

— Plus d'espoir de racheter mon péché ! se dit-il ; j'arrive trop tard.

Il cherchait déjà à se frayer un passage à travers la foule pour s'éloigner, quand il se souvint qu'on était au samedi, et que, par conséquent, on était, non au jour, mais à la veille du mariage, le dimanche et le jeudi étant exclusivement réservés pour cette cérémonie. L'espoir lui revint, et, avec l'espoir, le courage. Sans se dire qu'il pouvait bientôt se trouver en face des gens du prince, il entra hardiment dans la cour de l'hôtel. Déjà il était arrivé au bas de l'escalier et n'avait plus que quelques pas à faire pour parvenir à une chambre occupée jadis par sa mère, lorsque la voix de Zonidis le fit reculer avec épouvante. Le prince montait, suivi de deux laquais, portant, l'un un coffret d'ivoire sculpté,

l'autre une boîte à bijoux tout or et tout émail. C'était la corbeille de Mlle Manesco.

Kostaki resta pendant une heure caché entre le mur et une colonne qui soutenait la terrasse. Au bout de ce temps, il aperçut une ombre blanche qui s'agitait sur le balcon. En se penchant pour mieux voir, il distingua d'abord une robe de gaze, puis des flots d'or qui tombaient sur la jupe, et ensuite les traits pâles d'Éléna.

Mlle Manesco resta longtemps pensive ; tout à coup elle recula, comme pour fuir les sons d'une valse qui lui arrivaient du salon : c'était celle qu'elle avait dansée pour la première fois avec Manoïl.

Dans sa précipitation, un de ses bracelets s'était détaché et était tombé aux pieds de l'esclave. Kostaki le saisit avec un empressement qui parut singulier à la jeune fille ; instinctivement elle poussa une porte qui donnait sur un escalier dérobé, et, en deux secondes, elle était au bas de la terrasse.

— Mademoiselle, de grâce, écoutez-moi un instant ! dit l'esclave en lui rendant le bracelet : je suis ici au péril de ma vie ; mais j'ai un secret à vous révéler.

Les premières pensées d'Éléna étaient toujours pour Manoïl ; elle crut à un message de lui. Après avoir jeté un regard sur l'inconnu, elle n'hésita pas à lui faire signe de la suivre.

— Parlez, dit-elle lorsqu'ils furent entrés dans une première pièce.

Kostaki regarda avec inquiétude autour de lui : Mlle Manesco alla fermer la porte.

— Mademoiselle, je suis un esclave du prince Zonidis...

Éléna le regarda avec surprise.

— Mademoiselle, reprit Kostaki, vous pouvez me perdre si vous le voulez ; mais j'ai commis un crime qui ne me fait plus craindre la mort... Sachez, mademoiselle, que, si mon maître a perdu sa première femme, c'est que, le pistolet sur la gorge, il m'a forcé d'écrire une fausse lettre au comte de Veningen.

Éléna resta tout étourdie sous le coup de cette révélation, que Kostaki compléta en lui donnant tous les détails de l'infernale intrigue dont Maria avait été victime.

— Assez... assez !... dit la jeune fille atterrée. C'est lui... oh ! c'est lui qui est l'auteur des lettres qui perdirent Manoïl... Eh bien ! vous allez...

Avant qu'Éléna eût pu achever sa pensée, des pas retentirent dans la pièce voisine. L'esclave disparut comme un éclair.

C'était Zonidis, dont l'œil veillait sans cesse sur sa fiancée, qui se promenait dans la chambre voisine. En entendant le son de la voix de Mlle Manesco, il s'éloigna lentement.

L'âme remplie d'une indignation qui paralysait en elle tout autre sentiment, Éléna demeura un mo-

ment étrangère à tout ce qui l'entourait ; ses doigts roulaient fébrilement ses fils d'or ; puis tout à coup elle se leva, et, d'un pas ferme, la tête haute, elle se dirigea vers le salon.

La poitrine soulevée par les battements précipités de son cœur, la bouche entr'ouverte, l'œil étincelant, elle était prête à démasquer le Phanariote.

La danse avait cessé, mais la musique jouait encore. Deux grands cercles s'étaient formés dans le salon : l'un, composé de jeunes filles et de jeunes gens dévidant du fil d'or pour la fiancée, écoutait l'histoire d'une jeune mariée enlevée par un pacha turc, histoire que racontait Manesco en riant beaucoup des terreurs de son jeune auditoire ; l'autre entourait le prince, que les mères et les jeunes femmes complimentaient sur la magnificence de sa corbeille.

Zonidis aperçut dans une glace la figure d'Éléna, qui déjà n'était qu'à deux pas de lui ; ses traits, visiblement contractés, trahirent une émotion qu'il maîtrisa aussitôt, et il se retourna comme par hasard. L'impassible sourire du Phanariote glaça les paroles sur les lèvres de la jeune fille.

Éléna fit un de ces efforts que font les oiseaux pour s'arracher à l'influence de l'œil fascinateur du serpent ; mais ses membres tremblèrent, son regard se couvrit d'un voile sombre, et, avant que deux ou trois jeunes filles, qui s'élancèrent vers elle, eussent

pu la retenir, elle tomba sur le parquet, privée de sentiment.

Quand elle reprit ses sens, elle se vit dans sa chambre, sur son ottomane de satin bleu, mais vêtue encore de sa robe blanche et parée des bijoux de sa corbeille. Alors elle arracha avec horreur ses riches bracelets et les jeta loin d'elle; puis, saisissant la main de son père, qu'elle aperçut en se retournant :

— N'est-ce pas, mon père, que vous ne voulez pas que je meure ? N'est-ce pas que vous empêcherez cet assassin de me tuer comme il a tué sa première femme ?

Le vieux boyard se frappa le front et regarda sa fille avec effroi et douleur.

Zonidis se montra à Éléna.

— Lui ! s'écria la jeune fille en se redressant frémissante. Lui ! mon père ! mon père ! que fait-il ici ?...

— Éléna !... mais reviens à toi !... Vois, c'est ton fiancé !... Regarde, c'est le prince Zonidis !... dit Grégory Manesco atterré.

— Mais oui, mon père, c'est lui !... Lui, qui a assassiné la pauvre princesse Maria !... Ah ! mon père, vous ne savez pas... vous ne le savez pas !...

Éléna, tremblante, se cramponnait de toutes ses forces à son père, comme si elle eût craint que Zonidis ne l'en arrachât.

— Mademoiselle... mademoiselle a le délire, dit

le Phanariote troublé d'abord, mais puisant bientôt du courage dans son ignominieuse audace !

— Le délire !... le délire !... fit Éléna en s'avançant d'un pas, le délire, monsieur !... Mais, répondez, n'est-ce pas vous qui avez fait écrire cette infâme lettre qui a perdu votre femme? N'est-ce pas vous qui avez voulu brûler la cervelle à un pauvre esclave qui ne voulait point vous aider à commettre cet horrible crime? N'est-ce pas vous qui l'avez fait enfermer dans un noir souterrain pour l'y faire mourir de faim? Parlez, monsieur, parlez... ai-je le délire ?...

Éléna regardait le prince, triomphante; une joie sauvage brillait dans ses yeux; elle se vengeait en ce moment du bourreau de Manoïl. Tout à coup un cri d'horreur lui échappa, et elle recula avec un geste de dégoût : le rire fin et tranchant du Phanariote avait répondu à son accusation.

L'ex-ministre se taisait; il était comme ivre; le téméraire courage de sa fille lui donnait le vertige.

— Est-ce tout? demanda enfin Zonidis après un silence assez long. Mes calomniateurs n'ont pas l'imagination bien riche, mademoiselle. Et vous, mon cher monsieur Grégory, qu'en dites-vous ?

— Oui, c'est cela, c'est une calomnie, dit le vieux boyard respirant à peine, effrayé qu'il était de voir la réputation de sa fille en si grand danger.

— Mon père ! vous allez le croire ! dit Éléna éper-

due. Mais, au nom du ciel ! écoutez la vérité... Mon père, c'est lui encore qui a écrit ces fatales lettres qui ont perdu Manoïl... C'est lui, j'en suis sûre.

Zonidis avait frissonné d'abord ; mais quand la jeune fille ajouta : « J'en suis sûre », il comprit qu'elle n'avait aucune preuve, et que ce n'était qu'une pure supposition.

— Vous avez beaucoup de courage pour défendre vos amis, mademoiselle ; mais vous en avez plus encore pour accuser ceux qui n'ont pas le bonheur de vous plaire.

Blessée par l'allusion du Phanariote, Éléna reprit ses forces.

— Demain vous aurez des preuves, monsieur, dit-elle à tout hasard.

— Demain, mademoiselle, d'autres soins nous empêcheront d'y songer.

— Comment ! vous croyez donc que ma main.. Ah ! monsieur, l'infortunée Maria demande vengeance.

— Éléna ! s'écria M. Manesco, que l'idée d'une rupture, en ce moment surtout, effrayait ; Éléna ! ta mère n'eût point parlé comme toi !

— Mon père ! mais vous n'aviez pas commis de crimes. Ah ! mon père, mon cher père, au nom de ma mère, dont vous invoquez le souvenir, je vous en supplie, ne me sacrifiez pas, ne me tuez pas !

Et la jeune fille baisait les mains de son père et les couvrait de larmes.

Il y avait tant de véhémence dans l'accent d'Éléna, que Manesco, attendri, regarda sa fille et n'osa lever les yeux sur le Phanariote.

Zonidis surprit ce moment d'indécision.

— Éléna, dit-il (pour la première fois il la nommait ainsi); Éléna, n'oubliez point la promesse que vous m'avez faite la nuit que vous êtes venue chez moi! Éléna, Ogor vous y a vue, ainsi que tous mes serviteurs.

— Va! tu n'es point ma fille, dit l'ex-ministre repoussant avec rudesse Éléna, qui le suppliait à genoux. Mon fils, ajouta-t-il en se tournant vers le prince, ne l'écoutez pas; vous savez bien que toutes les jeunes filles sont folles maintenant.

— Mon père! mon père!... cria Éléna avec désespoir.

Manesco sortit sans se retourner. Il avait fait observer à Zonidis que le jour arrivait déjà, et que la messe de mariage était annoncée pour midi.

Pendant longtemps le drame se continua dans le cœur de la jeune fille, restée seule dans sa chambre.

De même que le voyageur du désert cherche une oasis où se réfugier contre les rayons brûlants du soleil, de même Éléna cherchait un refuge contre la tempête qui éclatait autour d'elle; mais l'horizon restait sombre, elle n'entrevoyait aucun espoir; Manoïl était loin, ce Manoïl qu'elle regrettait d'avoir

aimé trop peu. Les plus poignantes douleurs déchiraient son âme à la pensée que, dans quelques heures, elle allait appartenir à l'homme qui avait perdu Manoïl, et qui n'avait reculé devant aucun crime pour s'emparer de sa dot. Éléna resta à genoux, la tête dans ses mains, jusqu'à l'arrivée du jour.

Les rayons du soleil la rappelèrent brusquement au supplice préparé autour d'elle. Elle vit sa robe de mariée, son fil d'or et les bijoux de Zonidis gisant à terre à côté d'elle.

— Manoïl ! s'écria-t-elle avec une épouvante inexprimable ; puis elle ajouta : « Dieu ! sauve-moi. »

Elle se leva avec précipitation, s'enveloppa d'une longue mante, et, se faisant suivre d'une de ses femmes, elle se rendit à l'église.

Un miracle seul pouvait la sauver maintenant ; ce miracle, elle espérait l'obtenir du ciel.

Mlle Manesco sortait pour la première fois de sa vie à pied. Arrivée au bout de la rue, la peur s'empara d'elle ; elle s'arrêta un moment, prête à retourner sur ses pas ; mais les cloches retentirent bruyamment, la messe commençait : elle continua son chemin.

C'était un dimanche ; elle s'en souvint au moment de franchir le seuil du temple : elle craignit d'y rencontrer quelques connaissances et d'être reconnue, toute voilée qu'elle était ; mais la pensée que ce jour même elle devait être unie à Zonidis lui donna

du courage : elle s'avançait, quand un bruit venant de la rue la fit retourner brusquement.

Une calèche de voyage, à douze chevaux de poste, s'était arrêtée en face de l'église. Au même instant, une femme jeune et blanche avait frappé de son poing la glace de la portière, l'avait fait voler en éclats, et le sang jaillissait des doigts de la voyageuse.

La douleur ne lui arracha pas un cri; mais un éclat de rire partit de sa poitrine, et, regardant le sang couler de ses blessures :

— Donnez-moi la rose ! dit-elle en tendant son bras hors de la portière.

Éléna frissonna; elle avait reconnu la princesse Maria. Ce sang, ce rire, cette chanson, ces blessures, navrèrent la jeune fille. Instinctivement elle s'approcha de la calèche, qu'entourait déjà une foule curieuse. Une religieuse qui accompagnait la pauvre folle demanda de l'eau pour laver la main blessée, et prit un linge pour la panser.

Maria se rejeta au fond de la voiture, cacha sa main dans ses vêtements, et refusa tout secours.

— Mon Dieu ! dit tout à coup la religieuse, il n'y a donc personne ici pour m'aider ?... On n'a même pas donné une femme à cette malheureuse malade.

Il n'y avait que des hommes autour de la calèche. Éléna, voyant l'obstination de la folle, voyant que sa vie s'en allait avec son sang, oublia qu'elle était

Mlle Manesco et qu'elle se trouvait au milieu de la rue; elle se fraya un passage à travers la foule, et offrit à la religieuse de l'aider dans son pansement. Après d'immenses efforts, on arriva à arrêter le sang.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit encore la religieuse, sans une femme qui m'aide à soigner la malade, je n'arriverai jamais à Varatik.

Une idée subite traversa l'esprit d'Éléna. Elle regarda la malheureuse victime du Phanariote, puis la religieuse, et dit en hésitant encore :

— Je suis une orpheline, ma mère, je désire depuis longtemps quitter le monde : emmenez-moi avec vous au couvent.

La religieuse était une bonne femme, très-simple et surtout très-fanatique. Elle vit une conquête pour l'Église et n'en demanda pas davantage. Elle offrit à la jeune fille, avec une double joie, une place dans la voiture.

La vue de Maria, la crainte de Zonidis, le souvenir de Manoïl, pressaient Éléna d'accepter l'offre; mais son père, le monde, les préjugés, avaient presque autant de poids dans la balance. La religieuse était déjà montée en voiture; le postillon avait déjà renoué une rêne rompue, qui l'avait forcé de s'arrêter; la jeune fille n'osait prendre une résolution.

Tout à coup des cris répétés se firent entendre. Un équipage, arrivant au galop, s'ouvrait un che-

min à travers la multitude. Des mouchoirs blancs, brodés d'or, flottaient aux œillères des quatre alezans; c'était un équipage de noces. Arrivé près de la calèche de voyage, il dut s'arrêter; Maria avait poussé un cri, et la foule s'était de nouveau empressée autour d'elle. La pauvre femme avait senti l'approche de Zonidis.

— Avancez... marchez sur leurs têtes, mais avancez... commanda le Phanariote à son cocher pendant qu'il lançait un regard sur Maria presque évanouie dans les bras de la religieuse.

Éléna étouffa un cri et s'élança dans la calèche de la princesse au moment où le postillon lançait ses chevaux.

XXIII

La neige tombait épaisse dans la campagne, et les glaces, couvertes de givre, de la calèche, bornaient seules l'horizon des voyageuses.

La religieuse avait défait une liasse de papiers qu'elle lisait très-attentivement. Mère Eugénia était la *camarach* de Varatik. En sa qualité d'inspectrice du couvent, elle avait été à Jassy soutenir un procès de la communauté, procès qu'elle avait gagné, et elle arrangeait les dossiers qu'elle devait remettre à l'abbesse. Maria, tombée dans une prostration voisine de la léthargie, la regardait les yeux largement ouverts, mais sans dire un mot, sans faire le moindre mouvement. Cet état de la folle inspirait une véri-

table terreur à Éléna ; au premier relais, elle voulut descendre et retourner à pied à la ville. Son courage lui faisait peur ; son esprit, trop habitué à suivre la voie uniforme que n'osent dépasser les natures faibles, se révoltait contre les élans de son cœur ; tous les préjugés sociaux qu'on lui avait inoculés l'assaillirent, et la joie qu'elle avait ressentie un moment, en se voyant sauvée des mains d'un criminel, se changea bientôt en un affreux supplice.

Les voyageuses passèrent la journée et une partie de la nuit en route, s'arrêtant le moins possible. Mère Eugénia dîna et soupa en calèche ; Maria prit pour toute nourriture une demi-orange ; Éléna but beaucoup d'eau.

L'aube allait paraître, quand un vent rapide balaya les nuages ; quelques étoiles parurent, et bientôt Éléna distingua deux noirs géants qui se dessinaient sur le ciel : c'étaient les monts *Chakláu* et *Duro*. Une cloche lointaine se fit entendre. La religieuse, en se signant, dit :

— Nous voici arrivées, Éléna, au couvent de Varatik.

Éléna baissa le carreau pour voir le couvent. A sa droite, s'étendaient une vaste plaine couverte de neige et des collines étagées comme de gigantesques marches de marbre ; à sa gauche, s'élevaient les vieux Karpathes ; en face, sur les flancs d'une montagne couverte de mélèzes, dont les bras décharnés sem-

blaient garnis d'innombrables franges d'hermine, apparaissaient, comme des perce-neiges, de blanches maisonnettes diversement groupées. Un vaste bâtiment, qu'on ne distinguait encore qu'imparfaitement, s'élevait au milieu d'elles, et ses tours imposantes dominaient de toute leur hauteur les habitations des religieuses rangées autour de lui.

La voiture avançait rapidement. Éléna put bientôt apercevoir les sentiers frayés à travers la neige, et les religieuses, dans leurs vêtements noirs, se rendant lentement à l'église.

Éléna se trouva bien dans cette nature triste et uniforme ; le bonheur, l'animation, le bruit des villes, étaient incompatibles avec le vide de son âme. Maria même parut impressionnée, car elle s'était penchée sur la portière pour regarder ce vaste désert ; mais, frissonnant tout à coup, elle s'était retirée au fond de la calèche, cachant sa figure dans ses mains.

Quand la porte du bâtiment quadrangulaire s'ouvrit pour laisser entrer les voyageuses, Mlle Manesco demanda la mère Agapia.

— Vous connaissez la supérieure? demanda la religieuse qui avait amené au couvent la jeune fille.

— Non, mais j'en ai entendu parler, et je désire la voir, répondit la jeune fille.

Mère Eugénia avait à s'occuper de la folle ; Éléna

fut introduite par une novice auprès de la supérieure.

Arrivée au milieu de la chambre, elle découvrit son visage.

L'abbesse devint pâle ; ses lèvres s'agitèrent, balbutiant une prière : elle crut voir l'ombre de sa sœur quand, jeunes encore, elles s'étaient séparées, l'une pour épouser Manesco, l'autre pour s'unir à Dieu.

L'œil sur Éléna, muette et atterrée, la religieuse ne pouvait revenir à elle-même.

— Ma mère ! ma tante ! s'écria la jeune fille se précipitant dans ses bras.

— Éléna ! ma fille ! la fille de ma sœur ! dit la supérieure pleurant de joie.

Elle embrassait Éléna avec effusion, la regardait avidement et l'embrassait encore.

— Ah ! ma fille ! mon enfant ! que je suis heureuse de te voir !... Et ton père ? où est ton père ?... pourquoi n'entre-t-il pas ?

— Ne me parlez pas de mon père !... de grâce, ne m'en parlez pas ! dit Éléna.

— Comment ?... que veux-tu dire ?... fit l'abbesse en la repoussant légèrement.

— Mon père... mon père ne doit pas savoir que je suis ici.

— Seigneur Dieu ! s'écria mère Agapia en reculant et en se signant. Quoi ! tu aurais abandonné ton

père?... Mais non, je n'entends pas bien; tu es la fille de ma sœur... tu ne peux...

— De grâce!... de grâce!... interrompit Éléna; de grâce, ma tante, ne m'accablez pas; je suis assez malheureuse!

— Mais qu'y a-t-il? demanda l'abbesse attendrie.

— Oh! ma tante! c'est un mariage odieux qu'on me forçait de contracter. J'ai eu du courage jusqu'au dernier moment; mais là se brisèrent mes forces... Ma tante, que pouvais-je faire?... J'ai fui.

— Toi! tu as déshonoré ton père? Et que cherches-tu ici?

— Ma tante!... fit Éléna d'une voix brisée.

— Va-t-en!... va-t-en!... *fille coupable*, ne souille pas le seuil de ma maison!... Mon Dieu! sainte Vierge! ayez pitié de moi! dit la religieuse en se prosternant devant les images sacrées suspendues au mur.

— Ma tante!... ma tante!... supplia encore Éléna; mais ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba sur un siége, blanche comme une morte et les yeux fermés.

L'abbesse s'élança vers la jeune fille; mais à moitié chemin elle s'arrêta en disant:

— Non, non, je ne puis l'approcher.

Éléna était évanouie, et la religieuse la regardait en appelant tous les saints à son secours.

Tout à coup une légère rougeur colora le front de

la jeune fille, et un sourire parut sur ses lèvres.

— Manoïl ! Manoïl ! je t'aime... dit-elle doucement.

Ce fut un coup de foudre pour l'abbesse. D'un seul bond elle fut à l'autre bout de la chambre, aux pieds de la Vierge.

— Son frère ! mon Dieu !... s'écria-t-elle ; puis elle ajouta en baisant la terre : « Voilà mon front ; frappe, mon Dieu ! frappe !... »

Éléna ouvrit les yeux, et s'étonna de se trouver dans cette cellule ; mais quand elle vit la religieuse, elle se rappela tout, et alla se jeter à ses genoux.

— Ma mère ! ma tante ! ne m'abandonnez pas ; je n'ai plus que vous au monde : pitié ! ma tante, pitié !

La supérieure passa une main sur ses yeux pour ne point voir la jeune fille, et d'un geste elle lui fit signe de s'éloigner.

— Mais où aller, ma tante, où aller ?... demandait Éléna avec désespoir. Si vous me chassez, si l'Église ne m'offre pas le refuge que je viens lui demander, que ferai-je ?

— Tu veux donc te repentir ? tu veux te consacrer à Dieu pour expier tes péchés ? dit l'abbesse avec empressement.

— Oui, oui, ma mère, je veux tout ; je veux mourir ici : qu'il ne me voie pas !

— Si c'est ainsi, mon enfant, nous verrons ce qu'il y a à faire... Repose-toi maintenant ; il te faut des forces, le noviciat est dur...

Mère Eugénia interrompit l'entretien ; elle venait remettre à la supérieure la lettre du métropolitain qui lui recommandait la folle, et lui rendre à la fois compte du procès qu'elle venait de gagner.

Le lendemain, Éléna revêtait le cilice, le vêtement brun et la soutane noire des novices. Elle ne portait pas encore le long voile des religieuses ; mais ses beaux cheveux disparaissaient déjà sous le *potkap* (1) noir.

Les jours et les nuits de la jeune fille se passaient au pied de l'autel, récitant les prières prescrites ; mais souvent, au lieu du nom du Christ, ses lèvres murmuraient celui de Manoïl ; souvent ses larmes, qui baignaient les pieds de la Vierge, n'étaient point des larmes de repentir, mais des pleurs versés sur le proscrit absent. Dégagé chaque jour davantage des craintes du Phanariote, l'esprit de la jeune fille s'abandonnait tout à son amour. Cependant elle eut de nouvelles et terribles luttes à soutenir : c'était tantôt son père, tantôt le monde, qui demandaient vengeance de l'insulte qu'ils avaient reçue. Éléna pleurait alors, et demandait à sa tante de hâter le jour de son union complète avec Dieu.

L'abbesse savait ce que sa nièce voulait dire ; car elle avait promis d'obtenir son pardon de l'ex-ministre le jour où elle consommerait son sacrifice.

(1) Chapeau bas sans bords que portent les religieuses.

Elle écrivit donc à son beau-frère, et, quinze jours après son arrivée au couvent, Éléna vit partir la messagère.

Au commencement de mars, la neige tomba trois jours et trois nuits de suite dans la montagne; quand l'ouragan s'apaisa, les religieuses se trouvèrent barricadées dans leurs cellules. A ces flots de neige succéda un vent tiède qui amena le dégel. Alors des avalanches se précipitèrent des cimes des Karpathes dans la vallée, et vinrent se heurter contre les habitations des nonnes. Les rayons d'un soleil chaud transformèrent bientôt ces neiges en ondes jaunes, qui allaient tumultueusement se jeter dans les rivières de la plaine. Les flots impétueux poursuivaient avec fureur les flots déjà troublés de la Bistritza et de la Moldova; ils arrivaient comme d'effroyables masses de lave, entraînant, engloutissant tout sur leur passage.

A ces époques de dégel, ces chaînes mouvantes emprisonnent pour quelque temps les habitants des montagnes. Toute communication avec la vallée devient impossible. Ce fut une douleur nouvelle pour Éléna; elle attendit quinze jours, trois semaines, sans recevoir de nouvelles de son père; de sinistres pressentiments l'envahirent, tout repos la quitta, car il lui semblait qu'elle ne devait plus le revoir.

XXIV

Arrêté un instant, le Phanariote reprend son chemin vers le trône moldave.

Le jour que devait se célébrer le mariage d'Éléna, l'ex-ministre traversa la foule qui encombrait déjà les corridors et les antichambres, se rendant tout joyeux dans le boudoir de sa fille.

Quelques jeunes amies d'Éléna admiraient la robe de velours blanc, recouverte de point d'Alençon, de la mariée. Elles attendaient Éléna, qui s'était rendue à l'église, au dire d'une de ses femmes.

— Quand s'habillera-t-elle? pensa le père entendant sonner dix heures.

La femme qui l'avait accompagnée à l'église entra en ce moment, pâle, échevelée, l'œil hagard, cherchant sa jeune maîtresse.

— Comment ! mais mademoiselle est sortie avec vous, dit une jeune camériste avec surprise.

— Je l'ai perdue de vue, elle a disparu dans la foule... On l'a enlevée... mademoiselle est enlevée !... dit la pauvre femme avec égarement.

Zonidis entrait en ce moment ; il pâlit et s'arrêta au milieu de la chambre.

Les jeunes filles laissèrent tomber la robe de la mariée en poussant un cri ; Grégory Manesco regarda sans comprendre.

— Que dis-tu, malheureuse? s'écria tout à coup Zonidis, saisissant la main de la gouvernante et la serrant avec force.

La pauvre femme eut peur et garda le silence.

— Mais parle donc, parle !... reprit le Phanariote, qui serrait convulsivement le bras de cette malheureuse.

Un cri de douleur répondit seul à sa demande. Alors le prince se tourna brusquement vers le vieux boyard :

— Et vous, monsieur, vous vous taisez aussi?... Où est votre fille?...

Grégory Manesco le regarda d'un air égaré.

— On se joue donc de moi !... personne ne répond !... Femme, où est ta maîtresse? demanda Zonidis, regardant tour à tour Manesco et la gouvernante.

L'ex-ministre restait immobile, l'œil fixe, la bouche muette.

Exaspéré par ce silence, le Phanariote s'approcha du vieux boyard :

— Mais parlez donc, monsieur Grégory, parlez!... Dites, qu'est donc devenue votre fille si vantée?

En ce moment, le vieux boyard tomba comme foudroyé.

— Monsieur est mort! s'écria la gouvernante avec une inexprimable terreur.

D'un seul bond toutes les jeunes filles disparurent dans les pièces voisines. Zonidis lui-même eut un frisson en voyant la figure bleue et le regard sauvage de l'ex-ministre.

Le vieux boyard était paralysé.

La chambre fut envahie en un instant. De prompts secours, une forte saignée, ranimèrent bientôt l'ex-ministre; mais la vie ne revint plus dans sa main ni dans son pied gauche, et il perdit l'usage de la parole.

La foule accourue à la fête se dissipa à ce triste spectacle; deux heures après, tout Jassy savait la fuite d'Éléna et la mésaventure de Zonidis.

La rage broyait le cœur du Phanariote. Après tant d'efforts, il perdait d'un seul coup et la fortune d'Éléna et l'espoir de conquérir le trône. Couvert de ridicule, à quelle main oserait-il aspirer désormais? Son front, triomphant la veille, se courberait au-

jourd'hui sous le rire sardonique de ses ennemis...

Un instant, le Phanariote se crut vaincu ; un instant après, le courage lui revint.

— Ivesco est loin d'ici, se dit-il ; avec sa tête romanesque, elle n'a pu en suivre un autre... Je la connais, le premier mouvement seul est extravagant chez elle... Elle reviendra... elle écrira... Attendons... et veillons surtout...

Ces réflexions faites, Zonidis s'installa chez le malade, sous prétexte de le soigner. Il joua le rôle d'un fils tendre et dévoué, et, tout en ne quittant pas le chevet du paralytique, son œil vigilant inspectait les plus sérieuses comme les plus insignifiantes affaires de Manesco.

Un jour, en ouvrant, comme à l'ordinaire, les lettres adressées à l'ex-ministre, il en trouva une qui le remplit de satisfaction, une autre qui le fit frémir de rage.

— Elle est en lieu sûr ; elle ne m'échappera pas, dit-il en parcourant la première, qui était de mère Agapia. Elle attend le pardon de son père avant de prendre une résolution ; eh bien ! elle attendra encore.

Zonidis froissa le papier, et, avec un sourire glacial, le mit dans sa poche. La seconde lettre fut ouverte. Le Phanariote la lut trois fois, et trois fois il changea de couleur. Voici ce qu'elle contenait. Nous reproduisons textuellement :

« Avec grande soumission je baise les mains de » Votre Grandeur, grand Logathète, monsieur Gré- » gory. Ma mère est à l'agonie depuis huit jours ; » Dieu refuse de l'appeler à lui, parce qu'elle a com- » mis un grand péché. Pour tranquilliser sa con- » science, elle vous confie ce péché, gracieux sei- » gneur. Vous vous souvenez sans doute que la » vieille Préda, achetée du prince Zonidis, fut la » nourrice de votre unique enfant, Mlle Éléna ; » vous n'avez pu oublier, non plus, que feu » Mme Manesco était partie pour Bucharest alors » que son enfant, qu'elle emmena avec elle, n'avait » que trois ans. Mme Manesco resta un an, comme » vous savez, auprès de sa sœur, veuve, qui mourut » enfin, laissant sous la protection de son aînée une » fille du même âge que la vôtre. La feue maîtresse » de ma mère était prête à retourner en Moldavie, » où vous attendiez impatiemment votre enfant ado- » rée, quand cette enfant tomba malade et fut enle- » vée en trois jours. Le désespoir de Mme Manesco » fut immense, et ce qui l'augmentait encore, c'é- » tait la douleur que cet accident vous préparait. La » tendresse de cette bonne dame lui inspira une » pensée, qu'avec l'aide de ma mère, elle réalisa » bientôt, grâce aussi à la ressemblance parfaite des » deux jeunes cousines. L'acte de décès fut délivré » au nom de l'enfant adoptive, et peu de temps après » on vous présenta la fille de votre belle-sœur

» comme votre propre fille. Plusieurs fois, au dire » de ma mère, Mme Manesco eut la pensée de vous » révéler le mystère que sa complice gardait fidèle- » ment; mais la crainte de détruire votre bonheur » lui ôtait ce courage : elle mourut en emportant » son secret. Elle eut le bonheur de mourir tran- » quille; mais Dieu n'accorde point cette grâce à ma » mère. Pardonnez-lui, gracieux seigneur, et le ciel » lui pardonnera aussi. Le jour qu'il vous plaira, » vous trouverez à la police de B... un paquet ca- » cheté qui contient des lettres à ma mère confir- » mant ce que j'avance. C'est là aussi qu'on viendra » chercher votre réponse, miséricordieux monsieur » Grégory.

» Votre humble serviteur,

» Kostaki Chibouckchiou. »

— Comment! Et ce misérable n'a pas péri... Et c'est lui qui me révèle un double mystère... Voilà pourquoi le vieux Manesco avait si grande hâte de me donner sa fille... Mais je n'ai pas un moment à perdre; il me faut mettre la main sur ces papiers et sur ce misérable... Ah! c'est lui qui a parlé à Éléna... Il faut qu'il disparaisse, mais cette fois pour toujours... C'est ce qui empêchait Éléna de suivre le Parisien... Je comprends maintenant son goût pour le couvent. Mais il n'en sera pas ainsi tant que vivra

Zonidis... Ce qu'il y a d'heureux, c'est qu'elle paraît croire encore au Dieu de sa nourrice...

Le Phanariote dressa en toute hâte un nouveau plan de campagne, et, après l'avoir bien pesé, bien calculé, il se mit à l'œuvre.

Une heure plus tard, le préfet de police recevait du prince un petit mot au sujet de son esclave réfugié, accompagné du signalement suivant : Kostaki Chiboukchiou, tzigan, grand, replet, démarche audacieuse, yeux bleus, figure ronde, beaucoup de couleur, cheveux blonds, fossette du côté droit, voix très-sonore, parlant bien le français et l'allemand.

D'après la recommandation de Zonidis, ce signalement fut envoyé au préfet de B..., dans le district duquel devait se trouver le réfugié, avec ordre de n'épargner rien pour s'emparer de lui. Le préfet de Jassy demandait aussi l'envoi immédiat d'un paquet à l'adresse de Grégory Manesco, déposé à la police de ce chef-lieu.

Revenant auprès de l'ex-ministre, le Phanariote le trouva au plus mal.

Par des signes multipliés le vieux boyard fit entendre à ses gardes-malade qu'il voulait voir un prêtre. Zonidis commanda immédiatement d'aller chercher le pope de la paroisse, et trouva moyen de renvoyer l'un après l'autre tous les serviteurs qui soignaient Manesco.

Il alla fermer la porte à clef.

— Le prêtre vous attend, dit-il en s'approchant du lit.

Le paralytique fit un mouvement comme pour se soulever.

— Le prêtre vous attend; mais vous ne le verrez pas avant d'écrire ce que je vais vous dicter.

Manesco regarda le prince comme un enfant qui demande grâce.

— Éléna est retrouvée...

Un cri de joie inarticulé échappa au mourant.

Zonidis avait pris de l'encre et du papier et revint auprès de Manesco.

— Votre main droite est libre, reprit-il, vous pouvez encore prendre la plume; il faut écrire à votre fille de tenir la promesse qu'elle m'a faite.

Le paralytique fit un mouvement très-vif et secoua la tête avec force.

— Vous écrirez, monsieur, vous écrirez, ou bien vous mourrez sans que votre âme soit recommandée à Dieu.

La terreur se peignit sur les traits du mourant; un son rauque partit de sa poitrine, mais il secoua la tête avec violence, une seconde fois.

— Écrivez, ou bien il sera trop tard, vous n'avez qu'une heure à vivre.

Manesco regarda encore le Phanariote; puis, tirant sa couverture de la seule main dont il pouvait faire usage, il cacha sa tête dans ses draps.

Avec un sang-froid inimaginable, le prince se pencha sur le malade, passa son bras autour de sa taille et le souleva malgré lui. L'ex-ministre se débattit un instant, mais ses forces l'abandonnèrent; bientôt il cessa de résister. Zonidis lui mit la plume entre les doigts et guidant sa main lui fit tracer quelques lignes à peine intelligibles.

Alors, le paralytique, épuisé par la lutte inutile qu'il venait de soutenir, retomba sans vie sur ses oreillers. Cachant tous les indices de son infâme action, le Phanariote s'empressa de r'ouvrir la porte : il croyait Manesco mort.

Les sanglots du prince firent accourir toute la maison ; la chambre de l'ex-ministre se remplit de figures pâles et consternées. Le prêtre, arrivant en ce moment, se hâta d'allumer un cierge et se plaça au chevet du lit. Zonidis avait pris déjà la plume pour écrire à la police afin de demander une permission de faire sonner les cloches de la ville et des campagnes.

Tout à coup Manesco fit un mouvement, ouvrit les yeux, et, se soulevant avec précipitation, il fit entendre quelques sons mal articulés.

Zonidis resta terrifié !

Le paralytique fit signe au prêtre de lui donner le Saint-Sacrement. Celui-ci, éteignant son cierge, se mit à réciter quelques prières, et bientôt l'ex-ministre fut initié au saint mystère.

— Que le ciel me fasse miséricorde ! dit très-distinctement le vieux boyard.

Les assistants s'entre-regardaient pour s'assurer qu'ils ne rêvaient pas, ce qui n'empêcha pas le vieux boyard de continuer avec cette force suprême que prête la vie dans ses derniers moments.

— Éléna, ma fille...

Fou de terreur, Zonidis se précipita vers le malade, les doigts crispés, prêt à l'étouffer pour l'empêcher de parler; mais ses yeux rencontrèrent la foule; il s'arrêta au milieu de la chambre, pâle de terreur, la mort dans l'âme et ne sachant quel parti prendre.

— Éléna... fit encore l'ex-ministre après un court silence où il rassemblait ses souvenirs.

Le Phanariote essuya une sueur froide qui mouillait son front.

— Éléna... ma fille... Zonidis... poursuivit le mourant.

Tout à coup il s'arrêta : il avait cessé de vivre.

Un cri sauvage sortit des lèvres du Phanariote.

On l'attribua à la douleur.

En ce moment les pleurs éclatèrent, et bientôt les cris de désespoir de Zonidis couvrirent tous les autres.

Jassy, si habitué aux splendeurs des pompes funèbres, ne vit jamais d'aussi magnifiques funérailles que celles de l'ex-ministre Grégory Manesco.

Plus de mille prêtres, plus de cent porteurs de *poménis* (1) et de trois cents drapeaux d'église précédaient le cortége. Le char funèbre, couvert d'or et de velours rouge, était traîné par douze chevaux. Douze pleureuses en robes blanches, voilées de noir et les cheveux épars, pleuraient sur la dépouille mortelle du vieux boyard, vêtu magnifiquement de satin rouge et bleu. Presque tous les cent vingt mille habitants de la capitale suivaient le cortége, au son d'une déchirante marche funèbre.

Souvent les yeux mouillés des assistants allaient de la pâle figure du défunt à la figure plus blanche encore de Zonidis, qui conduisait le deuil.

— Admirable grandeur d'âme ! disait-on à chaque regard jeté sur lui ; puis on ajoutait bientôt avec une expression d'horreur :

— Oh ! la maudite fille !... C'est elle qui met ce malheureux vieillard dans la tombe.

(1) Venant du latin *pro-mane*, pour les mânes. Ces immenses gâteaux sont, en effet, distribués aux prêtres, et l'on croit qu'ils apaisent la faim des morts.

XXV

MÈRE BÉNIAMINA

Éléna, balancée entre l'espérance et le découragement, attendait toujours son père. Elle s'asséyait à la fenêtre de sa petite chambre de novice, regardant toujours si quelque point noir n'apparaissait pas sur la route. Mais les ponts, emportés par la crue des eaux, avaient fait un désert de cette grande vallée ; les villages mêmes ne pouvaient communiquer entre eux : depuis quinze jours âme humaine n'était venue au couvent.

Mère Agapia passait ses jours en prières et en pénitences, car on était au milieu du carême ; Éléna restait constamment seule avec ses douleurs. Parfois, quand le soir, aux vêpres, le chœur des jeunes

nonnes entonnait ses cantiques pleins d'amour et d'espérance, Mlle Manesco se trouvait plus isolée encore.

— Ah! si mon cœur pouvait être mort comme le leur, pensait-elle en détournant les yeux de cet essaim de femmes si jeunes, si belles et si calmes toujours.

Parmi les chanteuses sacrées, il y en avait une dont la voix était plus harmonieuse et dont la figure se distinguait également entre toutes. Chaque fois qu'Éléna levait les yeux, elle rencontrait ses yeux noirs et veloutés attachés sur elle avec autant d'intérêt que de curiosité. Souvent, lorsque, dans le temple, les faibles lueurs d'une lampe éclairaient les saintes images, et que la jeune fille, agenouillée, mêlait, dans une ardente prière, le nom du ciel à celui de Manoïl, elle voyait à côté d'elle la jeune religieuse mélancolique et rêveuse, dont le front, bas mais poli, portait la trace des sourds orages qui grondaient dans son âme. Éléna crut la comprendre, et se rapprocha de mère Béniamina.

C'était la sœur de Zonidis ; mais Mlle Manesco ne le savait pas.

Les deux jeunes femmes se parlèrent quelquefois ; au bout de quelques jours, Mlle Manesco alla chez la mère Béniamina.

Assez familiarisée déjà avec les habitudes du couvent, le luxe du riche appartement de la religieuse

ne l'étonna point. Au contraire, le goût artistique de sa jeune amie la charma.

La coquetterie de ces blanches mousselines, de ces draperies roses et bleues, le choix parfait de ces charmants mille riens posés sur de riches et gracieuses étagères, l'art de ce désordre si bien ordonné, lui montrèrent du premier coup d'œil une femme de sa société ; une seule chose la blessa : la jeune religieuse fumait. Elle en fit même une légère observation à sa nouvelle amie, qui lui offrait un cigare ; mère Béniamina regarda Éléna, et bientôt elle comprit vis-à-vis de quelle femme elle se trouvait.

— Oh ! je vous comprends, dit la religieuse, vous vivez encore des charmants souvenirs du monde, dont vous entendez toujours le bruit ; vous ne savez pas encore ce que sont ces mille voix du cœur qui murmurent ou crient à nos oreilles : Vivez comme tout vit ! Vous ne connaissez pas les mouvements d'une âme qui se lève pleine de vie et de force, avide de se confondre avec une autre âme, que Dieu a faite pour elle ! Vous n'avez pas besoin d'étourdir vos pensées par la fumée d'un cigare... Mais quand les doux chants du monde s'évanouiront avec le temps ; quand vous ne vous bercerez plus de la valse ravissante que vous dansiez hier encore, vous connaîtrez alors les supplices du vide, et vous ferez comme moi.

Éléna leva un regard moité surpris, moitié in-

crédule, sur mère Béniamina; si la jeune fille l'eût mieux comprise, elle se serait effrayée, bien sûr.

— Vous doutez, reprit la religieuse; oui, vous êtes trop jeune peut-être, ou bien, tout enfant que vous êtes, votre âme a déjà traversé le ciel de feu où sont tous les bonheurs; elle arrive déjà consumée dans ces déserts. Si c'est ainsi, restez, ma fille... restez dans cette tombe si vous êtes morte déjà; mais si vous êtes comme moi; si, pendant que vous trempiez vos lèvres à l'enivrante coupe de la vie, vos parents vous l'ont arrachée des mains et vous ont ensevelie dans ce crêpe noir qui vous sépare du monde, du bonheur, de l'amour, quittez tout alors; allez vivre d'eau et de pain et d'amour, d'amour surtout.

Éléna oubliait où elle était; sa jeune amie avait revêtu un peignoir bleu de ciel, ses longues nattes d'or tombaient sur ses bras, que découvraient ses larges manches: rien ne lui rappelait plus que c'était une religieuse qui parlait. Les cris d'une âme perverse s'échappaient en notes poétiques: Éléna ne s'indigna point; mais, troublée, elle déroulait son passé dans sa mémoire, et écoutait toujours.

— J'étais belle, j'avais quinze ans, j'aimais... j'aimais et je voulais aimer plus encore; je tendais mes bras vers l'homme dont j'eusse fait un Dieu... Un jour, oh! ce jour où l'on m'amena ici de force!...

J'ai fui... Je retournai auprès de mes parents, les suppliant à genoux de ne point m'enterrer toute vive ; ils ne m'écoutèrent point... Me voilà ici depuis dix ans... Comment voulez-vous que je vive comme celle qui viendrait ici expier des crimes, ou trouver la mort dont elle est avide ? J'aime le monde, je suis faite pour lui, tout ce que j'ai lui appartiendra toujours... Quand cette affreuse saison fera place à une saison plus gaie, quelques amis viendront me voir ; ma table ne sera plus abandonnée comme celle d'une misérable prisonnière... Dites-moi, chère amie, me condamneriez-vous pour cela ?

« Vous vous taisez... vous me trouvez coupable... Enfant, vous n'aimez pas... »

— Je n'aime pas !... murmura Éléna avec un amer sourire, devenant confiante malgré elle.

Mère Béniamina s'était confessée par habitude ; elle voulait maintenant confesser Éléna par ennui ou plutôt par un goût perverti de romanesque. Elle ne la questionna pas, pour ne point faire taire la jeune fille.

— Si je n'aimais pas, serais-je ici ? continua Éléna. J'aime ; mais j'aime un homme dont me séparent les lois de notre Église... De plus, il est exilé par les infâmes intrigues du plus infâme des hommes.

— Peut-être celui-là vous aimait-il aussi.

— Il n'en est point capable. C'est ma fortune qu'il convoitait ; mais au moment où, forcée par la plus

ténébreuse intrigue, je devais m'unir à lui, je n'ai pu accomplir ce terrible sacrifice.

— Oh ! vous avez bien fait... Ici on est libre... l'œil sévère d'une mère, l'œil plus sévère et plus jaloux encore d'un mari, ne veillent pas sur vos moindres pas, dit la religieuse, trompée sur le caractère d'Éléna et croyant inutile de garder plus longtemps le masque de sensibilité dont elle couvrait des torts bien réels.

Éléna, n'osant encore comprendre la religieuse, s'était arrêtée tout interdite. Mère Béniamina n'était pas Phanariote pour rien ; elle rebroussa chemin immédiatement, et reprit :

— Ils ne sont pas là, ces regards que le trop de tendresse aveugle. La sainte et pure flamme allumée en notre âme est vue de Dieu seul, qui la comprend et l'approuve... Pauvre enfant ! vous pourrez pleurer en silence... Que vous avez dû souffrir ! Maudit soit celui qui a brisé votre jeunesse ! Ah ! si je savais son nom pour appeler sur lui toute la vengeance du ciel !

— Son nom ! mes lèvres ne le prononceront jamais... C'est le nom d'un double et triple criminel ; il me fait horreur !

En effet, Éléna était devenue plus pâle, et la religieuse la vit frissonner.

— Pourquoi vous taisez-vous, ma chère? dit mère Béniamina, prenant les mains de la jeune fille. Je

connais beaucoup de monde; qui sait! peut-être pourrais-je vous être utile?

— Non, non, le nom de ce misérable ne souillera jamais mes lèvres!

— Dites... dites... peut-être vous vengerai-je un jour.

— C'est...

— Eh bien?

— Le courage me manque... je ne le pourrai jamais.

— Enfant! parlez.

— C'est... eh bien! oui... vous le saurez... Si vous le voyez jamais, vous saurez quelle âme infernale vit sous ce masque de glace... C'est.

La porte s'ouvrit brusquement; le nom qu'Éléna allait prononcer mourut sur ses lèvres.

— Mère Béniamina, dit vivement une novice qui venait d'entrer, la mère *Staritza* (1) vous prie d'aller au numéro 6 dire quelques prières. La malade est fort mal. Elle s'était sauvée; nous l'avons retrouvée dans l'église, et, en la reconduisant à la *Bolnitza* (2), un accès de rage s'est emparé d'elle; elle veut briser les fenêtres pour fuir encore.

— Dites à l'infirmière de lui mettre la grande chaîne... j'irai tout à l'heure.

(1) Abbesse.
(2) Infirmerie.

Tout en donnant cet ordre, la jeune religieuse était passée dans son boudoir pour changer de toilette; Éléna, ayant entendu un roulement de voiture dans la rue, s'était précipitée vers la fenêtre. Quand mère Béniamina revint, enveloppée de son long vêtement noir et couverte de l'épais voile de crêpe, elle trouva la jeune fille regardant avec distraction une charrette de provisions arrêtée devant l'*archondarick* (1).

— Voulez-vous venir avec moi chez une malade? dit la religieuse, espérant qu'Éléna la distrairait en chemin en poursuivant son histoire.

La jeune fille la suivit toute rêveuse.

Au bruit de la charrette, elle avait cru à l'arrivée de son père. Une révolution subite se fit dans ses pensées; elle traversa lentement la cour du couvent, sortit avec la religieuse par une des portes latérales, marcha longtemps parmi les irrégulières habitations des religieuses semées sur la montagne, mais resta silencieuse jusqu'à l'infirmerie. Mère Béniamina tenait un mouchoir blanc devant sa figure; il soufflait un tiède vent de mars, le plus dangereux pour la beauté du teint.

Arrivée à la *Bolnitza*, la religieuse échangea quelques mots avec l'infirmière, et, franchissant un corridor étroit, elle poussa une porte qui portait l'in-

(1) Appartement destiné aux étrangers.

scription du nº 6, et pria Éléna de passer devant.

Mlle Manesco s'arrêta sur le seuil. Elle n'osait avancer. Au fond d'une chambre basse et sombre, une femme aux pieds nus, mal enveloppée dans un vêtement de serge noire, les cheveux épars, était retenue au mur par des chaînes de fer qui entouraient ses mains et son cou.

Cette femme retourna la tête ; un cri d'horreur échappa à Éléna, et elle recula en saisissant les mains de mère Béniamina.

— N'ayez pas peur, ma chère, la folle est enchaînée ; elle ne peut faire aucun mal, dit la religieuse pour la rassurer.

— Ma mère... ma mère... oh ! vous ne savez pas... cette femme est la victime d'un criminel... La princesse Maria dans cet état !... Oh ! ma chère Béniamina, celui dont je vous ai parlé, c'est son mari... Cet infâme que vous maudissiez tout à l'heure, c'est lui... c'est Zonidis.

— Qu'avez-vous, ma mère ? demanda aussitôt Éléna changeant de ton ; car la religieuse avait laissé tomber son livre de prières. Seriez-vous aussi une des victimes de cet infâme ?

— Mon frère !

Ce fut tout ce que put dire mère Béniamina, pâle de colère.

Un rire strident de la folle glaça ses lèvres. Quand elle reprit un peu de calme, Éléna avait disparu.

— Donnez-moi la rose, dit doucement la folle en essayant de tendre ses bras enchaînés.

Mère Béniamina n'eut point le courage de dire les prières commandées par l'abbesse.

XXVI

Les bourgeons roses s'ouvraient aux branches des arbres, une herbe fraîche et tendre couvrait la campagne, sur les cimes des Karpathes les mélèzes secouaient la neige qui les poudrait à frimas ; leurs chaînes de glaces rompues, les ruisseaux reprenaient leur cours bruyant, les oiseaux essayaient leurs notes printanières, tout se paraît en souriant, attendant le réveil des fleurs et des abeilles.

Éléna était sur la colline, au pied d'un vieux chêne mousseux, bien loin du couvent de Varatik. C'est là qu'elle venait s'asseoir, à l'abri d'un immense rocher suspendu au-dessus de sa tête, fuyant le temple où l'œil de mère Béniamina pouvait la

voir, cherchant à oublier les cantiques où dominait la voix de la sœur de Zonidis.

Le soleil disparaissait derrière les montagnes, envoyant un baiser d'or à la terre qu'il quittait; Éléna le regardait, et ses pensées allaient à Manoïl.

Tout à coup une pluie de violettes inonda la jeune fille.

— Ah! dit une voix fraîche et argentine, un malheur me menace; la première hirondelle vole à ma gauche.

Éléna se retourna; elle vit, debout sur le rocher, une jeune fille, les mains pendantes, le tablier défait, le regard cloué sur l'espace.

— C'est Florica! dit avec joie Mlle Manesco; Florica dont le père a été sauvé par Manoïl.

Florica s'entendit nommer, et, reconnaissant son ancienne bienfaitrice, elle accourut à elle :

Les premières paroles de *la fleur des Karpathes* furent mille expressions de joie de revoir Mlle Manesco, et bientôt elle lui demanda des nouvelles de Manoïl.

Le cœur d'Éléna saigna en entendant la jeune fille bénir avec enthousiasme le sauveur de son père.

— Il nous a porté bonheur, ce jeune seigneur, continua la villageoise; non-seulement son or a rendu la vie à mon père; mais, pendant ce malheureux procès, Dieu a mis sur ma route un ange qui nous a retirés du plus profond abîme. J'étais seule, un jour, quand je vis entrer un grand et beau sei-

gneur, magnifiquement vêtu, qui me demanda si ce n'était pas là que demeurait une tireuse de cartes. Je lui répondis que non, et qu'étant étrangère, je ne savais même pas s'il y en avait une dans les environs. Cet homme était bon comme on l'est à la campagne ; il me demanda la permission de se réchauffer un instant, et s'informa avec beaucoup d'intérêt de quel pays j'étais. Je lui contai notre histoire et les malheurs de mon père avec ses procès. Il m'écoutait avec une attention qui m'allait vraiment au cœur ; puis il me dit qu'il connaissait beaucoup les affaires, et qu'en voyant nos papiers, il pourrait m'apprendre si nous avions quelque espoir de gagner notre cause. Les pièces étaient chez mon père ; mais comme je désirais ardemment savoir si ce pauvre père ne se tourmentait pas en vain, je priai l'étranger de revenir le lendemain. Il revint encore en l'absence de mon père ; lui montrer les dossiers me fut impossible. C'était vraiment un ange de bonté que ce boyard ; il revint plusieurs fois, et, quand il sut que nous étions dans la misère, il m'offrit un jour — car le hasard voulut qu'il ne rencontrât jamais mon père — de lui procurer une place d'intendant chez un de ses amis. Je ne le revis plus depuis lors ; mais il ne nous avait point oubliés : peu de temps après, quand nous étions de nouveau près de mourir de faim, un domestique vint nous apporter une lettre pour le régisseur du château, et nous partîmes pour Crivéni.

— Crivéni ! dit Éléna avec une grande surprise.

— Oui, madame, à deux lieues d'ici, et nous sommes bien heureux. Depuis quelques jours, mon père est parti à la ville complimenter, de la part des villageois, M. Grégory Manesco, dont la fille s'est mariée.

— Et quand arrive ton père? demanda Éléna, ne doutant plus que Florica ne parlât d'elle.

— Il devait revenir il y a deux jours; je ne comprends pas ce retard... Peut-être cherche-t-il le monsieur au traîneau et vous, madame, à qui il portait deux paires de colombes blanches de ma part... Nous ne savions pas votre nom, et il aura peut-être oublié que vous demeurez rue du Pont-Vert en face de la pharmacie.

— Mon Dieu! mon enfant, fit Éléna qui n'entendait plus rien, va vite, je t'en supplie, à Crivéni, et, si ton père est de retour, viens immédiatement me donner des nouvelles de ton maître.

— Vous connaissez monsieur Grégory Manesco, dit la villageoise, que l'accent d'Éléna avait frappée. Puis, baissant un peu la voix, elle ajouta avec un peu d'embarras : Si vous le connaissez, vous devez connaître la demoiselle qui est si belle, dit-on... et... le... monsieur blond... qui nous a recommandés à lui...

Éléna comprit à demi Florica; elle la regarda avec étonnement et pitié. *La fleur des Karpathes* changea de couleur, et, s'excusant :

— C'est que peut-être il est le mari de la demoi-

selle... dit-elle en jetant un regard dérobé sur mademoiselle Manesco, cherchant au plus vite une réponse.

— Non! oh! non!.. fit Éléna en frissonnant au souvenir de Zonidis.

Elle voulut parler encore; mais, voyant *la fleur des Karpathes* pâle et chancelante, la fille de l'ex-ministre se retourna, et, alors se levant avec précipitation, elle voulut fuir; mais ses membres glacés la clouèrent à sa place, elle ne trouva même pas la force de pousser un cri.

Zonidis était là!

Le Phanariote était vêtu de noir; il avait réussi à donner à son visage l'expression d'une profonde douleur. Il se fit un long silence lorsque ces trois personnages se trouvèrent face à face. Florica regardait la terre, Éléna n'osait encore deviner les desseins de Zonidis, et lui, le Phanariote, paraissant ne point voir la petite villageoise, attendait qu'Éléna parlât la première.

— Mon père est mort! Vous venez me le dire. Oh! mon père n'est plus... j'ai tué mon père!.. s'écria enfin Éléna avec un désespoir qui fit fondre en larmes *la fleur des Karpathes*.

Le Phanariote ne répondit rien.

— C'est donc vrai?... C'est vrai!... je ne me trompe pas? O mon Dieu! mon Dieu!... dites, de grâce, que je suis folle, que c'est un rêve, un délire... Vous

vous taisez... toujours le même silence... O ciel ! c'est donc vrai!..

— Mademoiselle, du courage!.. Vous en avez pourtant, dit ironiquement Zonidis à la jeune fille qui poussait des sanglots déchirants.

— Oui, vous avez raison; j'ai eu le courage de tuer mon père... vous avez raison ; je le sais... ne me le répétez pas... je le sais.

Éléna s'arrêta un instant.

— Mais vous ne me l'avez pas dit... Mon père vit peut-être... il est peut-être ici... reprit-elle avec une espèce d'exaltation. Je vais le voir... Dites-moi où le trouver... Mon père ! mon cher père, pardonnez-moi !

Zonidis, feignant d'être trop ému pour pouvoir répondre, tira une grande lettre cachetée de noir, et la tendit à Mlle Manesco.

— Dieu! mon père! s'écria Éléna avec une douleur sauvage en saisissant le papier fatal.

Mais aussitôt la lettre tomba de ses mains, et, s'appuyant contre un arbre pour ne point s'affaisser sur elle-même, elle supplia d'une voix brisée :

— Lisez... lisez... car je ne vois pas.

— Mademoiselle, il est tard... rentrons... Attendez, reprenez vos forces... Au couvent vous apprendrez par vous-même les dernières volontés de votre père.

— Lisez... lisez... dit faiblement la jeune fille.

Florica, tremblante, regardait tantôt la fille de l'ex-

ministre, tantôt le monsieur blond qui avait été si bon pour elle.

Zonidis avait relevé la lettre, mais il la retournait dans ses doigts, hésitant, ou semblant hésiter à l'ouvrir.

— De grâce... lisez... Je veux tout savoir... je supporterai tout... murmura Mlle Manesco.

Le Phanariote toussa légèrement et brisa le cachet noir.

— Lisez... fit encore Éléna.

Une seconde toux sèche se fit entendre, et Zonidis commença à lire la lettre qu'il avait fait écrire à l'ex-ministre mourant.

« Ma fille, en rendant l'esprit à Dieu, je demande » au ciel que ton âme se perde...

Éléna poussa un cri sourd.

Le prince s'arrêta un moment ; il toussa encore et reprit : « Que ton âme se perde dans le néant, que » ton corps ne repose pas en paix dans sa tombe, » que tes os soient dispersés comme la poussière, » que tu sois trois fois maudite, si tu laisses encore » peser la honte sur ma tête, si tu ne répares ton » déshonneur en t'unissant à l'homme à qui je t'ai » donnée... »

— Arrêtez!.. arrêtez! s'écria Éléna avec égarement. Arrêtez, je ferai tout.

Depuis quelques instants Florica sentait sa tête devenir lourde; aux cris d'Éléna elle tomba lentement à ses pieds.

Quelques religieuses passaient en ce moment. Le prince les appela pour soulever *la fleur des Karpathes*. Elles la transportèrent au couvent, suivies de Mlle Manesco, qui trouvait à peine la force de marcher.

XXVII

Depuis huit jours, chaque heure amène vingt hôtes à Varatik. L'*archondarick*, tout vaste qu'il est, ne peut plus contenir tant de monde, et chaque religieuse est confinée dans une ou deux chambres, son appartement étant envahi par les nombreux visiteurs que les fêtes de Pâques attirent au couvent. C'était un va-et-vient continuel; toute la semaine sainte le bruit allait toujours en augmentant, jusqu'au samedi soir, où, tout sembla mourir subitement. Pas une lumière, pas une voix, pas un souffle dans l'espace. Mais tout à coup minuit allait sonner; une voix lente, grave, mais retentissante, frappe l'air à deux ou trois intervalles; d'autres voix moins amples, mais plus pénétrantes, s'y mêlent bientôt, et d'un commun accord remplissent la vallée de sacrés appels. L'heure

de la résurrection arrivait. Aux premiers sons des cloches, en moins de dix minutes, la vaste enceinte du couvent s'était complétement animée : les paysans qui dormaient pêle-mêle sur le gazon autour de l'église se lèvent bruyamment; leurs cierges sont allumés; des files de nonnes arrivent couvertes de leurs voiles noirs, portant des flambeaux dont la lumière se reflète sur leurs figures fatiguées par l'insomnie; puis viennent des groupes de boyards, des vieillards portant l'ancien costume, des jeunes gens en habit de chasse, des dames, des jeunes filles en robes blanches, des domestiques aux livrées les plus diverses, depuis le groom à la simple tunique verte jusqu'à l'Albanais à l'ample jupe blanche, à la veste rouge brodée d'or, au fez tombant sur l'oreille et les deux pistolets chargés à la ceinture.

Toute cette foule pénétra dans l'église.

Bientôt les douze officiantes sortirent de l'autel, appelant tout chrétien à la joie et à l'espérance; car Jésus-Christ est ressuscité. Des chants remplirent la voûte, et une douce émotion s'empara de tous les assistants.

Zonidis était là, souriant aux cantiques des vierges, mais le regard fixé sur le seul endroit obscur du temple. Là, trois femmes étaient agenouillées, toutes trois dans la même attitude.

L'une était vêtue d'une serge blanche, les cheveux défaits, tombant sur ses épaules et sur ses bras

entourés d'une chaîne dont les bouts étaient dans les mains de deux religieuses; l'autre portait une robe rose et des fleurs dans ses nattes; la troisième, qui se trouvait au milieu, était tout en noir. Il y avait une heure que ces trois femmes priaient l'une à côté de l'autre, et elles ne s'étaient encore ni vues, ni regardées. Maria ne pensait qu'au crime qu'elle s'imaginait avoir commis et au désespoir de son mari lâchement abandonné; Florica, oh! ne disons pas ce qui faisait battre son cœur dans son corsage rose, mais moins rose que son front; quant à Éléna, une bande infernale criait aux oreilles de la malheureuse jeune fille; ces voix, qui lui déchiraient l'âme, répétaient et répétaient sans cesse la cruelle malédiction paternelle, ne la laissant même pas prier Dieu, l'arrachant jusqu'aux pensées de Manoïl.

Le Phanariote contemplait son œuvre de désolation avec l'orgueil et la joie du prêtre qui aurait ramené à Dieu cent âmes égarées.

Quand il eut rassasié ses yeux du désespoir de ses trois victimes, il alla prendre le pain bénit, puis, donnant son bras droit à sa sœur et son bras gauche à un jeune homme pâle et frêle, mais très-élégant, qui causait au milieu de l'église avec mère Béniamina, il vint passer tout près d'Éléna, de Maria et de Florica. Là, il s'arrêta, comme pour admirer l'image de la vierge de vermeil, toute couverte de pierreries.

— Eh bien! mon cher Ogor, dit-il enfin comme s'il eût cru mademoiselle Manesco à cent lieues, votre nouvelle d'hier se confirme : cette nuit même un courrier est venu m'apporter une lettre de Gaston de Breux.

Entendant cette voix, les trois femmes, agenouillées aux pieds de la vierge, tressaillirent. Maria leva la tête, tendit ses bras enchaînés, comme pour écouter les sons qui la charmaient. Florica se courba davantage sur les dalles du parvis. Éléna resta froide en entendant prononcer le nom de l'ami de Manoïl.

— Allons, mon frère, laisse-là tes tristes histoires! c'est Pâques aujourd'hui, je veux être gaie... interrompit mère Béniamina; le déjeuner nous attend et je l'attends bien aussi après sept semaines de jeûne, et je suis sûr qu'Ogor est de mon avis.

— Je suis toujours de l'avis des dames, dit le joueur galamment.

— Complimenteur rime avec menteur, je te l'ai dit mille fois, fit la religieuse avec un charmant sourire.

— Béniamina, qu'Ogor t'accompagne; j'ai des affaires pressantes... Il faut que j'écrive à Paris pour avoir des détails sur ce malheureux événement; tu sais que la mort de Manesco m'a pour ainsi dire laissé le tuteur de ce jeune homme.

Éléna ne doutait plus qu'un malheur était arrivé à Manoïl; elle se leva.

Zonidis s'était éloigné, entraîné par sa sœur, qui lui répétait que vingt personnes déjeunaient chez elle, et qu'elle ne ferait point servir s'il ne venait pas.

Avant de quitter l'église, le Phanariote se retourna comme pour se signer une dernière fois : il vit Éléna, livide, le suivre de loin.

— Elle vient, se dit-il, elle est toujours la même... Oui... elle viendra jusque chez ma sœur... Elle veut l'apprendre... elle l'apprendra.

— Léonide ! Léonide !... dit tout à coup Marie, voyant clair autour d'elle.

Florica jeta un regard sur la folle et recula en frissonnant : *la jalousie l'avait frappée au cœur*, comme un coup de poignard.

Éléna, au milieu du temple, luttait contre cette force irrésistible qui vous entraîne au fond du précipice lorsque déjà votre pied touche ses bords. Zonidis avait disparu dans la foule. Au bout de quelques minutes mademoiselle Manesco était chez mère Béniamina. Son cœur battait avec violence ; elle eût donné sa vie pour apprendre, en ce moment même, la terrible nouvelle ; mais, avant de franchir le seuil de la salle où les convives étaient déjà réunis, elle s'arrêta sans avoir le courage d'avancer.

Elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur une chaise, résolue d'attendre un moment favorable pour parler à la religieuse. Des paroles confuses, arrivant de la salle voisine, la firent frissonner.

— Mais je l'ai beaucoup connu à Paris, où ses extravagances l'avaient mis à la mode, disait une jeune et belle Jassyienne.

— C'est ce que dit aussi *le Siècle* ; il paraît que quelques jours auparavant...

Mère Béniamina interrompit Ogor brusquement en lui présentant un plateau de pâtisserie.

— Des *baisers?* demanda le joueur plaisamment.

— Des *soufflets*, répondit la religieuse sur le même ton.

La conversation fut interrompue par un rire prolongé.

Éléna souffrait cruellement dans son impatience ; elle fit un mouvement qui, saisi par l'oreille attentive du Phanariote, le força de dire plus tôt qu'il n'en avait l'intention :

— Béniamina, tu t'occuperas d'Éléna en mon absence, étant son tuteur, comme celui de ce pauvre Ivesco, dont la mort...

Il n'avait pas achevé qu'Éléna, éperdue, se précipita dans la salle.

— Qui a dit que Manoïl est mort? s'écria-t-elle. Manoïl mort!

Éléna resta absorbée par des sentiments qu'elle n'avait pas encore connus. Elle aimait maintenant avec transport, avec frénésie ; tout se taisait dans son âme pour ne laisser parler que l'amour ; elle avait envie de se jeter à genoux, de tendre ses deux

bras vers le ciel pour demander Manoïl à grands cris ; de fuir loin, bien loin, d'aller à cette tombe qui renfermait tout ce qu'elle avait de plus cher au monde ; de prendre cette terre noire et glacée et de la baiser de ses lèvres brûlantes ; de presser contre son sein cette croix de pierre où était gravé le nom de Manoïl; mais elle resta immobile si longtemps que Zonidis en frissonna. Tout à coup ses mains tombèrent le long de son corps, et, avec un calme, une douceur inexplicable dans une telle situation, elle dit au prince :

— Eh bien, monsieur, vous m'avez tuée, que voulez-vous encore?

Mère Béniamina avait fait passer ses hôtes dans le salon. Le prince alla fermer la porte, puis vint près de la jeune fille.

— Rien, dit-il, rien... Rendez-moi seulement la lettre de votre pauvre père.

Un cri de terreur échappa à Éléna.

— Ah ! cette lettre... oh ! c'est cette malédiction qui a tué Manoïl, dit-elle saisie d'une espèce d'horreur d'elle-même. Mais je porte donc partout la mort?... Non... écoutez, vous n'aurez point cette lettre... Non, attendez... ma pauvre tête se trouble... Eh bien ! oui, oui, pas demain, aujourd'hui... maintenant... maintenant, vous aurez ma main.

A ces dernières paroles, Éléna, perdant ses dernières forces, tomba presqu'évanouie sur son siége.

XXVIII

Longchamps était splendide le vendredi saint de l'an 185... On ne se rappelait même pas avoir vu d'exposition de chevaux, de voitures, d'étoffes et de sourires plus brillante. Le *jokey-club* y était représenté avec tant d'éclat que les merveilleuses et les lionnes, les grisettes et les lanceuses, étaient embarrassées à qui donner la palme; chaque nouveau Phébus effaçait ses rivaux en apparaissant. Mais tout à coup un *brian* léger passa, rapide comme le vent, et toutes les lorgnettes désignèrent les quatre gris-pommelés Roumains, coursiers aux jambes de gazelle, au sang de feu, au col fièrement arrondi, comme les rois de la fête.

— Tu ne viens donc pas souper? dit un élégant

sportsman à un grand jeune homme très-pâle qui conduisait.

— Non, mon cher de Breux, non.

— Mais voyons donc, Manoïl ! as-tu sérieusement envie de t'amuser, oui ou non ? Tu arrives et me dis : Voilà de l'or pour acheter tout ce que Paris a *d'achetable*, mais distrais-moi, j'ai un chagrin qui me ronge ; puis au premier pas que je fais pour chasser tes maudits papillons, tu m'arrêtes épouvanté comme une pensionnaire en trouvant un billet rose dans le bouquet de violettes blanches qu'on lui offre.

— J'irai, cher ami, où tu voudras, mais pas aujourd'hui.

— Cependant, on compte sur toi.

— Je suis souffrant, tu n'as qu'à m'excuser.

— Mais le souper est en ton nom.

— Gaston, je n'aime pas ces femmes-là !

— Viens alors chez la duchesse, où bien à l'ambassade ottomane ; de Nanjac te remplacera au café anglais.

En ce moment, une calèche vint passer tout près de l'élégant phaéton de Manoïl.

Couchée à-demi sur des coussins de satin blanc, une jeune femme, presque ensevelie dans des flots de gaze et de dentelles, se souleva lentement et fit à de Breux un petit signe de sa mignonne main dégantée.

— Regarde... regarde, la Rosita passe, dit Gaston

à son ami ; je te félicite, mon cher, tu as fait sa conquête, car ce salut n'est point pour moi, j'en suis certain.

— Et que m'importe ! fit Ivesco d'un ton qu'Éléna aurait dû entendre.

— Quoi ! mais tu me désespères !... Aussi incorrigible que cela ?... Réellement, mon cher, c'est trop provincial.

La Rosita repassa en ce moment ; son équipage toucha presque celui des jeunes gens.

Cette fois, la célèbre danseuse fixa Manoïl, et sourit d'un de ces sourires qui l'avaient précipitée dans l'abîme.

Manoïl rendit la bride à ses chevaux, qui prirent le galop.

— Suivez ce phaéton, commanda la danseuse à son cocher.

Ses alezans étaient anglais pur-sang ; ils ne tardèrent point à atteindre l'attelage du jeune Roumain.

— Dans ma loge, à onze heures ! dit-elle à de Breux quand sa robe effleura en passant la bottine vernie du *sportsman*.

Gaston lui répondit par un geste de désespoir.

La lèvre dédaigneuse de la Rosita s'agita doucement.

— Avenue de Saint-Cloud ! dit-elle au cocher, faisant tourner bride.

Une semaine ne s'était pas écoulée, qu'un jour, à

trois heures de l'après-midi, Gaston de Breux entrait dans le boudoir de la danseuse.

— Eh bien, mon cher allié ?... demanda la Marseillaise, levant ses admirables yeux noirs sur lui... Eh quoi ? qu'est-ce donc que cette figure anglaise que vous colportez ?... Auriez-vous par hasard le bon goût d'adopter les airs de votre *illustrissimo* Valaque ?

— Ne plaisante pas, ma chère! je suis au désespoir, un affreux malheur est arrivé à mon ami.

— Tant mieux, tant mieux! je ne puis souffrir les rustres.

— Ne ris pas... Ivesco a disparu ; il est probable...

— Comment ?... et mes dix mille francs ?... interrompit la danseuse sans rire, cette fois.

— Tes dix mille francs, qui diable y penserait!... Allons, dis-moi, ne l'as-tu pas vu?

— Oh !... mais depuis qu'il a été dans son pays ; ce n'est plus que carton.

En ce moment, un négrillon entra portant, un journal sur un plateau d'argent ciselé.

— Ah !... on fait ici de la politique ? dit Gaston, qui avait déjà pris son chapeau pour partir.

— C'est-à-dire, on s'occupe d'affaires.

— D'affaires ?

— Certainement, il faut songer à l'avenir.

— Comment cela ?

— Mais c'est très-simple ; vous devez saluer un

jour Rosita le chapeau bas. Elle sera baronne, comtesse, princesse peut-être.

— C'est un peu difficile.

— Pas tant qu'il vous plaît de le croire, si nous battons bien les Russes.

— Ah ça ! mais dis donc, tu deviens un logogriphe aujourd'hui.

— Oui, et non.

— La clef, s'il vous plaît ?

— C'est la guerre, vous dis-je.

— Tu plaisantes.

— Du tout, mon cher.

— Je m'y perds.

— Si l'on n'avait point trop abusé d'un mot de je ne sais quelle femme bas-bleu, je te dirais : Donne ta langue aux chiens.

— Parle ; mais ne bavarde pas, cela ne sied pas à tout le monde.

— Des projets sérieux, monsieur.

— Voyons, madame.

— J'ai besoin d'être riche.

— Tu n'es pas encore dans l'âge d'y penser.

— Oui, heureusement, mais j'ai mon but. Il me faut un million ; le jour où je l'aurai, je le mets au bout d'un hameçon, que je jette au hasard dans le grand fleuve de comtes, barons, marquis et princes ruinés qui déborde sur les boulevards, et avant six mois je suis grande dame.

— Et alors ?

— Alors vous viendrez à mes bals danser avec des princesses russes, et, même étant avec vos femmes, vous saluerez les armoiries de mes voitures.

— Cela aurait du bon, si ces armoiries pouvaient ne point être de contrebande.

— Mais il n'y a pas seulement des Français au monde.

— Il n'y a rien à dire, tu fais des progrès.

— Et quand étais-je sotte, monsieur ?

— Jamais, je le reconnais ; tant pis pour ton baron, comte ou prince. Mais enfin la prise de Moscou, le congrès de Vienne ou l'autonomie des principautés Danubiennes, comment vont-elles te conduire à la toison d'or ?

— Tu n'y es donc pas encore ?

— Non, en vérité.

— Et ce quelque chose qui suit la politique, comme le tournesol suit le soleil ?

— Quoi donc ?

— La Bourse.

— Tu joues ?

—Mais puisque je veux de la fortune !

— Rosita, je vais porter ton deuil.

— Très-bien, mon cher ; en attendant, lisez ce journal, car il faut que je m'habille.

De Breux prit machinalement le journal et se mit

à le parcourir en se laissant tomber sur une ottomane de satin rose.

Un long article était consacré aux Principautés Danubiennes. C'était un projet d'union des deux pays, d'établissement d'une dynastie sur le trône, ou plutôt du rétablissement de cette loi que les abus seuls avaient détruite.

« A propos de la Moldo-Valachie, disait plus bas » le journal, un fait déplorable s'est passé avant-» hier à quelques lieues de Paris. Un jeune Rou-» main du plus haut rang, riche et plein d'avenir, » qui se trouvait exilé de son pays pour un temps » incertain, s'est brûlé la cervelle avec un revolver » qu'on a trouvé près de lui. La tête de ce malheu-» reux a été fracassée au point de le rendre mécon-» naissable, et, sans une lettre que les domestiques » du jeune gentilhomme trouvèrent sur sa table, on » aurait pu difficilement supposer que ce cadavre » mutilé était celui du noble étranger dont l'esprit » et le bon goût faisaient le charme de la haute » société parisienne... »

— Mais c'est assez... c'est assez, interrompit la danseuse ; vous allez me donner une migraine de vingt-quatre heures... me voilà déjà pâle comme une morte... Et qu'a-t-il fait de ses chevaux? j'ai envie de me les faire acheter.

— Ils ne sont pas à vendre, madame, dit de Breux

froidement. Mon ami me les a donnés, et je les garde.

— Ah ! c'est vous qui avez hérité ; mais alors mes dix mille francs ? Tu sais bien que j'ai suivi tous tes ordres ; si ce Patagon-là n'était pas... *apprivoisable*, ce n'est pas de ma faute.

— Vous les aurez, madame, dit de Breux se disposant à sortir.

— Gaston, tu dis... fit la danseuse en s'élançant et l'arrêtant par le bras.

— Que vous aurez la somme que je vous ai promise.

— Tu es charmant ; nous restons aujourd'hui de bons amis... Eh bien, je ne sors pas ; j'attendrai ton notaire.

— M. Barnabé Voiturin ! annonça un grand domestique poudré.

— Oh ! l'affreux usurier, dit le *sportsman*, qui, en ouvrant la porte, se trouva face à face avec un petit homme portant un paletot gris, un pantalon vert-olive, des souliers noués de cordons blancs, et qui entrait en toussant.

XXIX

Il faisait nuit. La lune brillait de tout son éclat. D'innombrables étoiles venaient saluer les fleurs qui s'endormaient, la brise fuyait à travers la forêt, et l'espace retentissait des chants du rossignol. Éléna s'avançait rapidement sous les sombres mélèzes, le long d'un charmant ruisseau qui roulait sur des cailloux argentés. Elle marcha ainsi longtemps sans but. Tout ce qu'elle voulait, c'était fuir le lieu où se trouvait Zonidis, c'était perdre le souvenir de sa fatale promesse. Mais le temps marchait avec elle ; la blonde fille de la nuit disparaissait derrière les cimes des Karpathes, le feuillage ne frémissait plus; les notes vibrantes de l'amoureuse Philomèle s'étaient perdues peu à peu ; le silence régnait autour de la jeune fille. Des branches, légèrement agitées

non loin d'Éléna, la firent tressaillir. Elle s'arrêta haletante. Le bruit cessa, et tout reprit ce calme de mort ; mais Éléna tremblait encore.

— Non, dit-elle enfin, trouvant la force de parler, ce n'est point la voix des trépassés ; ces paroles n'étaient point les terribles paroles de mon père... non, ce soupir n'était pas un gémissement de Manoïl... Dieu ne peut pas avoir permis aux morts de troubler les vivants... C'était le vent qui agitait le feuillage... c'était quelque oiseau nocturne poursuivant sa faible proie... Mais ce silence est lugubre... Oh ! il fait froid... partons... partons...

Éléna se retourna vivement pour se diriger vers le couvent ; mais, au même moment, un cri de terreur lui échappa, et elle resta froide en murmurant d'une voix égarée.

— Ce sont eux... les voilà... ces ombres dans la clairière, c'est mon père, c'est Manoïl... Mon Dieu ! voyez leurs figures livides ! c'est bien l'œil courroucé de mon père... Il s'arrête !... Ciel ! qu'est-ce donc ? Manoïl est à genoux, il prie pour moi... Oui, mais l'ombre irritée menace ! Oh ! les cruelles paroles !... Mon père ! cessez ! cessez, de grâce ! Pardonnez-moi, mon père !... Je le jure, vous serez obéi... Mon père ! ô ! mon père ! je vous obéirai, mais aussitôt j'irai vous rejoindre.

Les deux ombres qu'Éléna avait prises pour des fantômes avaient disparu derrière les arbres, et la

jeune fille implorait encore leur grâce ; elle croyait encore voir, entendre son père menaçant répéter l'horrible malédiction.

— Demain... demain, dit encore la jeune fille d'une voix étouffée ; et, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle chercha le chemin qui conduisait au couvent.

Le lendemain, Éléna était devant l'autel, sa main dans la main de Zonidis.

Le mariage se célébrait dans une grande salle du château de Crivéni. Barbou l'intendant et la femme du prêtre étaient les témoins du prince et de la princesse Zonidis. Les circonstances dans lesquelles se contractait cette alliance n'avaient point permis de choisir un parrain et une marraine dans la société des mariés.

Éléna, portant le deuil de son père, était vêtue de noir, et ce *oui* solennel que Zonidis prononça avec un tressaillement de joie fut murmuré par la jeune fille comme un adieu à la vie.

Le prêtre tendait aux jeunes époux le verre de vin qu'ils doivent se partager comme symbole du partage du même sort. La messe était finie.

— Arrêtez ! cria tout à coup d'une voix qui fit tressaillir tout le monde, un jeune paysan qui venait d'entrer brusquement.

L'officiant resta le regard attaché sur le nouveau venu; les deux témoins s'entre-regardèrent; Éléna se

demandait quelle pouvait être cette figure étrangère ; Zonidis devint livide.

— Arrêtez ! répéta le jeune homme, dont la voix et le geste avaient quelque chose d'imposant. Ministre de Dieu, vous connaissez ses lois ; cet homme n'est point libre, il a promis le mariage à une jeune fille qu'il a trompée, il doit tenir sa promesse. Florica se meurt, et elle ne doit pas mourir déshonorée.

— Ma fille ! s'écria Barbou fou de rage.

Et le flambeau qu'il tenait s'échappa de ses mains.

— Votre fille, oui, votre enfant, poursuivit le villageois ; il s'en est fait un jouet, se croyant devant Dieu même revêtu de priviléges que n'a point le pauvre qu'il écrase sous son pied.

— Pauvre ! Mais je ne suis pas pauvre... La fortune dont il m'a dépouillé est là... Mais mon enfant... il a tué mon enfant... Eh bien ! il ne jouira plus de ce nouveau forfait... Sangsue phanariote, habituée à sucer le sang de nos veines, je t'écraserai à mon tour.

Les poings crispés, l'œil en feu, pâle de désespoir, le vieux *razech* s'élança vers Zonidis.

— Je suis ton maître !

Le Phanariote, interdit d'abord, avait repris son calme, et ces mots furent prononcés par lui d'un ton qui glaça le malheureux père. Au même moment il se retourna vers ses valets :

— Conduisez en prison ces insolents, commanda-t-il.

Puis, tirant une bourse qu'il jeta par terre, il ajouta :

— Voici de quoi enterrer *leur* fille.

Un rugissement de douleur échappa au vieillard, le désespoir arracha un rire affreux au jeune paysan; mais tous deux ne purent rien faire : leurs bras étaient retenus par les nombreux valets qui les entouraient.

Éléna avait suivi cette scène d'un œil sombre ; aux dernières paroles de Zonidis elle porta sa main à son corsage, et, jetant au ciel un regard plein d'amertume, elle s'élança dans la pièce voisine.

— Je suis sauvée ! dit-elle, avec une joie délirante, voici de quoi rejoindre Manoïl.

Elle porta à ses lèvres un flacon qu'elle retira de son corsage.

— Non, je veux le voir encore, reprit-elle en s'arrêtant ; je veux me transporter un moment par la pensée au jour où il portait à ses lèvres ce mouchoir teint de mon sang... Manoïl, tu m'as aimée!.. merci Manoïl ! merci... Oh ! je te vois encore alors que ma pauvre tête était si faible... alors qu'en cette nuit terrible tu m'emportais dans tes bras... Manoïl, que ton regard est tendre et ton sourire caressant!... Te voir ! quelles délices !... Laisse-moi te regarder encore, puis je mourrai heureuse... Adieu, Manoïl,

adieu... Tu me vois, j'arrive... Mon Manoïl, adieu!

La boisson mortelle que tenait Éléna fut une seconde fois approchée de sa bouche.

— Manoïl, regarde-moi, je viens.

Elle ferma les yeux et ses lèvres touchèrent les bords glacés de la fiole.

En ce moment un bras saisit le bras d'Éléna; elle poussa un cri en se retournant.

Manoïl était devant elle.

— Malheureuse, que fais-tu? s'écria Ivesco pressentant la vérité.

— Manoïl! c'est toi?.. c'est bien toi?.. demandait Éléna avec égarement. Mais non, c'est un rêve... c'est le délire de la mort qui approche... N'est-ce pas Manoïl, je vois trouble?.. Non, ce n'est pas toi... c'est une ombre, c'est un fantôme...

— Éléna! mon Dieu! qu'as-tu?.. pourquoi ce trouble? Éléna, reconnais-moi. Oh! reviens à toi.

— Je ne rêve pas... c'est vrai... c'est toi! c'est mon Manoïl!..

La mariée passa une main sur ses yeux comme pour s'assurer qu'elle ne dormait pas.

— Éléna! ma bien-aimée! regarde-moi... Je viens te sauver.. partons! partons, Éléna, tu n'es point ma sœur.

— Qui te l'a dit?... je ne suis pas ta sœur?... Manoïl, nous aimer n'est pas un crime... Manoïl, parle, parle... est-ce vrai?

— J'ai des preuves, les voici... Le fils de ta nourrice m'a révélé le mystère de ta naissance... Tu n'es point la fille de Manesco, mais celle de son beau-frère... Éléna, viens, partons... Je suis un proscrit, tu le sais, je suis ici au péril de ma vie... Partons, ma bien-aimée.

En parlant ainsi, Manoïl attirait la mariée vers lui.

Le front appuyé sur la poitrine du jeune homme, Éléna resta quelques instants silencieuse ; puis, tout à coup rejetant sa tête en arrière, elle plongea son œil pénétrant dans le regard d'Ivesco.

— Manoïl, m'aimes-tu ? demanda-t-elle.

— Tu me le demandes ! mais si je ne t'aimais pas, serais-je ici, où chaque moment peut me faire perdre la vie? Je t'aime, enfant, tu le sais bien. Viens Éléna... partons...

— Eh bien ! oui, partons... Loin d'ici nous serons heureux... Emmène-moi, Manoïl, emmène-moi, mais à l'instant, sans perdre une minute, sans tarder une seconde... sans que j'aie le temps de regarder en arrière.

— Éléna ! mais que veux-tu dire ? mon Dieu !

— Rien. Je t'aime... Partons,.

— Mais ce trouble ?

— Que t'importe?... je t'aime... Ou bien, non, écoute... La mort au ciel doit être douce... mourons ensemble... Manoïl, regarde ce flacon, il y a là du poison pour deux.

— Du poison! tu parles de mort quand tu m'es rendue, quand rien ne peut empêcher notre bonheur?

— Oh! pardonne, Manoïl... C'est horrible... mon Dieu! c'est horrible!

— Éléna! il est tard, la voiture nous attend... partons... partons... ma bien-aimée.

— Manoïl!

Et Éléna retint avec effroi le jeune homme, qui l'entraînait vers la porte.

— Tu hésites, Éléna!... Pourquoi?

— Pourquoi?... Et tu me le demandes!

— Non, je ne veux rien savoir maintenant... ne perdons pas une seconde... viens...

Et saisissant les mains de la jeune femme, Ivesco fit quelques pas. Éléna, n'ayant plus la force de résister, se laissait enmener comme une enfant. Mais tout à coup avec un geste de désespoir elle recula attérée.

— Lui! s'écria-t-elle, et, tremblante, éperdue, elle s'arracha des bras de Manoïl.

— Zonidis! fit Ivesco, considérant dans un morne étonnement Éléna et le Phanariote.

— Monsieur Ivesco... dit le prince. Vot e frère bien-aimé est donc de retour, ma chère Éléna?

— Par grâce, monsieur, ne raillez pas, trouva la force de dire la mariée.

Un doute affreux pénétra dans le cœur d'Ivesco;

il voulait questionner, mais il avait peur de se convaincre.

— Votre main, cher ami, dit le Phanariote avec une fausse douceur qui révolta Éléna.

Manoïl hésita un instant ; puis, revenu d'un premier soupçon, il tendit la main vers celle qu'on lui présentait.

— Non! Manoïl ! s'écria Éléna. Ce n'est point votre ami .. ne touchez pas cette main... Manoïl... oh ! tu ne sais pas... Manoïl, c'est mon mari !

— Toi ! Éléna ! tu as pu me trahir !... oh ! Éléna ! toi !

Un gémissement sourd échappa à la mariée.

— Tu a pu me trahir, répéta Ivesco, que je te hais, Éléna ; tu as brisé ma vie. Oh ! laisse-moi ! va-t-en !

Le Phanariote gardait le silence pour jouir du supplice de la malheureuse femme.

— Grâce, Manoïl, grâce... murmurait-elle.

— Tu l'oses ! toi dont la bouche impie me jurait un éternel amour... Éléna ! mais en qui croirai-je encore, si, toi, tu m'as trompé ?

— Manoïl... Manoïl... dit encore la jeune femme, d'une voix brisée.

— Maudite ! maudite, sois-tu ! va, tu es digne de celui que tu as choisi !

Éléna poussa un cri déchirant.

— Monsieur, dit tout à coup Zonidis ; vous insul-

tez ma femme, et je vous en demande raison.

— Me battre ? oui, maintenant... le voulez-vous ?... allons... je suis prêt... ah ! si je pouvais mourir !

Éléna tomba sur un siége perdant entièrement connaissance.

— Partez, monsieur, dit le Phanariote, il me faut appeler mes gens, et on pourrait vous voir. Passez dans cette chambre, c'est mon cabinet ; attendez-moi là... j'y viendrai, soyez-en sûr.

Le prince avait parlé si vite et Manoil était si troublé que machinalement il sortit au moment où entraient les femmes d'Éléna.

La mariée fut longtemps à reprendre ses sens ; pendant ce temps Zonidis allait et venait, preoccupé d'un nouveau plan qu'il voulait mettre en exécution. Dès qu'il vit sa femme se lever, il donna ordre aux camériستes de s'éloigner ; puis, venant à Éléna, il lui dit :

— Madame, la vie de votre amant est en vos mains, voulez-vous le sauver ?

L'indignation et le mépris empêchaient Éléna de répondre.

Le Phanariote reprit :

— Je ne veux point me battre avec un criminel, et vous savez bien qu'il l'est politiquement ; dites-lui de partir, il vous obéira sans doute.

Éléna savait Zonidis lâche ; elle pensa immédiate-

ment qu'il cherchait un moyen d'échapper au duel, et répondit avec une joie mal contenue :

— Je ferai mon devoir. Où est Manoil ?

— Vous ne pourriez le voir en ce moment sans le perdre ; écrivez-lui de venir vous trouver quand il fera nuit ; il pourra ainsi n'être point remarqué.

Éléna réfléchit un instant.

— Non, monsieur, répondit-elle, vous ne me verrez plus tomber dans vos piéges ; je n'écrirai pas.

— Je le ferai alors arrêter pour le livrer à la justice... pourtant j'eusse voulu vous épargner cette douleur.

— Il veut encore garder le masque de l'honneur, pensa Éléna. Et elle se décida à écrire.

Elle traça quelques mots, plia le papier, mais n'osait pas encore le confier au Phanariote.

— Eh bien, madame?

— Non, non, vous allez perdre, Manoil. Mon cœur me le dit, vous allez le perdre.

— Vous avez deviné juste, madame ; gardez votre lettre ; je trouverai le moyen de me débarrasser d'un importun.

Éléna flottait dans la plus cruelle incertitude ; sans pouvoir s'expliquer lequel de ces deux chemins pouvait perdre ou sauver Manoil.

Zonidis fit semblant de s'éloigner.

— De grâce ! monsieur, supplia la jeune princesse ;

voici le billet, laissez-moi voir Manoïl et je vous jure qu'il partira.

Zonidis parut hésiter un moment ; puis, se retournant vers sa femme, il prit la lettre qu'elle lui tendait, l'ouvrit et lut : « Sous les saules, au bord du lac, Éléna vous attend à dix heures, ce soir. »

— Ah ! fit Zonodis, ne dissimulant plus sa joie, l'endroit est bien choisi, sous les saules... oui, le saule et le cyprès sont faits pour abriter les tombes.

— Que dites-vous ! s'écria Éléna, voulant arracher la lettre des mains de son mari.

— Rien... Adieu, madame. Si votre désespoir vous donne des pensées religieuses, priez ce soir pour votre Manoïl.

Avant qu'elle eût put arrêter Zonidis, il était déjà dans le couloir, et la grande porte de chêne fermée à double verrou le séparait de sa femme.

Éléna resta longtemps immobile près de la porte. La terreur avait paralysé ses sens. Ses pensées confuses suivaient Zonidis ; elle voyait son amant saisir sa lettre, portée par quelque valet gagné par le prince, puis se rendre, le cœur plein d'espoir, jusqu'au fatal lieu du rendez-vous ; Zonidis lui semblait l'attendre caché derriére le saule pleureur.

— Il l'assassine ! s'écria la jeune femme éperdue, croyant déjà voir le canon d'une arme meurtrière dirigé sur Manoïl.

Elle courut à une porte ; elle courut à une autre ;

ses doigts se brisaient à secouer les pesants verroux, qui opposaient une résistance désespérante ; perdant ses dernières forces, elle tomba à genoux, demandant, avec des paroles sans suite, protection au ciel implacable. Son désespoir allait en grandissant ; et lorsque la lune jeta quelques rayons à ses pieds, lui annonçant ainsi l'heure terrible, Éléna se précipita vers une fenêtre, au comble du délire.

La croisée ouverte donnait sur la vaste cour du château. Des nuages sombres obscurcissaient le ciel en ce moment ; les ténèbres étaient effrayantes de calme et d'uniformité ; tout eût semblé mort si de temps en temps de bruyants éclats de voix, de rires, des chansons, n'étaient arrivés jusqu'au château : c'était la valetaille qui, par ordre du prince, se livrait à une véritable saturnale.

L'œil de la jeune femme sondait l'immense chaos; ses mains froides s'appuyaient à la balustrade de fer, et c'est à peine si elle se rendait compte des frissons que lui donnaient les bruits de l'orgie, amenés par un vent tiède.

Peu à peu les nuages qui couvraient le firmament se dispersèrent, la lune parut radieuse, un voile argenté s'étendit sur la campagne, les arbres s'y détachèrent comme des groupes d'hommes vivants mais silencieux, et le lac roulait dans ses ondes de cristal les nombreuses étoiles qui se montraient sur le ciel.

—C'est lui ! s'écria Éléna attérée, les yeux fixés sur un arbre qui projetait au loin son ombre grise. Elle regardait, elle croyait voir Manoïl, mais ne bougeait pas : son âme voyait mieux que ses sens. Mais tout à coup une silhouette noire se dessina au bord du lac; Éléna frémit jusque dans la moelle des os ; ses bras se tendirent avec désespoir, un cri sourd retentit dans l'espace.

— Sauvé ! dit-elle avec délire, Manoïl est sauvé.

En un instant le pied de la jeune femme fut sur la balustrade de la croisée ; un moment après Éléna n'était plus prisonnière.

XXX

LES CRIMES DES PAUVRES.

Donnez-moi la main, cher lecteur, si votre patience n'est pas encore à bout ; nous allons retourner un peu sur nos pas pour retrouver une de nos connaissances, à qui il faut beaucoup pardonner parce qu'elle a beaucoup aimé.

Nous n'irons pas trouver Florica dans la misérable cabane où nous avons connu son père malade, alors que Zonidis, faisant semblant d'entrer chez elle par hasard, vint troubler le cœur de la pauvre enfant par des paroles demi-voilées, par des regards que la coquette la plus rompue n'eût pu soutenir. Vous savez que la naïve *fleur des Karpathes*, n'ayant pas fait voir au faux avocat les dossiers de son père dont il

voulait prendre connaissance, fut attirée dans un piége tout phanariote. Mais ce que je crois ne pas vous avoir dit, c'est qu'à la suite de leur première entrevue dans la forêt du couvent en présence d'Élé-na désespérée de la mort de son père, Zonidis dévoila son véritable nom à la fille du *razeeh*; il arriva à lui persuader que c'était par amour pour elle qu'il était venu dans le voisinage de Crivéni. Florica était aimante et passionnée; elle donna toute son âme pour l'amour qu'on semblait lui accorder. Une force irrésistible la poussait vers cet homme qu'elle connaissait à peine. En essayant de se faire aimer de la fille de Barbou, le Phanariote n'avait eu d'abord d'autre but que d'obtenir de son dévouement ce qu'il ne pouvait se procurer d'aucune manière : les titres de la propriété qu'il avait ravie au vieux *razech;* mais la beauté de *la fleur des Karpathes* réveilla chez lui un sentiment qu'il s'étonnait de se trouver encore; et le jour où la malheureuse enfant partait pour la campagne du futur beau-père de Zonidis, son arrêt de mort était déjà signé. Florica aimait avec toute l'impétuosité d'une âme inculte et ardente; mais la crainte de Dieu, l'amour de son père, et le ferme sentiment de ses devoirs, opposèrent une grande résistance aux calculs du Phanariote.

Zonidis essaya de tout pour précipiter dans l'abîme la malheureuse enfant; mais, voyant que la vertu de Florica était plus forte que son amour, il se décida

à recourir à un moyen infâme, mais infaillible. Un bouquet mystérieusement préparé par lui fut offert à la jeune fille. Le jour où elle le reçut, Zonidis obtint les documents de Barbou Dragoch. Le lendemain un second bouquet, dont la pauvre enfant se plut à respirer l'étrange parfum, troubla entièrement sa tête et son cœur. C'était le soir où Éléna vit dans la forêt deux ombres que son imagination exaltée prit pour les mânes de son père et de Manoïl.

Le lendemain, Florica, s'étant levée dès l'aube pour aller au couvent se jeter aux pieds de la Vierge, rencontra son père au moment de sortir : il venait lui demander ses habits les plus beaux, lui disant qu'il allait servir de parrain à mademoiselle Manesco et au prince Zonidis. La jeune fille crut d'abord qu'elle entendait mal ; mais quand le vieillard s'expliqua, elle baissa la tête, et, sans proférer une parole, elle s'éloigna.

Un sentier étroit, qu'elle connaissait bien depuis quelques jours, la conduisit vers la montagne. Au bout d'une heure, elle se trouva au sommet d'une colline qui dominait toute la vallée. De là, elle ne tarda pas à découvrir la route qui conduisait du couvent au château de Crivèni, et deux calèches dont l'œil pouvait à peine suivre la course rapide ; le reste, elle le comprit.

Que fallait-il faire ? Où fuir le remords, la jalousie, le désespoir ? Florica ne pensa pas au ciel, sa-

chant l'avoir offensé ; le bruit du courant qui murmurait à deux pas d'elle frappa ses oreilles; la mort lui sembla un moyen de salut : elle se précipita dans les flots.

Un instant les ondes l'engloutirent, un instant après la jeune fille reparut à la surface de l'eau. Elle sentit ses oreilles bourdonner, ses lèvres s'entr'ouvrirent pour respirer ; mais l'eau l'entraîna de nouveau au fond du courant.

La fleur des Karpathes ne voulait plus vivre; cependant l'instinct de la conservation la poussait à lutter contre la mort. Ses mains cherchaient convulsivement à un secours, un appui, lorsqu'une main vigoureuse la saisit et la ramena sur le rivage.

Celui qui sauvait la vie à la fille de Barbou était Nicolai, l'ancien prétendant de Florica.

Le jeune paysan, dont l'amour veillait sans cesse sur Florica, l'avait vue se précipiter dans le ruisseau. Il vola immédiatement à son secours, et fut assez heureux pour la retirer des flots; mais *la fleur des Karpathes* semblait avoir cessé de vivre.

Nicolai la contempla longtemps dans un morne silence. Son amour, si longtemps contenu, éclata enfin avec toute la force que donne le désespoir.

— Elle est morte! s'écria-t-il, morte... Et, soulevant la tête de la jeune fille, il écouta sa respiration.

— Plus de souffle, plus de vie, plus d'espoir!...

s'écria-t-il. Ah! Florica, tu meurs, et je t'aime... Méprisé par ton père, je n'ai point voulu te parler de mon amour... Aujourd'hui... Florica, écoute-moi; aujourd'hui, je puis te dire que je mourrai, si tu cesses de vivre... *Fleur des Karpathes*, ouvre tes yeux! regarde-moi... Mon Dieu, parle... reviens à la vie! Florica, pense donc que tu me tues.

Nicolai pressait fortement les mains de Florica, collait ses lèvres brûlantes au front de la jeune fille, comme s'il eût voulu faire passer sa vie dans le corps inanimé qu'il tenait dans ses bras.

— Oh! si je pouvais te donner mon âme! reprit-il. Dieu! mon cœur bat si fort! fais battre le sien aussi... Rends-lui la vie... Ciel, rends-lui la vie... Je sens que je deviens fou.

Une troupe de jeunes filles qui cueillaient des fleurs dans la forêt accoururent, attirées par les plaintes de Nicolai.

Elles s'empressèrent autour de leur compagne évanouie, et leurs soins finirent par rappeler Florica à la vie. Apercevant les jeunes filles rassemblées autour d'elle, entendant vaguement le son de leurs voix, Florica crut s'être réveillée dans une autre monde.

— L'eau était froide, disait-elle; mais ici, il fait bon... Mon père ne me verra pas... et vous, mes chères amies, pourquoi êtes-vous mortes? L'auriez-vous aimé aussi?... Vous disait-il ce qu'il me disait

à moi?... Et vous l'avez cru, pauves folles!... Vous ne saviez pas qu'il mentait? pauvres jeunes filles!

— Oh! fit-elle, reprenant entièrement ses sens, je ne suis donc pas morte?... Ciel, pourquoi m'avez-vous sauvée? Oh! laissez-moi mourir, la mort seule est mon refuge.

Florica se leva, et, à demi égarée, se dirigea de nouveau vers le courant. Nicolai l'arrêta. Les jeunes filles effrayées avaient pris la fuite.

— Et pourquoi? demanda le jeune paysan avec un regard pénétrant.

La fille du *razech* baissa la tête.

— Florica, dit Nicolai avec fermeté, qui est-ce qui te fait souffrir?

La jeune fille couvrit son front et garda le silence.

— Tu pleures... toi, *la fleur des Karpathes!* Et pourquoi toujours le même silence?... Mon Dieu! serait-ce vrai?... ton père voudrait-il te contraindre à quelque mariage qui te répugne?... Florica, aie confiance en moi; je t'aime plus que ne t'aimerait ton propre frère; parle, peut-être pourrai-je empêcher ce malheur... Si ton père veut te sacrifier, nous ferons intervenir madame Éléna... pour te sauver; je me traînerai aux genoux du prince.

— Lui! interrompit Florica. Lui! qu'avez-vous dit? grand Dieu!

Nicolai resta atterré. Une pensée subite traversa son esprit, mais il n'osa s'y arrêter.

— Oh! pourquoi ne m'avez-vous pas laissée mourir?.. Il se marie; je n'avais qu'à mourir.. Pourquoi m'avoir rappelée à la honte?

— Le misérable! dit le jeune paysan; et, fou de désespoir, il s'élança vers le château.

— Mon Dieu! qu'ose-t-il?

En poussant ce cri, Florica voulut l'arrêter; mais Nicolai était déjà loin. A bout de forces, elle retomba sur le gazon.

La pensée de réhabiliter l'honneur de la malheureuse enfant dont il venait de sauver la vie fit oublier à Nicolai qu'il allait se trouver en présence d'un Phanariote. Le geste et les paroles de Zonidis, qui jeta avec mépris quelques pièces d'or pour enterrer Florica, le révoltèrent à tel point que la voix lui manqua pour répondre.

Lorsque, par ordre de Zonidis, on voulut conduire en prison Nicolai et Barbou Dragoch, celui-ci opposa une résistance désespérée, pendant que celui-là, paralysé par la colère, se laissa machinalement conduire.

Tous deux furent mis dans le même cachot. Vers le soir, Nicolai, en proie aux plus déchirantes inquiétudes sur le sort de Florica, qu'il se repentait d'avoir laissée seule, marchait d'un pas agité, et cherchait un moyen d'évasion.

Tout à coup il lui sembla entendre un gémissement dans la pièce voisine ; un instant après il distingua la voix de *la fleur des Karpathes*. Elle y était conduite par des chasseurs qui l'avaient trouvée évanouie dans la forêt.

— Je suis belle... vous m'aimerez toujours, disait-elle... Oh ! l'eau est froide... Votre main, je suis bien... on ne me verra pas... mon père ne saura jamais...

Le vieux *razech*, assis sur une pierre, dans un coin obscur de la prison, frissonna en entendant les paroles confuses de sa fille.

— Je vous aime, continua Florica ; mais vous ne voyez donc pas comme j'ai chaud et froid quand je sens votre cœur battre sur mon cœur... Mourir... Et vous, jeunes filles, vous l'avez aussi aimé... il vous a trompées aussi... ses lèvres brûlantes pressaient-elles aussi vos lèvres glacées ?

Nicolai, debout au milieu de la chambre, écoutait la jeune fille, dont chaque mot pénétrait dans son cœur comme une flèche. Il eût voulu fuir cette voix, dont les aveux le torturaient cruellement ; mais une force invincible le clouait à sa place. Sa tête était en feu, ses tempes battaient avec violence ; l'indignation, la jalousie, la pitié déchiraient son âme. Dans son extrême douleur, il s'arrachait les cheveux, se meurtrissait les mains contre la porte, en criant : Tais-toi... par grâce, tais-toi !

— C'est elle! c'est elle! s'écria Barbou Oh! je vais la tuer!

Et il se leva brusquement, mais, avant d'avoir fait un pas, le vieillard tomba : il était retenu par des chaînes.

— Oh! fit-il avec un accent sauvage, dois-je l'entendre proclamer sa honte? la laisser vivre déshonorée?

— L'eau est froide... mais il fait bon de mourir... mon père ne me verra pas... ces fleurs, comme elles sentent bon... voici les papiers, m'aimerez-vous toujours... si je pouvais mourir maintenant!... maintenant que les baisers de vos lèvres me font connaître le bonheur du ciel!

Un sourd gémissement s'échappa de la poitrine de Nicolai.

— Tuez-là, mon fils; tuez-la, s'écria Barbou avec une joie féroce, en s'adressant pour la première fois à son compagnon de prison. Tuez-la, car vous voyez bien que moi, je ne le puis pas.

La fureur du vieillard produisit un singulier effet sur le jeune paysan : sa haine contre Florica disparut subitement. Voyant menacer celle qu'il aimait, il ne pensa qu'à la défendre, et s'approcha du vieillard :

— Mon père, dit-il, se mettant à genoux près de lui, mon père, pardonnez-lui, c'est votre fille.

— Ma fille!... elle!... elle n'est point ma fille. Mon enfant n'aurait pas déshonoré ma vieillesse,

elle aurait eu pitié de mes cheveux blancs. Non, elle doit mourir, il faut qu'elle meure... Je ne veux pas l'entendre, ses paroles tuent!... Comment supporter son avilissement?

— C'est sa jeunesse, c'est son innocence qui l'ont perdue. Elle n'est point coupable, mon père.

— Pourquoi écouter un infâme? Ne sait-elle pas que ces hommes-là n'ont pas de cœur ? Ne sait-elle pas que le grand, le riche, le puissant, se joue de l'honneur, qu'il ne conçoit pas ! Ne sait-elle pas que le boyard d'aujourd'hui n'est plus le boyard d'autrefois ; que ce n'est plus leur courage, leur sagesse, les services qu'ils ont rendus à la patrie qui les distinguent du commun des hommes, mais l'audace, l'ignominie, l'habileté à dépouiller leur prochain ! Un Phanariote !... elle a cru aux promesses d'un Phanariote ! Oh ! folle ! malheureuse folle !

— Vous le voyez, mon père, ce n'est point elle qu'il faut punir; c'est lui, c'est ce misérable qui mérite le châtiment, et je le châtierai. Il est mon maître, c'est vrai, mais ses crimes sont-ils moins grands parce que lui, seigneur, les a commis ? N'est-ce point assez qu'il me maltraite lorsque mes bras ne suffisent point à son travail ? N'est-ce point assez qu'il prenne possession de la terre que Dieu a faite pour tous, et me force de la lui arroser de mes sueurs et de mon sang? Un boyard doit-il encore se jouer de l'honneur de ma sœur, de ma femme, de

ma fille ? Non, mon père, je le jure par le Dieu du ciel, votre fille sera vengée! le Phanariote mourra!

— Tu laveras la honte de ma fille, de mon enfant bien-aimée ! Mon fils, Dieu t'aidera pour accomplir cette sainte vengeance.

Le vieillard parlait avec vivacité, et des larmes de joie coulaient de ses yeux.

— Je vous le jure, mon père, Florica sera vengée !

— O mon fils ! si tous tes frères t'imitaient !... oh! les Phanariotes...

Les sanglots étouffèrent la voix du vieillard. Nicolai crut entendre de nouveau Florica ; il se rapprocha de sa porte.

XXXI

Manoïl attendait Zonidis dans la chambre qu'il lui avait indiquée, et il l'attendait avec d'autant plus d'impatience que le silence d'Éléna lui faisait croire son rival préféré. Tuer le Phanariote, ou se faire tuer par lui, était sa seule pensée.

Zonidis arriva. Il fut empressé, plein de politesse, ne manqua pas de faire entendre à Ivesco qu'il était maître de sa vie, qu'il pouvait le dénoncer à la justice, mais qu'un gentilhomme devait agir noblement, et finit par fixer le duel au lendemain matin. Revêtant de plus en plus un caractère chevaleresque, il invita le jeune homme à descendre quand il vou-

drait dans le parc par un escalier dérobé, l'assurant qu'il avait pris ses mesures pour que personne ne pût l'y rencontrer.

Manoïl accepta tout.

A peine était-il dans le parc, qu'une jeune soubrette vint lui remettre le billet d'Éléna, puis disparut aussitôt.

Ces quelques mots lui ouvrirent immédiatement des horizons nouveaux, l'espérance revint dans son cœur, il trouva mille moyens d'excuser son amie de ce qu'il appelait sa trahison, et la nuit le surprit dans des rêves de bonheur. Éléna l'aimait encore ; un divorce n'était point chose difficile à obtenir ; il oublia son duel pour ne plus penser qu'à son rendez-vous.

Neuf heures sonnèrent au château. Ivesco prit le chemin du lac qu'il apercevait au bas de la colline. Tout dort à la campagne à cette heure-là ; les serviteurs du château ne songeaient qu'à la prodigalité du prince, dont le vin coulait à flots. Manoïl marcha près d'une heure sans rencontrer personne. L'ardent désir de voir Éléna, de lui dire tout ce qu'il avait souffert, de lui raconter comment le hasard l'avait rendu possesseur d'actes qui prouvaient qu'elle n'était pas sa sœur, et de chercher les moyens d'assurer leur bonheur dans l'avenir, hâtait les pas du jeune homme. Arrivé auprès des trois saules, il prit encore sa chère lettre, la lut à la lumière de la lune, la

baisa, la cacha dans son sein, et se mit à regarder si Éléna ne venait pas.

Cela se passait précisément au moment où Éléna, éperdue, s'était élancée par la fenêtre pour voler à son secours.

Manoïl attendit quelques minutes, passant des illusions les plus riantes aux plus tristes penseés, s'inquiétant de ce retard au point de vouloir retourner au château.

— C'est elle ! s'écria-t-il tout d'un coup, se dirigeant vers une ombre qui s'avançait rapidement.

Il s'arrêta un instant comme s'il eût hésité ; mais bientôt il ajouta :

— Non, non, ce n'est point un homme... c'est elle, je la reconnais à sa démarche inquiète.

Il fit quelques pas.

— Éléna ! ma bien-aimée Éléna, nous voilà enfin réunis !

Il prononça ces mots comme un cri de bonheur, et, tendant les bras, il s'élança vers l'ombre qu'il était près d'atteindre.

En ce moment, il s'arrêta comme foudroyé, portant une main à son cœur et l'autre à sa tête.

Il poussa un cri et tomba sur le sol, baigné dans son sang.

Zonidis venait de lui tirer un coup de revolver, sa balle avait atteint le jeune homme en pleine poitrine.

Le Phanariote fit quelques pas pour s'assurer du

résultat de son crime, mais aussitôt il recula avec terreur :

— Il peut être armé, se dit-il.

Manoïl se souleva un instant ; il vit la pâle figure de Zonidis, essaya de parler, mais ses lèvres déjà glacées ne purent prononcer que ces deux mots :

— Le Phanariote... Éléna...

Sa tête chancelante retomba sur le sol humide, un brouillard s'étendit devant ses yeux ; la mort avait déjà saisi sa proie.

Le Phanariote s'approcha du cadavre, mit la main sur la poitrine de sa victime et écouta sa respiration avec anxiété ; son examen le satisfit probablement, car posant son arme près du corps de Manoïl, il s'empara de tous les papiers qu'il trouva sur le jeune homme, et s'éloigna.

Parmi ces papiers il trouva, à sa grande surprise, la lettre de l'esclave Kostaki à Grégory Manesco.

Une courte réflexion lui expliqua tout : c'était lui-même qui, par erreur, avait envoyé cette lettre à Manoïl, au lieu de celle qu'il avait écrite au jeune homme pour lui annoncer la mort de l'ex-ministre.

— Dieu me protége ! se dit-il ; puis il ajouta : Qui osera dire que le Parisien ne s'est pas suicidé ?.. Si ma femme parle, je la fais déclarer folle ; mais je saurai l'empêcher de parler.

Des nuages épais obscurcirent la lune ; le crime du Phanariote fut enseveli dans les ténèbres.

Zonidis reprit le chemin du château avec un calme parfait.

Le vol d'un hibou le fit tressaillir une fois ; il pressa le pas sans se retourner, et ne tarda pas a regagner le parc ; au bout d'une heure il était au bas de l'escalier dérobé qui conduisait à sa chambre.

— On m'épie ! dit-il tout à coup, reculant de terreur.

Il venait d'apercevoir une forme humaine étendue sur le gazon.

Mais, sentant son pied se mouiller :

— C'est du sang... un crime... un meurtre... Elle! oh ! l'insensée !..

Zonidis reconnut Éléna mourante.

— Au secours ! cria-t-il, au secours !

Personne ne vint, l'écho de sa voix lui fit peur.

— Suis-je fou d'appeler ! pensa-t-il, changeant d'idées. Quand la mort de l'autre sera connue, comment justifierai-je ma présence dans le parc ?

Sur cette réflexion il regagna sa chambre en toute hâte.

Lorsque ses gens vinrent le lendemain lui annoncer que la princesse avait été trouvée blessée dans le parc au pied des fenêtres de sa chambre, le Phanariote poussa un cri d'effroi. Il ne pouvait le croire, cela était impossible ; puis il avoua, ce qu'il n'avait jamais su, qu'Éléna était somnambule.

La malheureuse jeune femme était dans un état

désespérant. La chute qu'elle venait de faire d'une hauteur de plus de dix pieds avait produit une hémorrhagie des plus dangereuses. Le médecin de Piatra, la ville la plus proche de Crivéni, mandé en toute hâte, déclara ne pouvoir pas répondre avant deux jours de la malade. Cependant, lisant le plus profond désespoir sur la figure du prince, il hasarda de promettre la vie à la jeune princesse, à condition toutefois qu'on lui défendrait absolument de parler.

En ce moment, la porte s'ouvrit avec fracas, et mère Béniamina entra, un papier à la main.

XXXII

— Léonide, dit-elle sans voir la jeune femme mourante sur son lit, Léonide, voici une lettre d'Ogor ; il faut partir immédiatement pour Jassy.

Le Phanariote l'interrompit en lui montrant Éléna et le docteur.

— Lis, lis, reprit la religieuse ; il faut partir, notre avenir est en jeu ; le moment est venu d'agir : le gouvernement va changer.

Elle laissa à Zonidis le temps de prendre connaissance de la lettre, échangea ensuite avec lui quelques paroles à voix basse, s'informa de la maladie d'Éléna, puis alla dire au docteur :

— Mon frère est forcé de partir ; il vous confie les jours de sa femme ; nous la soignerons ensemble ; vous ne quitterez pas le château avant qu'Éléna ait

recouvré la santé. Pour le reste, comptez sur la reconnaissance d'un jeune marié.

— La science peut tout, répondit le docteur.

Nonobstant les promesses du médecin, le Phanariote alla s'enfermer dans son cabinet, passa deux heures à écrire, eut une longue conférence avec sa sœur, et, sûr que la fortune d'Éléna ne lui échapperait dans aucun cas, il partit pour Jassy préparer sa candidature.

Le premier mot qu'Éléna trouva la force de prononcer fut le nom de Manoïl. Le passé lui revenait en mémoire. Elle voulait s'informer de son sort; le médecin l'arrêta.

— Silence, madame, silence, lui dit-il; chaque parole peut vous tuer, et je suis responsable de votre vie.

La même scène se renouvela pendant plus de quinze jours. L'incertitude torturait la jeune femme. Dès qu'elle entr'ouvrait les lèvres pour parler, le docteur arrivait avec son : Silence, madame, silence, chaque parole peut vous tuer. Si le docteur n'était point là, mère Béniamina s'y trouvait pour lui répéter la même formule.

Ce fut peut-être ce qui sauva Éléna. Perdant tout espoir d'avoir des nouvelles de Manoïl par les personnes qui l'entouraient, il lui fallait revenir à la santé pour le retrouver elle-même. Sa jeunesse, son énergie, la secondèrent dans sa résolution.

Un jour, se sentant mieux, elle demanda qu'on avançât sa chaise longue près d'une croisée qu'elle fit ouvrir. L'air était pur. Éléna, avide de le mieux respirer, s'approcha de la fenêtre et se pencha pour voir la campagne. Un geste d'effroi la fit reculer.

— Mon Dieu! quels sont ces malheureux? demanda la jeune femme toute frissonnante.

Elle avait vu Barbou Dragoch étendu sur le gazon, au milieu de la cour; une chaîne brisée retenait ses mains, et le sang ruisselait sur ses cheveux blancs. Près de lui, Nicolai était agenouillé; son œil hagard, ses traits bouleversés, révélaient un profond désespoir.

Voici *ce qui s'était passé* :

Comme nous le savons, dès le premier jour de son incarcération, Nicolai songeait à échapper au pouvoir de son maître, afin de venger Florica. Trouvant un couteau brisé dans l'un des coins de sa prison, il s'en fit une scie, et se mit à scier et les gonds d'une porte condamnée et le poteau auquel le vieux *razech* était attaché.

Ce pénible travail ne pouvait marcher que lentement, et ses progrès se trouvaient encore ralentis par de fréquentes suspensions; les prisonniers épiaient chaque mouvement qui se faisait dans la chambre de Florica.

— Un moment encore, disait le vieillard, écoutons; peut-être parlera-t-elle.

Tous deux prêtaient attentivement l'oreille, et lorsque la *fleur des Karpathes* était silencieuse, Barbou disait en tremblant :

— Nicolai, ma fille ne parle plus; mon Dieu! qu'y a-t-il? que peut-il y avoir?

Il regardait le jeune homme avec anxiété, comme s'il eût craint de l'entendre dire ce que son cœur lui répétait tout bas.

Nicolai sentait son sang se refroidir, et ses regards restaient cloués sur la porte qui les séparait de la jeune fille.

Des heures entières se passaient dans de mortelles angoisses. Le jeune paysan quittait son travail, s'approchait du mur pour mieux écouter si quelque bruit léger se faisait entendre.

— Je l'ai entendue ! je l'ai entendue! s'écriait-il en s'élançant vers le vieillard et pressant ses mains avec force.

Florica avait toujours le délire. Ses paroles étaient aussi confuses qu'au premier jour; mais la jeune fille avait gardé le silence depuis une semaine : les prisonniers ne cherchaient plus à démêler ses paroles ; l'entendre parler, c'est tout ce qu'ils demandaient au ciel.

Quoique lents, les efforts de Nicolai avaient eu des résultats satisfaisants ; maintenant, au premier coup la porte dever céder ; quelques heures de travail encore, et Barbou Dragoch pouvait reconquérir la li-

berté. Cependant Nicolai ne se sentait plus le courage de songer à rien, car la voix de Florica ne lui arrivait plus que bien faiblement.

Un matin que le vieux *razech* dormait encore sur sa pierre humide, Nicolai entendit un bruit confus dans la chambre voisine. Un pressentiment sinistre s'empara de lui; il appliqua son oreille à la porte de chêne.

— Dieu ! morte! elle est morte ! dit-il; ce sont des chants funèbres... les prières des prêtres... Florica n'est plus... que dis-je ? insensé !

Il porta la main à son front pour essuyer la sueur froide qui l'inondait, et reprit après un silence :

— Mais qui aurait osé tuer celle que j'aime ?... Florica, toi si belle, tu ne pouvais pas mourir... je n'entends pas bien... ce n'est point la prière des morts.

Nicolai s'arrêta un instant, cherchant à comprendre cette mort à laquelle il ne pouvait croire.

— Mais comment lui survivrai-je, se demanda-t-il enfin ; comment voir Florica dans la tombe ?... Florica, c'est impossible ! la mort ne peut pas te ravir à mon amour... je te l'ai dit : je t'aime... Oh ! fou que j'étais, pourquoi ne l'ai-je point enlevée ?... Pourquoi, ce jour où elle était mourante dans mes bras, pourquoi ne me suis-je enfui avec elle loin d'ici, dans quelque pays étranger où personne ne serait venu me la reprendre?... Mais est-elle bien morte ? Ne

fais-je pas un mauvais rêve? ne parle-t-elle plus?

Il se remit à écouter.

Le vieux *razech* dormait toujours.

— On ne chante plus, reprit le jeune homme après un long silence... on ne chante plus... le prêtre récite seul... des prières... Oh! oui, il lui faut des prières... elle en a besoin, elle qui a *brisé* mon cœur sans nulle pitié. Priez, priez pour elle : elle est *bien* coupable! Cependant, je t'aime Florica... Je ne veux pas qu'on te mette dans une tombe .. Je t'ai sauvé la vie, tu n'appartiens qu'à moi... ils ne t'emporteront pas... C'est ma fiancée... je l'aime... Florica est à moi... qu'osez-vous faire ?

Parvenu peu à peu au paroxisme de la *douleur*, et, croyant qu'on enlevait *la fleur des Karpathes*, il se jeta avec tant de fureur sur la porte, que les planches volèrent en éclats : en une seconde il fut dans la chambre de Florica.

Il s'arrêta comme frappé de la foudre.

Un cri de douleur déchirant retentit au même instant: Barbou s'était réveillé en sursaut; il vit le terrible spectacle que renfermait la chambre voisine. Le désespoir lui donna des forces surhumaines: dans son mouvement violent, sa chaîne se rompit, et *bientôt* il tomba à genoux près de *Nicolai, qui* versait d'abondantes larmes.

— Tu pleures! lâche! dit le vieillard en se levant tout à coup. Tu la vois, elle est morte... morte... et

tu m'avais juré de la sauver... Regarde-la, pâle et sans vie... c'est elle... c'est mon enfant... morte... morte à quinze ans.

Le vieillard s'approcha de sa fille et lui posa la main sur le front.

— Glacé.., glacé... dit-il, glacé pour toujours... je n'ai plus d'enfant! Oh! c'est moi qui suis un misérable! Florica, meurt et je n'ai pas brisé son assassin .. et je suis son père!... C'est ma fille que le Phanariote a tuée, et je le laisse vivre... oh ! misérable que je suis !

Dans son désespoir, Barbou se frappa la tête de ses mains. Les chaînes dont ses bras étaient entourés lui firent une profonde blessure, le sang commença à jaillir. Nicolai poussa un cri ; il saisit le vieillard chancelant.

Les serviteurs du château accoururent à ce bruit, et bientôt les deux prisonniers furent transportés presque évanouis dans la cour.

C'est alors qu'Éléna les vit par la fenêtre de sa chambre. Au moment où on rappelait à la vie le vieillard mourant, la cour se remplit de monde. La jeune princesse demanda pourquoi ces jeunes filles, pourquoi ces prêtres, pourquoi ces appareils de mort ?

La mère Béniamina, ne sachant que répondre, cherchait à inventer quelque fable.

— C'est Florica... c'est elle... elle, qui a sauvé

Manoïl... s'écria la jeune princesse en posant une main sur ses yeux pour ne point voir la bière qu'on venait de faire sortir de la chambre de l'intendant. Ah ! je me rappelle... c'est encore Zonidis qui a tué la malheureuse enfant.. Fermez cette fenêtre. Le vieillard se meurt ; qu'on rende la liberté à ce jeune homme.

Éléna voulut parler encore ; mais les chants funèbres des prêtres arrivèrent jusqu'à elle, sa tête retomba sur le dossier de son fauteuil, ses yeux se fermèrent. Elle ne vit plus ce qui se passa.

XXXIII

Nous sommes au mois de juillet.

Éléna, assise au bord du lac de Crivéni, contemplait d'un œil calme les ondes limpides de cette grande nappe d'eau.

C'était la première fois que la jeune femme sortait depuis le fatal jour de son mariage. Un sentiment instinctif l'avait conduite à l'endroit ou Manoïl devait se trouver trois mois auparavant. « Je vais le voir, » s'était-elle dit, se berçant d'un espoir qui depuis plusieurs jours s'était emparé d'elle. Il est vrai que le besoin d'espérer, nécessaire à sa vie, avait fini par lui donner la conviction que Zonidis n'avait pas pu tuer Manoïl, et, que le jeune homme attendait le départ des Russes pour venir la sauver définitivement.

Ce qui la rassurait encore, c'est que le Phanariote était parti pour Constantinople.

Dans cette parfaite quiétude, elle s'assit sur le gazon qui lui sembla le plus frais. C'était près d'un rosier tout couvert de fleurs, dont le parfum enivrant transporta les pensées de la jeune femme au premier jour où elle avait vu Manoïl.

— C'est une rose qui m'annonça tous mes malheurs, se dit Éléna ; ce sera une rose aussi qui marquera le jour où le bonheur va revenir.

Elle cueillit une fleur et, tout en la respirant avec délices, elle regarda la grande route comme pour voir venir Manoïl.

— Que faites-vous, madame? demanda une voix fraîche et enfantine, avec un accent de reproche.

Éléna se retourna et vit une petite fille qui arrosait l'arbrisseau près duquel elle était assise.

— Cela porte malheur, reprit l'enfant ; ma mère dit qu'il ne faut jamais arracher les fleurs semées sur les tombes.

— Une tombe! dit Éléna, se levant avec terreur.

Dans son brusque mouvement elle sentit quelque chose de froid courir sur sa joue.

— Les trois saules! s'écria la jeune femme, écartant avec un frisson la branche qui l'avait frappée.

— N'ayez pas peur, madame, fit l'enfant. N'ayez pas peur; celui qui dort dans cette fosse, c'est M. Manoïl.

Pas un cri, pas un gémissement ne se fit entendre, Éléna tomba sans vie près du rosier.

Priait-elle? Pleurait-elle? c'est ce qu'il était impossible de savoir, car la jeune femme paraissait morte.

— Mon Dieu! s'écria l'enfant qui arrosait la tombe de Manoïl, se cachant derrière les herbes.

Elle avait vu venir une femme pied nus, les cheveux en désordre, l'œil hagard, les bras tendus et un poignard à la main.

A deux pas d'Éléna, elle s'arrêta, son regard devint fixe; elle cacha son couteau dans sa bure blanche.

— Donnez-moi la rose, murmura-t-elle, avec un sourire sans expression.

Éléna ne voyait, n'entendait rien de ce qui se passait autour d'elle.

— C'est elle! dit Maria, après un silence, en serrant convulsivement son poignard. C'est elle!

Elle écarta ses grands cheveux qui lui tombaient sur la figure, regarda avec inquiétude autour d'elle, puis se roulant sur le gazon, elle se traîna, comme un serpent, jusqu'à celle qu'elle croyait sa rivale.

En ce moment Éléna, fit un mouvement : ses lèvres imprimaient un baiser de feu aux fleurs qui ombrageaient la tombe de Manoïl.

— Meurs! s'écria la folle d'une voix égarée.

Sa main froide avait plongé le poignard dans le cœur d'Éléna.

La première femme de Zonidis se leva, elle regarda avec un sauvage plaisir le sang couler de la poitrine d'Éléna, arracha la rose que celle-ci tenait encore dans ses mains, et partit d'un éclat de rire effrayant.

ÉPILOGUE

Aujourd'hui Zonidis est à Paris. C'est le mari de la Rosita ; il se fait appeler : « le prince Valaque ».

Après avoir dépensé toute sa fortune, fait beaucoup de dettes, sur le compte de la dot d'Éléna, pour conquérir le trône de la Moldavie, il échoua contre le prince Ghika, rappelé au pouvoir.

Ses protecteurs ne pouvant plus rien pour lui, il prit la fuite, craignant que la justice ne revienne en Moldavie. En France, les cartes biseautées le posèrent brillamment dans le monde.

Un jour, cependant, le comte de Veningen, qu'il rencontra chez le duc de***, faillit découvrir le mystère de son bonheur au jeu ; alors le prudent Phanariote se prêta aux conseils de son propriétaire,

M. Barnabé Voiturin, et se décida à accepter en échange de son nom le million de la Rosita.

Le jour ou l'ex-danseuse devenait la princesse Zonidis, ce jour-là, une femme jeune et belle, mais pâle et diaphane comme une ombre, priait dans une magnifique chapelle élevée récemment sur les bords du lac Crivéni.

C'était le jour de la Sainte-Hélène. Maria, venait déposer une couronne de fleurs sur la tombe d'Éléna : elle avait pleuré le jour où l'on enterra la seconde femme de Zonidis.

Dès qu'elle eut recouvré la raison, dès qu'elle connut son crime, son désespoir devint si grand qu'elle résolut de prendre le voile en expiation de ce meurtre, d'élever un magnifique mausolée à sa victime et d'y venir prier tous les jours sur sa tombe.

Jamais résolution prise ne fut plus saintement observée. Mère Magdalena, la plus pieuse des religieuses, est aujourd'hui abbesse à Varatik. Les réformes faites dans le couvent doivent être considérables, car mère Beniamina a quitté le couvent, disant que l'on y périssait d'ennui.

L'esclavage ayant été aboli par le généreux prince Ghika, Kostaki a pu déposer contre son ancien maître : tous les crimes du Phanariote sont connus. En Moldavie il est condamné par contumace à la peine de mort.

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ "CAROL I" BUCUREŞTI

Nicolai, ce jeune et beau paysan qui a tant aimé Florica, est presque un vieillard déjà. Reçu membre du divan *ad hoc* en 1857, il refusa d'accepter cette haute mission de défenseur des droits du peuple : la promesse faite à Barbou Dragoch le préoccupe sans cesse.

Le jour où nous partions pour Paris, le hasard nous le fit rencontrer ; il nous demanda beaucoup de détails sur la ville qu'habitait Zonidis ; et au moment où le postillon fit claquer son fouet, Nicolai nous dit : « Au revoir ! »

FIN

VERIFICAT 2017
VERIFICAT 2007
FUNDATIUNEA CAROLI REGIS
BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ "CAROL I" BUCUREȘTI

Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.